

LES RACINES JUDAÏQUES DE L'ANTISÉMITISME

André Gaillard

Résumé

L'"antisémitisme" ... Malgré les travaux considérables qui lui ont été consacrés depuis la fin du XIX^e siècle et particulièrement depuis le nazisme, ce racisme spécifique qui accompagne le judaïsme depuis ses origines reste toujours, aux yeux de multiples auteurs, largement mystérieux dans son déterminisme intime. En fait, par delà les nombreux facteurs décrits par les historiens, facteurs qui ne sont que conjoncturels, nous verrons ici qu'il existe, structurellement lié au judaïsme-culture, un élément causal commun à toutes les formes d'antisémitisme. L'entité juive, ouverte théoriquement à toutes les catégories raciales mais culturellement différenciée à l'extrême de par les mythes ancestraux qui à la fois la conditionnent dans son être et assurent sa survie, outre son conditionnement au racisme envers les non-Juifs, est ainsi génératrice du racisme le plus prégnant de l'histoire.

Rechercher l'origine, le cheminement et l'association des idées qui guident en permanence des hommes dans leurs sentiments ou leurs actions hostiles à l'encontre des Juifs, comprendre le processus mental qui accompagne ce racisme singulier, telle est la perspective de cette étude.

SOMMAIRE

PRÉFACE.....	4
PROPOS PRÉLIMINAIRES	
La race, les races et la pensée raciale ou <i>Qu'est-ce qu'une race ?</i>	9
Le racisme : ses différentes formes et ses victimes.....	14
Les Juifs : un <i>peuple-race</i> ; le judaïsme : <i>une religion raciale</i>	19
L' <i>antisémitisme</i> et ses deux sortes de cause.....	23

1^{ère} Partie

LA PENSÉE RACIALE INHÉRENTE AU JUDAÏSME : FONDEMENT DE L'ALTÉRITÉ JUIFS/NON-JUIFS

CHAPITRE I – LES FONDEMENTS BIBLIQUES DE LA PENSÉE RACIALE ET DU RACISME CULTUREL – LA DIVISION DE L'HUMANITÉ EN JUIFS ET NON-JUIFS.....	27
Le mythe de la Création des hommes et les prémisses de la pensée raciale	27
Le mythe de l'Alliance et de l'Élection divines.....	29
La loi rabbinique de transmission héréditaire de la judéité.....	31
Les textes sacrés explicitant la division de l'humanité en Juifs et non-Juifs	33
La mystique biblique du pur et de l'impur et les premières lois de pureté raciale.....	35
La mystique de la violence dans le judaïsme.....	37
En résumé.....	40

CHAPITRE II – LA RACIALISATION DES JUIFS DANS LE JUDAÏSME CONTEMPORAIN	
L'hygiène raciale, l'eugénisme et le surhomme juif.....	42
La génétique des Juifs dans le monde scientifique.....	48
L'anthropologie raciale juive dans le monde des lettres	50
l'altérité Juifs/non-Juifs.....	50
la conscience de race dans la judaïcité.....	51
les mystiques conjointes de la race et du sang, du pur et de l'impur.....	54
la phobie des mariages mixtes.....	56
l'essentialisation-racialisation de l'homme juif.....	56
En résumé.....	60

2^{ème} Partie

L'ALTÉRITÉ JUIFS/NON-JUIFS ET LA RACIALISATION DES JUIFS INHÉRENTES AU JUDAÏSME : CAUSE INVARIANTE D'UN DOUBLE RACISME

INTRODUCTION à cette seconde partie.....	63
--	----

CHAPITRE III – LE RACISME LIÉ AU JUDAÏSME DANS LE MONDE JUIF

Les structures racisantes spécifiques du judaïsme :

Le Ghetto spontané volontaire : citadelle territoriale ou/et spirituelle.....	65
L'Apartheid institutionnel israélien.....	70
. l'État sioniste : un État structurellement ségrégationniste.....	70
. les métaphores zoomorphiques témoin pathognomonique du racisme.....	72
. une société à majorité raciste.....	73
. une structure étatique structurellement violente.....	76
Racisme de contamination ou racisme inhérent au judaïsme.....	79
En résumé.....	81

CHAPITRE IV – LES ANTISÉMITISMES ET LEUR CAUSE COMMUNE : LA RACIALISATION DES JUIFS.....

Les antisémitismes latents du monde non-Juif.....	84
Les antisémitismes caractérisés	90
<i>l'antisémitisme réactionnel de :</i>	
la société perse d'avant l'ère chrétienne.....	91
la société gréco-romaine antique.....	91
les sociétés musulmanes depuis le milieu du XX ^e siècle.....	94
<i>l'antisémitisme idéologique et réactionnel de :</i>	
la société chrétienne espagnole des XV ^e /XVI ^e siècles.....	98
le monde national-socialiste.....	104
<i>l'antisémitisme chez les Juifs.....</i>	110
Conclusion des antisémitismes.....	112

3^{ème} Partie

JUDAÏSME... ANTISÉMITISME : UN DESTIN COMMUN

CHAPITRE V – LA RACIALISATION INSTITUTIONNELLE DES JUIFS : CAUSE STRUCTURELLE DE LA « QUESTION JUIVE ».....

La question juive en France au début du XX ^e siècle.....	114
La question juive aujourd'hui et son facteur conjoncturel principal : l'État sioniste	115
En résumé.....	118

CHAPITRE VI – L’INEXORABLE ÉCHEC DE « LA LUTTE CONTRE L’ANTISÉMITISME ».....	120
Les organismes spécialisés dans cette action.....	120
Les actions préconisées et leur inspiration.....	120
Une stratégie erronée et un piège sémantique.....	121
En résumé.....	123
EN CONCLUSION, EN RÉSUMÉ ET EN COMPLÉMENT : courtes séquences en vrac.....	125
BIBLIOGRAPHIE.....	138

Je tiens ici à rendre hommage aux auteurs juifs qui ont pressenti que, par delà les multiples causes conjoncturelles décrites par les historiens, existait une source invariante de ce que l'on nomme depuis longtemps la « question juive » et que cette source se trouvait à l'intérieur même de leur propre culture.

*Il n'y a pas de racisme sans race,
d'antisémitisme sans race juive...
Mais qu'est-ce qu'une « race » ?*

PRÉFACE

L'« antisémitisme » ! Il n'y a sans doute guère de sujet qui, depuis la fin du XIX^e siècle et particulièrement depuis le nazisme, ait attiré autant les historiens et suscité un si grand nombre d'études, d'ouvrages, d'articles divers. Pourtant, cette hostilité envers les Juifs en tant que peuple, hostilité « *que rien n'apaise, qui existe depuis qu'existent des Juifs, qui sévit chez tous les peuples en contact avec les Juifs*¹ », ce racisme spécifique, reste toujours, aux yeux de multiples auteurs, largement mystérieux dans son déterminisme intime.

Quel est donc l'essence de ce phénomène qui, depuis les persécutions d'Assuérus et d'Aman rapportées dans le Livre d'Esther jusqu'à ses multiples formes constatées en ce XXI^e siècle, est resté constant, en passant notamment par les persécutions des Romains, des chrétiens et des musulmans, les pogroms de Russie et de Pologne et le génocide nazi ? A côté des causes secondes et conjoncturelles décrites essentiellement par les historiens, quel est donc en définitive la métaphysique², le substratum des formes diverses d'antisémitisme ?

Face à cette situation exceptionnelle il est clair tout d'abord que la compréhension du phénomène antisémite aux conditions de survenue si différentes et sur lequel les documents sont particulièrement abondants et de sources multiples, ne saurait résulter d'études purement historiques. Le génocide juif lui-même, malgré son caractère spécifique et les travaux considérables qui lui ont été consacrés, ne semble guère avoir entraîné de progrès notable. C'est que, comme l'écrit avec justesse l'historien Maurice Goguel : « *L'histoire a pour seule fonction de constater les faits et de chercher à découvrir les liaisons qu'il y a entre eux. Elle n'a pas compétence pour en donner une explication dernière*³. »

Il convient de constater par ailleurs, à propos de *la question juive* qui a fait couler tant d'encre, que le plus grand nombre des auteurs depuis la fin du XIX^e siècle se répartissent schématiquement en deux groupes distincts, les uns dirigeant essentiellement leur discours sur les faits et gestes jugés fautifs des non-Juifs, les autres sur ceux des Juifs. Il en résulte que les ouvrages publiés constituent souvent des compilations de données et d'arguments historiques, religieux, sociaux, économiques..., qui déçoivent volontiers les lecteurs les plus intéressés. Certes, les travaux des historiens, destinés à établir un inventaire aussi exhaustif que possible des actes *antisémites* et à les restituer dans leur complexité, sont absolument nécessaires ; certes les théories des divers philosophes et sociologues cherchant à réunir sous une même rubrique des faits disparates quant à leur cause, telle celle, particulièrement répandue, du bouc émissaire dans les périodes de crise⁴, apportent un éclairage non négligeable, mais les conclusions de ces auteurs, quelle que soit leur pertinence, sont manifestement insuffisantes. En ne s'appliquant qu'à des configurations contingentes de l'antisémitisme, fonction des temps, des lieux et des hommes (tels le contentieux religieux judaïsme/christianisme, la

¹. Edmond Fleg, dans son ouvrage *Pourquoi je suis juif*.

². *Métaphysique* est le nom donné à l'œuvre d'Aristote faisant suite à la physique. Par extension, c'est la connaissance des causes, divines, premières ou finales constituant l'essence des phénomènes (Encyclopédie Wikipedia).

³ *Jésus*, Paris 1950, p. 147.

⁴. Idée particulièrement développée par plusieurs auteurs tels que Durkheim, Freud, Braudel, Sartre, Girard... et qui est toujours reprise, commentée et critiquée

destruction massive des Juifs européens ou l'existence de l'État juif de Palestine), elles ne permettent pas d'appréhender la racine profonde de ce phénomène pour le rendre intelligible.

Remarquons aussi que les historiens de l'antisémitisme, juifs pour la plupart, ne sont pas entièrement libres quant au sujet, comme l'a bien vu Poliakov dans son *Histoire de l'antisémitisme*. Après avoir passé une partie notable de sa vie à l'étude du sujet il peut écrire : « *Le code de déontologie que l'historien est tenu d'observer en s'obligeant à affecter une relation neutre et équitable envers toutes les parties concernées ne peut rien changer au fait qu'il est dans ce domaine juge et partie. En continuant sur cette voie, on ne peut pas ne pas se demander si les Juifs et leur nature n'ont pas quelque peu contribué au développement d'un climat antisémite et à quelques-unes de ses manifestations. À partir de là, il n'est pas exclu que l'historien se métamorphose en accusateur, ou, au moins, en critique de son peuple* ». Et il poursuit par ailleurs que : « *Dénoncer les antisémites, est une attitude non scientifique*⁵. »

Il est manifeste qu'ici « *les arbres ont caché la forêt* »... Car, dans une telle entreprise il convient manifestement d'apporter une réponse aux vraies questions qui vaillent : ***Quelle est l'identité commune que le judaïsme imprime aux Juifs et qui les différencie des non-Juifs ? Quelle vision objective les non-Juifs ont-ils des Juifs à partir de cette donnée identitaire ?***

Dans la circonstance, une seule attitude est en effet valable : comme les historiens l'ont fait *tout naturellement* à l'époque moderne pour le communisme et le nazisme sans s'indigner, voire s'occuper, des erreurs ou des fautes des individus⁶, il s'agit d'analyser ce qui dans la culture juive constitue des éléments structurels potentiellement pervers et de rechercher l'origine, le cheminement et l'association des idées qui conduisent des hommes, beaucoup d'hommes de toutes les époques, à être hostiles à l'ensemble des Juifs. Par delà les responsabilités individuelles qu'il convient donc d'*écarter* momentanément, nous verrons ainsi que la clef du phénomène aux multiples facettes qu'est l'antisémitisme ne peut se situer que dans une vision métahistorique indépendante du temps et de l'espace et que cette clef, comme l'ont évoqué divers auteurs, est représentée par la structure même de l'identité juive forgée par le judaïsme et perçue par les non-Juifs !

Parmi les auteurs juifs convaincus que « *l'antisémitisme est aussi ancien que le judaïsme*⁷ » et que le *malheur juif* devait être imputé d'abord au système de pensée dont ils sont tributaires, c'est sans doute Bernard Lazare⁸ qui, à la fin du XIX^e siècle, a fait les premiers pas dans cette direction. À la banale question qu'il se pose : « *Quelles vertus ou quels vices valurent au Juif cette universelle inimitié ?* » il apporte en effet la réponse suivante : « *L'attachement d'Israël à sa loi fut une des causes premières de sa réprobation [...] Si cette hostilité, cette répugnance même, ne s'étaient exercées vis-à-vis des Juifs qu'en un temps et en un pays, il serait facile de démêler les causes restreintes de ces colères ; mais cette race a été, au contraire, en butte à la haine de tous les peuples au milieu desquels elle s'est établie. Il faut donc, puisque les ennemis des Juifs appartenaient aux races les plus diverses, qu'ils vivaient dans des contrées fort éloignées les unes des autres, qu'ils étaient régis par des lois différentes, gouvernés par des principes opposés, qu'ils n'avaient ni les mêmes mœurs, ni les mêmes coutumes, qu'ils étaient animés d'esprits dissemblables ne leur permettant pas de*

⁵. *Histoire de l'antisémitisme*, préface au tome II, L'Âge de la science, Paris, Le Seuil 1991.

⁶. L'opinion de l'historien allemand Reinhart Koselleck (rapportée par M. Olender, dans son ouvrage *Race sans histoire*, p. 279) selon laquelle « *le jugement moral a beau être juste et nécessaire il est impuissant ; il conduit à une situation aporétique* », me semble tout à fait juste.

⁷. Théodore Reinach dans la *Grande Encyclopédie*.

⁸. *L'antisémitisme, son histoire et ses causes*, p.11.

juger également de toutes choses, il faut donc que les causes de l'antisémitisme aient toujours résidé en Israël même et non chez ceux qui le combattirent. »

Pour Maxime Rodinson prolongeant, dans son ouvrage *Peuple juif ou problème juif*, la réflexion de Bernard Lazare, c'est à « *une culture néfaste, perverse* »⁹ que revient la responsabilité première dans le sort réservé aux Juifs. D'autres auteurs, tel E. M. Smalwood¹⁰, mettent avant tout en cause « *l'exclusivisme des Juifs qui les a rendus impopulaires* ». Pour l'historien de l'Antiquité Marcel Simon, étudiant les réactions des milieux hellénistiques et romains face aux Juifs « *les facteurs dont naît l'antisémitisme et qui sont aussi vieux que le judaïsme lui-même tiennent à l'autoségrégation qui lui est inhérente et qui est la condition même de sa survie*¹¹. »

Néanmoins ces discours sur la cause invariante des antisémitismes, en mettant en cause tantôt la Loi en tant que fondement de la culture juive, tantôt la responsabilité des Juifs en tant que personnes, restent encore assez ambivalents...

En définitive, c'est sans doute Avraham B. Yehoshua qui, dans son *Essai de définition et d'explication structurelle de l'antisémitisme* a franchi récemment le pas le plus notable en mettant directement en cause l'identité juive. S'étant fixé « *pour but de dégager le soubassement profond de l'antisémitisme en identifiant un critère non pas substantif, mais structurel* », il écrit : « *Si j'essayais d'exprimer le plus simplement possible mon raisonnement, voilà ce que je dirais : le fait que les Juifs possèdent un système identitaire virtuel confère à leur identité un caractère souple et fluide, incertain et insaisissable, qui met en branle, pour le meilleur et pour le pire, un mécanisme parallèle chez le Gentil.*»¹² Certes l'auteur, en considérant que l'identité juive n'est que virtuelle et indéterminée, s'est arrêté en chemin, mais la direction empruntée n'en est pas moins parfaitement juste : « *se pencher sur l'élément distinctif qui différencie les Juifs des autres nations* » et « *aller aux racines de l'identité juive*¹³. »

Quelle est donc précisément cette identité forgée par la culture juive et douée d'une activité antijuive extraordinaire depuis deux mille ans ?

Ici, comme souvent dans un phénomène réputé longtemps mystérieux, il n'y a pas à élaborer des choses complexes mais à reconnaître des choses *simples*, simples dans le sens ou, banales et communes, elles sont objet de l'accoutumance des individus et, de ce fait, négligées pendant longtemps. De même que la racialisation d'un groupe humain – que cette racialisation soit inspirée par la *nature* ou par la *culture* – constitue la base de tout phénomène raciste, nous verrons que c'est la pensée raciale inhérente au judaïsme qui, en structurant l'identité juive et en la différenciant de façon exceptionnelle est au fondement du phénomène si particulier que représente l'antisémitisme. Car cette conception raciale de la judéité instituée par le judaïsme avec le culte de l'altérité qui l'accompagne, ne concerne pas seulement les Juifs. En se répandant obligatoirement hors de la sphère du judaïsme, elle va aussi influencer les non-Juifs et jouer un rôle primordial dans les rapports de ceux-ci avec les Juifs. Juifs et non-Juifs vont être ainsi soumis à un piège permanent, inédit et spécifique, les conditionnant, à être, à leur manière propre, tantôt *racisés* tantôt *racisants*, tantôt *agressés* tantôt *agressants*, tantôt *dominés* tantôt *dominants* et voués par là-même à un monologue réciproque, gage d'un conflit qui ne peut se résoudre. Car, contrairement à une opinion répandue mais gravement amputée d'une partie de la réalité, l'antisémitisme, pour être un problème d'importance, ne résume pas le phénomène de l'interaction pathologique entre le peuple juif et les autres. Il a son corollaire et ne saurait être étudié isolément.

⁹. Jean Daniel, *La prison juive*, p. 90.

¹⁰. Cité par Guillaume Erner, *Expliquer l'antisémitisme*, p. 29.

¹¹. *Verus Israël. Etude sur les relations entre chrétiens et juifs dans l'Empire romain (135-425)*, p. 493.

¹². *Israël, un examen moral*, p. 48 et 29.

¹³. *Ibid*, p. 37.

Comprendre ce phénomène intemporel qu'est l'antisémitisme, cette « *l'hostilité envers les personnes de race juive* » suivant la définition donnée à la fois pas les Juifs et les non-Juifs il y a plus d'un siècle, c'est en définitive comprendre, d'une part que le *problème juif* n'est pas un problème d'ordre strictement religieux ou confessionnel comme l'ont fait remarquer divers auteurs non-Juifs¹⁴ du siècle dernier mais qu'il est avant tout un problème d'ordre racial, d'autre part que les réponses aux interrogations formulées précédemment résident bien dans une donnée même du judaïsme-culture.

¹⁴. Citons notamment : André Gide, Georges Bernanos, Charles Péguy, Jacques Maritain, Jean-Paul Sartre...

PROPOS PRÉLIMINAIRES

LA RACE, LES RACES ET LA PENSÉE RACIALE OU QU'EST-CE QU'UNE RACE ?

Remarquons tout d'abord que le terme de *race* emprunté au latin *ratio* est apparu au XV^e siècle. Il désigne alors une famille, une lignée, une espèce... On trouve donc ce mot *race* dans la littérature écrite depuis cette période, mais aussi dans les traductions et les travaux divers relatifs au Moyen-Âge et à l'Antiquité grecque, romaine et juive.

Le Dictionnaire français-latin de Robert Estienne (1539) fournit comme équivalent *domus, familia, genus, sanguis*.

La première édition du Dictionnaire de l'Académie française en 1694 le définit ainsi :

1- *Lignée, lignage, extraction, tous ceux qui viennent d'une même famille (Ex. : il est d'une race illustre, ancienne ; il est d'une race de gens de bien ; il est de la race royale ; les trois races des Rois de France ; c'est un homme qu'on soupçonne d'être de race juive) ;*

2- *On dit par injure et par mépris race maudite ; méchante race ; les usuriers sont une race maudite ;*

3- *Race se dit aussi des animaux domestiques, comme chiens, chevaux, bêtes à cornes : ce chien, ce cheval est de bonne race.*

Quant au Littré, en 1866, il évoque notamment la race germanique, la race caucasienne, la race juive...

Si on reprend le dictionnaire de l'Académie quelques siècles plus tard, par exemple dans sa huitième édition de 1932-1935, la définition qui s'est affinée est celle-ci : *Se dit d'un groupe d'individus qui se distinguent d'autres groupes par un ensemble de caractères biologiques et psychologiques dont on attribue la constance non pas à l'action du milieu, mais à l'hérédité (Ex. : la race caucasienne ; la race mongole ; la race juive ; une race pure ; une race métissée).*

On voit d'emblée que le concept de *race*, qu'il convient impérativement de définir, puisqu'il est à la base de cette réalité concrète qu'est le racisme avec son potentiel pervers, transporte une notion essentielle : la perception d'une différence entre les groupes d'hommes. Cette différence qui les sépare est schématiquement de deux ordres :

- . soit d'ordre *naturel* lorsqu'elle relève de la filiation,**
- . soit d'ordre *culturel* lorsqu'elle est le fruit d'un certain processus de différenciation au sein d'un groupe.**

Les races naturelles

Dans son *sens traditionnel* et *élémentaire*, que l'on peut dire encore *somatique, biologique*¹⁵, le concept de race réunit un ensemble d'individus présentant en commun un élément physique concernant l'aspect extérieur du corps : couleur de la peau, forme du crâne et du visage, taille, système pileux... On parle de *race blanche*, de *race noire*, de *race jaune*... À cet élément qui permet d'emblée de distinguer ces groupes – comme l'écrit Voltaire en 1756 dans son *Essai sur les mœurs* : « *Il n'est permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Nègres, les Albinos, les Hottentots, les Lapons, les Chinois, soient des races entièrement différentes* » – vient automatiquement s'associer dans l'esprit des humains depuis leur sortie de l'animalité, l'élément héréditaire, c'est-à-dire une référence à des

¹⁵. Le terme de *biologie* a été créé en 1802 par Lamarck.

ancêtres communs où vont entrer les notions de naissance, d'engendrement, de reproduction, de sang, de lignée ou, à l'époque moderne, d'hérédité¹⁶ ou de patrimoine génétique¹⁷.

Les races culturelles

Ces races, que l'on a pu aussi qualifier d'*artificielles*, de *métaphysiques*, de *mentales*¹⁸ ..., sont le fruit d'un processus idéologique et volontariste de différenciation de la part d'un groupe. Toujours inspiré et orienté par les mythes et imaginaires ancestraux, ce processus de création-élaboration porte essentiellement sur le comportement régissant les relations humaines et électivement sur le comportement qui touche au plus intime des hommes : les relations sexuelles. C'est ainsi que l'interdit de ces relations intercommunautaires va désigner, au plus fruste des hommes, l'existence d'une catégorie d'hommes *différente*, différente de la sienne.

Nature et culture étant toujours plus ou moins associées chez l'homme, remarquons ici qu'il n'existe en fait que des races *mixtes*. Dans une perspective d'analyse et de compréhension du problème, il est évident par contre que s'impose la distinction-séparation qui vient d'être faite entre les deux types de races.

Notons aussi que le terme de *race* est parfois appliqué à une catégorie de personnes qui ont simplement en commun des traits relatifs à la nationalité, à l'âge, à la classe sociale, à la religion, à l'histoire, à la langue, à la profession, aux traditions, à l'intérêt... C'est ainsi, par exemple, que l'on a pu parler de la *race française ou germanique*, de la *race des jeunes* ou *des vieux*, de la *race des patrons*, de la *race des voleurs*, de la *race des usuriers*, voire de la *race chrétienne* ou *islamique*... comme si, à chacune de ces catégories de personnes, s'associait inexorablement – à la manière du processus héréditaire – quelque caractère commun facilement repérable et reconnaissable. On voit d'emblée que le terme de *race* est ici employé au sens figuré et qu'il en serait de même du terme *racisme* s'il devait être employé pour qualifier une hostilité quelconque à l'égard des groupes désignés.

La race : une donnée relative et évolutive

Donnée capitale : le concept de race ne désigne pas une entité immuable. D'une part il est relatif (il y a des degrés dans la différence naturelle ou culturelle), d'autre part il est évolutif (le concept de race tel que nous le connaissons aujourd'hui n'existait évidemment pas au moyen-âge). C'est dire qu'aux extrêmes il y a des races qui sont accessibles aux étrangers car elles pratiquent l'accouplement intercommunautaire et, avec le temps, *s'évanouissent* dans les esprits et des races qui, au contraire, élèvent autour d'elles des obstacles infranchissables en rejetant tout métissage et sont imperméables. À propos de ces dernières dont la règle d'or est : « *Ne pas s'assimiler, ne pas assimiler* » et qui vont être particulièrement conditionnées au racisme en même temps que cible de racisme, Bernanos écrivait en 1942 « *ce qui leur importe est de se garder intactes, incorruptibles, et le sentiment qui les exalte ne peut être que celui d'une supériorité absolue, d'une sorte d'élection mystique, indiscutable, incontrôlable, puisqu'elle leur a été conférée par le sang ; elle est la supériorité du sang*¹⁹. » On peut ajouter

¹⁶. Le terme *hérédité* n'est apparu en effet qu'au début du XIX^e siècle tandis que l'adjectif *héréditaire* l'avait précédé de quelque deux siècles.

¹⁷. Terme créé en 1846.

¹⁸. C'était l'opinion tout à fait pertinente de Hitler à propos des Juifs : « *Nous parlons de race juive par commodité de langage, car il n'y a pas à proprement parler, et du point de vue de la génétique, de race juive [...] La race juive est avant tout une race mentale* » (citation rapportée par P.-A. Taguieff, *La Force du préjugé*, p. 168). On peut noter dès maintenant que la race aryenne, dont se réclamait Hitler, était essentiellement le fruit d'un processus volontariste de création spirituelle et représentait essentiellement une race *culturelle*. La race juive, quant à elle, tient largement, et de la race *naturelle* fondée sur la stricte hérédité et de la race *culturelle*.

¹⁹. *Essais et écrits de combat II*, Gallimard, p. 221.

que cette forme particulièrement différenciée de race, loin de se donner quelque mission en dehors d'elle comme le font nombre de communautés, n'a comme perspective que celle de persévérer dans l'être : se garder pure, engendrer le maximum d'enfants, vouer un culte à la mémoire du groupe, enseigner et faire respecter ses propres lois, promouvoir la solidarité entre ses membres, car elle est à elle-même sa propre fin.

Par delà les divers éléments accessoires rentrant dans la notion de race, on peut dire en définitive que le terme de *race* s'applique à ***une entité collective dont l'homogénéité repose, soit sur des caractères physiques liés à l'ascendance*** (il y a, par exemple, les Blancs et les Noirs, les hommes de grande taille et ceux de petite taille...), ***soit sur des données culturelles dont les plus importantes sont la transmission par le sang de l'identité vue comme indélébile et l'endogamie institutionnelle*** (au nom de la société blanche il y avait les Blancs et les non-Blancs, au nom des lois du nazisme, les Aryens et les non-Aryens, au nom des lois du judaïsme il y a les Juifs et les non-Juifs).

La race : un concept incontournable

À noter que depuis le nazisme ce mot de *race* a tendance à être moins utilisé voire à être banni dans certains secteurs de l'opinion. Il s'agit là d'une réaction qui, tout en reposant sur la volonté a priori louable de prévenir les manifestations racistes, n'en est pas moins une attitude irréaliste absolument dérisoire. Si le racisme repose toujours sur une notion de race, *s'il n'y a pas de racisme sans race* selon un aphorisme digne de Monsieur de La Palice, s'il n'y a pas de racisme anti-Noirs sans race noire, d'antisémitisme sans race juive, il est non moins clair, en effet, qu'espérer la disparition du phénomène regrettable qu'est le racisme, en bannissant de la parole ou de l'écrit le terme de *race*, en faisant comme si les races d'ordre naturel ou culturel n'existaient pas, relève d'une grande naïveté ou d'une utopie caractérisée. Comme s'il était abusif de parler d'alcool parce qu'il y a de l'alcoolisme, de tabac parce qu'il y a du tabagisme, de nationalité parce qu'il y a du nationalisme... ! Plutôt que d'ignorer les races, il sera toujours préférable de regarder en face cette réalité – « *difficile à définir mais impossible à nier ; non un fait de la science, mais un fait de la vie*²⁰ » – réalité incontournable à laquelle les hommes sont confrontés chaque jour. Dans son rapport de 1951, intitulé *Le racisme devant la science*, l'UNESCO a tenu à préciser à ce sujet que « *les anthropologues sont tous d'accord pour considérer que la notion de race permet de classer les différents groupes humains dans un cadre zoologique propre à faciliter l'étude des phénomènes d'évolution* ». Quant à l'historien des sciences André Pichot il peut écrire que : « *Nier l'existence des races ou remplacer le terme de race par un synonyme en espérant un quelconque résultat en matière de racisme relève de la niaiserie ou de la mauvaise foi*²¹. »

Voisin de ce terme de *race* est parfois utilisé celui d'*ethnie* (du grec *ethnos*) pour désigner « *un groupe humain dont les membres possèdent un héritage commun* ». Dans le langage courant et journalistique on peut noter qu'il y a souvent unicité de sens entre les deux termes. Il sont rapprochés ou intimement liés : *origines ethno-raciales*. Ainsi en est-il notamment pour le *Comité des Nations Unies sur l'Élimination de la Discrimination Raciale* qui utilise les expressions « *groupe racial* » ou « *groupe ethnique* » de manière interchangeable.

En fait ce mot d'*ethnie*, mobilisé particulièrement par divers historiens depuis le nazisme car apparaissant plus respectable que celui de *race*²² ne saurait remplacer ce dernier qui reste pourvu d'une valeur essentielle puisqu'à la base même de la pensée raciale, du racisme en

²⁰. Abel Bonnard dans *Berlin, Hitler et moi – Inédits politiques*, p. 111 et 121.

²¹. *La société pure – De Darwin à Hitler*, p. 13.

²². Tel Alfred Naquet dans *Antisémitisme et histoire*. Il parle de ses « *origines ethniques* » mais admet néanmoins « *qu'il y a la classe riche et la classe prolétarienne de la race juive*. »

général et de l'antisémitisme en particulier. Si on veut être fidèle à une donnée historique, on peut même ajouter que les deux mots sont en opposition sur un point important. L'*ethnos* grec, dont est issue l'*ethnie*, est une communauté ouverte sur l'extérieur et largement accueillante à l'exogamie. La *race*, au contraire, dans sa forme la plus caractérisée est fermée. Centrée sur elle-même, elle est à elle-même son origine et sa fin.

Remarquons qu'au cours des XIX^e et XX^e siècles divers biologistes européens, tel que Le Bon avec ses études sur *le volume du cerveau et ses relations avec l'intelligence*, ont eu comme perspective, de diviser l'humanité en groupes homogènes et de donner au terme de *race* une assise scientifique. Schématiquement, leurs conclusions pouvaient se résumer ainsi :

- . tous les membres de certains groupes humains ont le même patrimoine génétique,
- . une corrélation existe entre ce patrimoine et les aptitudes intellectuelles et les dispositions morales,
- . il y a une hiérarchie entre les races : les races supérieures sont destinées à dominer les races inférieures, à les commander, voire à les éliminer pour le bien général de l'humanité,

De ces conclusions qui furent admises et acceptées pendant longtemps par nombre d'intellectuels, il résultait notamment que les croisements entre races devaient être combattus. Indépendamment des conséquences désastreuses que ces données tenues pour scientifiques ont eu au XX^e siècle, on peut considérer qu'elles sont totalement vaines : les différences entre les individus ne sont en définitive que les variations multiples d'une même appartenance, les diversités d'une même espèce, l'Homo Sapiens. C'est dire que l'on ne saurait établir de hiérarchie entre les êtres et les peuples. Comme l'écrit François Jacob : « *le mécanisme de transmission de la vie est tel que chaque individu est unique, que les individus ne peuvent être hiérarchisés, que la seule richesse est collective : elle est faite de diversité. Tout le reste est idéologie*²³. »

De la naissance de la pensée raciale dans l'histoire

Alors que le mot *race* a été créé au XV^e siècle et que ceux d'*antisémitisme*, de *racial*, de *raciste* et de *racisme* ne l'ont été que dans la seconde moitié du XIX^e siècle ou au tout début du XX^e, on constate que ces différents mots sont très largement utilisés par les traducteurs, les historiens et les écrivains dans leurs travaux écrits relatifs à l'histoire depuis l'Antiquité. N'est-ce pas là a priori un anachronisme philologique ?

Contrairement à l'opinion de quelques ethnologues²⁴, la pratique habituelle de tous ces auteurs est bien légitime car la réalité exprimée par le concept de *race* est perçue depuis des temps immémoriaux. « *Les préjugés raciaux sont aussi anciens que l'histoire connue* » écrit le paléontologue américain Stephen Gould, « *la haine raciale est ancrée dans la nature humaine* » écrit de son côté l'historien Joel Kovel. Quant à Benjamin Isaac²⁵, rapportant le fait qu'on a attribué aux Juifs des défauts enracinés dans leur nature dès l'Antiquité gréco-romaine, il situe avec pertinence à cette époque, non pas la première manifestation du racisme mais bien le premier écrit témoignant clairement du phénomène. La conception sous-jacente à l'accusation envers les Juifs est en effet d'essence typiquement raciste au sens moderne du terme.

En résumé, quelques données essentielles doivent être présentes à l'esprit à propos de race :

²³. Rapporté par Maurice Olender, *Race sans histoire*, p. 45.

²⁴. tel Michel Leiris pour qui « *le préjugé racial est vieux d'à peine trois siècles* » (*Race et civilisation*, p. 15 et 75).

²⁵. dans son ouvrage *The Origins of Racism in the Classical Antiquity* (Princeton 2004).

1° La notion de *race* est à la fois une notion subtile, empirique et évolutive. Avant d'être le fruit de quelque raisonnement conscient et de s'exprimer verbalement, on peut considérer qu'elle est la résultante d'une expérience élémentaire, expérience de tout individu en présence d'un *différend* caractérisé entre son groupe et les autres. Car pour chacun, qu'il ait le mot à sa disposition ou en soit dépourvu comme cela fut le cas avant le xv^e siècle, il y a bien de façon permanente sa propre race et celle de l'autre, distincte et plus ou moins différente. Et, entre elles, des barrières plus ou moins contraignantes ;

2° la notion de race n'est pas une donnée scientifique mais elle n'est pas non plus anti-scientifique. Elle exprime une différence d'ordre physique ou comportemental : les races humaines ne se distinguent pas seulement par leurs caractères physiques comme les races animales, mais par leurs pratiques culturelles ;

3° la *race*, qu'elle soit d'ordre biologique ou culturel, est une donnée *relative* : il n'y a que des mélanges raciaux, des races plus ou moins différentes ;

4° La notion de race est aussi une donnée *évolutive*. Avec les progrès de la mondialisation qui banalisent le métissage des formes et des couleurs il y a des races qui s'estompent, voire disparaissent, dans l'esprit des hommes : le racisme qui les opposait précédemment diminue lui aussi, ou s'évanouit avec le temps. Pour celles qui sont basées sur des données d'ordre culturel le problème est différent : l'évolution du racisme est évidemment fonction de la prégnance de ces données.

C'est dire aussi :

- que des individus absolument semblables par leur aspect physique, par leur habitus comportemental, par leur profession... peuvent se voir – et donc être vus – de race différente avec comme conséquence potentielle : le phénomène qualifié de *racisme* ;

- que l'interdit communautaire des unions mixtes constitue le signe par excellence d'une catégorie raciale d'ordre culturel au maximum de la différenciation. Cette catégorie de population va, à la fois, être particulièrement conditionnée au racisme et victime de racisme ;

- que la notion de *race*, substratum de la pensée raciale et du racisme, bien qu'incontournable n'est cependant pas anodine : *racialisant* une population, elle peut être assimilée à un *virus* polluant l'esprit des humains à la manière d'un *virus* informatique pour le *cerveau* des ordinateurs. Hérité de la nature et transmis par la vie en société ou porté par quelque idéologie d'ordre religieux, philosophique ou politique, ce *virus* dont sont porteurs tous les individus sans exception est responsable sur le terrain de deux scénarios. Tantôt il reste *latent* : il y a des porteurs *sains* ; tantôt il est *activé* : il y a des porteurs *malades* et éminemment contagieux ;

C'est dire également :

- que récuser ou invalider le mot *race*, comme le font dans une conception gravement restrictive de son contenu quelques auteurs depuis le milieu du xx^e siècle, est une attitude relevant d'une grande naïveté ;

- que le regard des individus, fondamental en la matière, est toujours double : on peut « voir (ou savoir) son groupe différent des autres » et « être vu par les autres comme étant d'un groupe différent » ;

- que « *vieille comme le monde* » est la question raciale ! Race, racisme... : des mots récents pour un phénomène de tous les temps.

LE RACISME : ses différentes formes et ses victimes

On peut dire tout d'abord que le *racisme* représente une certaine doctrine suivant laquelle les différences entre les races justifient la séparation, voire la domination de celles qui se voient comme supérieures. Les sentiments, opinions, croyances, préjugés, théories, que comporte ce système de pensée sont bien entendu variables à l'infini et il en est de même des pratiques, des attitudes et des comportements qui en découlent.

Il convient de considérer par ailleurs, d'une part que c'est l'inspiration qui *fait* le racisme, d'autre part que le racisme met en jeu deux sortes de personnages : des *racisants* potentiellement *racistes* et des *racisés* victimes, les premiers nourrissant une hostilité systématique à l'égard des seconds non pas pour ce qu'ils *pensent*, mais pour ce qu'ils *sont* de par leur naissance ou leur habitus en société et qui les fait membres d'une communauté considérée comme radicalement différente, inférieure et potentiellement néfaste.

À la base de toute attitude d'ordre racial, il y a un personnage-cible, l'étranger de race. Comme l'écrit pertinemment Hannah Arendt²⁶ « *avant de penser "racisme" il convient de penser "race"* ». Tout racisme commence, en effet, par la désignation de l'étrangèreté vue comme une donnée absolue, stable, immuable, irréversible. D'où les conduites permanentes de *mise à part* et d'*exclusion* par lesquelles il va se manifester. Ainsi peut-on dire avec Pierre-André Taguieff²⁷ que « *le racisme consiste à interpréter la distinction entre Nous et Eux, ou entre Nous et les Autres, comme une distinction entre deux espèces humaines, la première espèce – celle de l'énonciateur de la distinction – étant jugée plus humaine que la seconde, voire la seule véritablement humaine des deux* ». De cette situation naissent généralement des solidarités intra ou intercommunautaires qui vont, dans certaines circonstances, s'exercer à l'encontre des membres d'une autre communauté humaine en se jouant des frontières diverses : il y aura de façon banale des solidarités et des alliances agressives, oppressives voire criminelles, génératrices de conflits sans cesse renouvelés.

Les manifestations du racisme sont donc multiformes mais l'une d'entre elles est néanmoins emblématique, voire spécifique de cette idéologie comme le montre l'histoire : l'absence de croisements entre les groupes, fruit du conditionnement des individus et de quelque interdit communautaire.

LES DIFFÉRENTES FORMES DE RACISME

On peut considérer qu'il existe en pratique trois formes de racisme : « naturel », « culturel » et « réactionnel ».

1 - Le racisme « naturel » ou « instinctuel »

Penser le mot *race* à partir de la différence héréditaire apparaissant d'emblée à la simple vue entre les hommes est, avons nous vu à la suite de Voltaire, la chose la plus banale du monde. C'est dire que la présence de cette notion dans l'esprit conscient ou inconscient des hommes a largement précédé l'invention du mot et qu'elle est au fondement du racisme *naturel* partagé par les différentes communautés humaines.

Dans le cadre d'un instinct primordial d'auto-conservation, il est logique en effet de penser, à la suite de divers biologistes et généticiens, que la préférence communautaire, ou l'ethnocentrisme, « *ce point de vue suivant lequel le groupe auquel on appartient est le centre du monde et l'étalon auquel on se réfère pour juger les autres*²⁸ », puisse être rattaché à la

²⁶. « *Penser la race avant le racisme* » est le titre du chapitre II de son ouvrage *L'impérialisme*.

²⁷. *Le racisme*, p. 62.

²⁸. Définition de W. Sumner rapportée dans l'ouvrage précédent de Taguieff, p. 13.

nature. Car sa base – dans notre cerveau reptilien – est manifestement génétique. Lévi-Strauss a, lui aussi, montré que cet égocentrisme appliqué à la race était une caractéristique universelle des sociétés humaines dont les membres possèdent un penchant plus ou moins prononcé à s'agréger à quelque groupe, à y puiser leur identité et, parallèlement, à exclure les autres.

Comme le constate aussi avec justesse Albert Memmi²⁹, « *il y a en nous un terrain préparé pour recevoir et faire germer les semences du racisme pour peu que nous n'y prenions garde* ». La banalité du phénomène, « *son omniprésence dans l'histoire* » semble bien confirmer ce point de vue selon lequel il s'agit d'une disposition (ou d'une tare) originelle des hommes, ces animaux sociaux qui, au sein de leur groupe, de leur clan, de leur tribu, de leur "communion"³⁰, ont tendance spontanée à développer quelque mépris à l'égard des autres communautés, mépris qui dans les cas extrêmes peut être qualifié de xénophobie. La généralisation abusive : *tous les Anglais sont... ; tous les Arabes sont...*, donnée immédiate toujours présente dans la moindre forme de *racisme*, n'est-elle pas particulièrement banale ? Certes, ainsi que l'écrit Delacampagne³¹, « *une réaction subjective et momentanée n'est ni toujours évitable ni automatiquement dangereuse* » mais il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'une tentation permanente pour tout individu, tentation à laquelle il succombe souvent et d'abord par paresse de langage³².

Primo Levi, de son côté, vient appuyer la banalité, voire la naturalité, du phénomène : « *Beaucoup d'entre nous, écrit-il, individus ou peuples, sont à la merci de cette idée, consciente ou inconsciente, que "l'étranger, c'est l'ennemi". Le plus souvent, cette conviction sommeille dans les esprits comme une infection latente [...] Mais lorsque le dogme informulé est promu au rang de prémisse majeure d'un syllogisme, alors, au bout de la chaîne logique, il y a le Lager* ». ³³ Certes, il n'y a pas toujours de Lager mais à coup sûr l'émergence d'une forme de racisme.

2 - Le racisme « culturel » (ou « idéologique ») et la naissance de la pensée raciale

Les données précédentes d'ordre héréditaire, comme ce qui sommeille en chaque individu, ne sauraient suffire pour expliquer les sentiments et les manifestations xénophobes et racistes observées dans l'histoire. Le conditionnement des hommes est aussi de l'ordre de l'acquis : l'homme n'est pas seulement un être de *nature* avec des comportements génétiquement déterminés, instinctifs, mais aussi un être de *culture*. Il va théoriser tel sujet et, comme toujours, peuvent en résulter des réalités très contrastées : le meilleur et le pire. La civilisation, la philosophie, les idéologies, les religions sont ainsi venues modifier et faire évoluer profondément les dispositions naturelles des hommes. Les religions surtout : « *le religieux est à la fois ce qui permet aux hommes de vivre, d'aimer, de se donner et ce qui les pousse à haïr, à tuer et à prendre* » constate Régis Debray³⁴. À partir de leurs textes sacrés et en fonction des valeurs qu'elles véhiculent, valeurs dont les principales ont été jusqu'ici la Vérité, l'Élection divine, le Paradis, la Race..., elles vont, tantôt contribuer par l'éducation à

²⁹. *Le racisme*, p. 32.

³⁰. Expression de l'écrivain et médiologue Régis Debray dans son ouvrage *Les communions humaines – Pour en finir avec "la religion"*, Fayard, 2005.

³¹. *L'invention du racisme*, p. 28.

³². S'il n'y a pas de racisme sans race, l'existence des races n'entraîne pas automatiquement, bien entendu, de phénomènes racistes. Commentant la pensée de Moïse Hess pour qui « *Les Juifs sont une race, une fraternité, une nation...* », Isaiah Berlin, peut écrire ainsi : « *Être une race n'est pas désirer la domination raciale [...] Chaque race a reçu des dons différents et incommensurables, et tous ces dons réunis peuvent contribuer à l'enrichissement de l'humanité [...] Il n'y a pas de races supérieures et il n'y en a pas d'inférieures* » (*Trois essais sur la condition juive*, p. 120).

³³. *Si c'est un homme*, Paris, Livre de poche, 2000, p. 7.

³⁴. Dans un commentaire de son ouvrage *Le Feu sacré, fonctions du religieux*. (Figaro Magazine du 12/04/2003).

orienter les sentiments altruistes des individus, tantôt au contraire elles vont renforcer le communautarisme au détriment de l'empathie envers ceux qui ne font pas partie de leur communauté.

C'est avec la naissance de la pensée raciale que l'on va véritablement parler de racisme *culturel* en se basant non pas sur des faits et des gestes dont les motivations peuvent être discutables mais sur les textes d'ordre religieux ou philosophique qui nous sont parvenus. Car, seuls des textes peuvent vraiment permettre de distinguer le racisme *culturel* du racisme *naturel*, de situer éventuellement sa naissance dans le temps et de suivre son évolution à travers les siècles.

Face à cette forme *culturelle* du racisme, une question essentielle est en effet posée : *Quels sont les éléments qui, en s'associant, contribuent à édifier une pensée raciale potentiellement capable de générer des comportements racistes et permettent de considérer que tel groupe, telle communauté, tel régime a développé un racisme culturel ?*

À cette question, et en suivant l'avis de divers auteurs, on peut répondre que ces critères sont représentés par l'existence de règles, théories, commandements, lois, règlements... pérennisés dans des textes promouvant, au sein d'un groupe, un système de séparation radicale basé principalement sur le rapport *supérieur/inférieur* ou/et sur celui du *pur/impur*. La loi interdisant l'accouplement avec des personnes d'un autre groupe est ici particulièrement emblématique. Il faut ajouter qu'à ces dispositions sont toujours associées, d'une part de contraintes traduisant l'existence d'une frontière matérielle ou morale élevée à l'encontre des personnes racisées, telles que l'exclusion de certains emplois, charges et lieux de résidence, d'autre part des sanctions pour les membres contrevenants de la communauté. Car ici toute fusion est corruption, le non-mélange du sang qui assure la pureté biologique est en même temps le critère de la pureté idéologique religieuse ou philosophique. Comme l'écrit P.A. Taguieff³⁵ : « *La phobie du mixte ou de l'hybride porte principalement sur la descendance : ce qui est rejeté, c'est une descendance métissée perçue comme interruption de la continuité de la lignée, perte de ressemblance, dissolution de la continuité transgénérationnelle.* »

3 - Le racisme réactionnel à une agression racisante : le contre-racisme

Racisme *naturel*, racisme *culturel*... certes, mais il convient de distinguer aussi le racisme *réactionnel* d'une population racisée par un groupe racisant, attitude relevant de la loi du talion. C'est dire que se produit généralement un phénomène en cercle vicieux et que, d'autre part, l'expression de ce contre-racisme est bien entendu différente selon que la population agressée (ou qui se considère comme telle) est porteuse ou non d'une culture elle-même racisante.

Racisme *naturel*, racisme *culturel* : un avenir différent...

Si racisme *naturel* et racisme *culturel* peuvent mettre en jeu volonté de puissance et de domination, leur devenir et leur gravité ne sont cependant pas semblables. Avec le temps, il apparaît nettement que la première forme n'a pas la gravité de la seconde dans laquelle une pensée raciale structurée est inscrite dans des traditions ancestrales, mieux encore dans des textes vus comme sacrés ayant à la fois la prétention d'exprimer une vérité et l'intention d'établir des règles s'imposant à tous les membres d'une communauté. Le racisme *naturel* peut certes entraîner de sauvages et durables conflits mais un espoir de tolérance voire de réconciliation entre les antagonistes est toujours permis avec les progrès de la civilisation, de la démocratie et de l'humanisation qui réduit la composante instinctuelle... Dans l'autre cas, l'évolution d'un conflit ne peut qu'être tout autre. En effet, si le processus de mondialisation,

³⁵. *Op. cit.*, p. 68.

particulièrement patent par son accélération depuis quelque deux siècles, entraîne une réduction assez rapide des barrières d'ordre physique directement liées à l'hérédité, il n'en est pas de même bien entendu des barrières culturelles, et plus particulièrement de celles qui sont sous-tendues par des données religieuses et comportant une endogamie institutionnelle.

LES VICTIMES SPÉCIFIQUES DU RACISME

Il convient de considérer que les victimes d'une agression d'ordre raciste appartiennent à une catégorie très précise. Les personnes méprisées ou agressées de par la simple fonction contingente qu'elles exercent : politique, religieuse, enseignante, dirigeante... ou bien en raison de leur adhésion à un système de pensée d'ordre religieux ou philosophique, ne sauraient être considérées comme des victimes de racisme. Caricaturer un homme politique ou un patron, un magistrat ou un professeur, un chrétien ou un musulman, un curé ou un imam, Jésus-Christ ou Mahomet, peut être vu comme un acte impertinent ou irrespectueux, voire un sacrilège, mais ne saurait être qualifié d'acte raciste. Il est clair qu'il n'en est pas automatiquement de même si la personne visée est un Noir (dans le monde des Blancs) ou un Blanc (dans le monde des Noirs), un Juif ou un Arabe. C'est là, et seulement là où il y a un élément d'ordre racial, qu'il peut y avoir racisme au sens propre... Comme l'écrit Laurent Joffrin « *attaquer une religion (sous-entendu l'islam) n'est pas attaquer une race (sous-entendu les Juifs). Réprouver l'intégrisme musulman et dénoncer le pouvoir supposé des Juifs ce n'est pas la même chose. On est anti-intégriste dans le premier cas, raciste dans le second*³⁶. »

LES VIOLENCES DANS LE PROCESSUS RACISTE : LES SOCIÉTÉS ET LES SOLIDARITÉS AGRESSIVES

Se situant au niveau des sentiments, des attitudes, des comportements, des actes ou des conceptions philosophiques (telle, notamment, l'attribution aux membres d'un groupe des qualités spécifiques ou des défauts enracinés dans leur nature), les expressions du racisme sont variables à l'infini mais toutes expriment une forme de violence, surtout lorsqu'elles émanent de groupes structurés les rendant solidaires dans l'action.

Remarquons que la notion de solidarité comporte a priori une polarité positive. Elle est généralement vue comme une variante de la fraternité manifestée par les membres d'une communauté venant au secours de ceux qui, au sein de cette même communauté ou d'une autre jugée digne d'intérêt, souffrent d'une manière ou d'une autre. Cependant cette vue est terriblement partielle : la solidarité peut être aussi un piège et comporter le pire. S'il est humain et... normal de préférer a priori sa famille à celle des autres, de préférer ses compatriotes, les membres de son groupe de pensée, à ceux qui ne rentrent pas dans ces catégories, il faut bien voir que ce raisonnement peut souvent s'avérer contestable et répréhensible le comportement de solidarité mis en œuvre. Et si cette solidarité agressive et exclusive peut être un phénomène non exceptionnel de la vie en société, elle devient particulièrement banale, soit dans certaines circonstances extrêmes où les individus luttent pour la vie : grandes catastrophes naturelles, privation des biens fondamentaux..., soit dans les sociétés où l'obéissance au groupe est sacralisée par une donnée d'ordre racial.

Remarquons aussi que c'est aux *violences d'ordre physique*, celles du bras armé, que l'on pense généralement tant elles sont spectaculaires et présentes dans le quotidien des hommes. Visant les corps et les biens, elles donnent lieu à des récits relativement objectifs rapportant des destructions, des brutalités, des agressions, des expulsions, des assassinats, des tueries, des guerres, des génocides. Mais ces violences d'ordre physique ne sont pas seules en cause. Dans la jungle des hommes, il en est d'autres : *violences d'ordre moral* ou *psychologique* tels que mensonges, calomnies, caricatures, injures, métaphores

³⁶. à propos de l'affaire Siné dans *Libération* du 25 juillet 2008.

zoologiques (les rats...), collusions secrètes, complicités et intrigues diverses au préjudice des opposants. Avant les gestes primitifs ou élémentaires que sont le coup de poing ou le fusil, associés à ces gestes ou pratiqués isolément, inventés parfois par tel individu dans l'intimité de sa personne ou plus souvent par un groupe d'individus solidaires dans l'action à entreprendre, sont en effet les *actes verbaux* mettant en jeu toutes les ressources de l'esprit : la rhétorique, l'imagination, l'habileté, l'ingéniosité, la ruse, l'ambiguïté, l'obstination, l'imposture, l'art du mensonge... Souvent plus *efficaces* que les premières quant au but poursuivi, ces ressources, extrêmement variables suivant les groupes, vont assurer leur domination dans diverses sphères de l'activité humaine et présider notamment à des conquêtes sociales, politiques, voire territoriales. Remarquons aussi que de telles violences, surtout si elle émanent d'une collectivité ou d'un État, sont parfois si subtiles et discrètes qu'elles passent inaperçues du plus grand nombre l'idéal étant, à l'extrême, de *tuer ou de faire tuer subrepticement sans laisser de traces*.

Toutes les violences de cet ordre peuvent se traduire particulièrement par des faits de ségrégation, de discrimination, de séparation, d'infériorisation, de différenciation, d'exclusion, d'oppression, de domination...

LES JUIFS : UN PEUPLE-RACE, LE JUDAÏSME : UNE RELIGION RACIALE³⁷

Expression a priori discutable que l'expression de *peuple-race* pour désigner la communauté des Juifs ! Même si de multiples auteurs ont décrit un type juif³⁸, n'est-il pas évident que les populations juives sont hétérogènes quant à leur aspect extérieur et leurs origines et que, notamment les Juifs d'Europe ne sont pas des Sémites ? N'y a-t-il pas eu dans le judaïsme ancien une soif de convertir et, au cours des temps, de multiples mélanges dans les divers pays de dispersion ? Pourtant, que ce soit dans les textes fondamentaux du judaïsme, dans de multiples ouvrages d'auteurs juifs et non-juifs ou dans les dictionnaires ; l'expression de « *race juive* » est utilisée de façon courante. Et puis cette catégorie d'hommes n'a-t-elle pas été visée et maltraitée électivement, notamment dans le nazisme ? Et n'est-ce pas elle encore qui, comme en témoignent les médias, est toujours ici ou là la cible du phénomène antisémite ?

Sur quels éléments objectifs repose donc cette donnée omni-présente dans l'histoire et le quotidien d'hier et d'aujourd'hui ? Ou, en d'autres termes, quelle sont les caractéristiques fondamentales de l'entité juive ?

Il ne fait aucun doute, tout d'abord, à l'appui de ce concept, qu'il y a une continuité spirituelle depuis plus de deux millénaires entre les Hébreux de l'Antiquité et les Juifs de la Modernité par l'intermédiaire des textes sacrés, des croyances, des rites et des traditions. Ce lien permet à l'évidence d'appliquer à l'ensemble des Juifs le terme de *race* au sens spirituel ou *culturel*.

Mais il y a manifestement beaucoup plus...

D'une part, il est évident que nombre de Juifs ont toujours eu l'intime conviction qu'ils étaient les descendants génétiques du peuple hébreu et, plus précisément de la race d'Abraham, d'Isaac et de Jacob comme en témoignent à la fois le culte ancestral des généalogies³⁹ et les travaux actuels d'ordre scientifique sur l'existence du « gène juif »⁴⁰. D'autre part, fait manifestement unique dans l'histoire religieuse, l'élément identitaire que le judaïsme assigne aux Juifs et qu'il renvoie aux non-Juifs, chrétiens en particulier, repose bien depuis toujours sur une notion de *race* au sens propre.

³⁷. Le philosophe Emmanuel Kant, pour bien marquer la différence radicale entre le judaïsme et les autres religions monothéistes qui, elles, sont trans- raciales et ouvertes à tous, utilisait (dans son ouvrage *La Religion dans les limites de la simple raison*) l'expression voisine de *religion ethnique*. Pour sa part, Theodor Herzl qui fustigeait le caractère religieux des Juifs parlait de *nation ethnique*. Quant à l'expression de *peuple-race* elle apparaît particulièrement banale chez les auteurs juifs à partir du milieu du XIX^e siècle, notamment chez l'historien Heinrich Graetz (1817-1891) et le philosophe Moïse Hess (1812-1875).

³⁸. Ce type juif représente tantôt une donnée morphologique commune, témoin des mariages endogamiques des populations juives ne se mélangeant pas aux autres, tantôt un habitus commun résultant des conditions spécifiques dans lesquelles ont vécu et vivent encore beaucoup de Juifs.

³⁹. Exemple de ce culte : les multiples généalogies rapportées notamment dans les *Livres des chroniques* de la Bible juive ou bien celles concernant Jésus rapportées dans les évangiles de Luc (3 : 23) et de Mathieu (1 : 1). La première, celle de Luc, remonte le temps : « *Jésus fils de Joseph, fils d'Héli, fils de Matthat.... fils de Seth, fils d'Adam, fils de Dieu* » soit quelque 80 générations entre Jésus et Dieu ; la seconde, celle de Mathieu, descend le temps à partir d'Abraham : « *Abraham engendra Isaac, Isaac engendra Jacob, Jacob engendra Juda.... Mattat engendra Jacob, Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie de laquelle naquit Jésus* », soit quelque 40 générations entre Abraham et Jésus.

⁴⁰. On peut noter par exemple que « *depuis les années 1970, en Israël, une succession de recherches "scientifiques" s'efforce de démontrer, par tous les moyens, la proximité génétique des Juifs du monde entier* » et que « *la "recherche sur les origines de populations" représente désormais un champ légitimé et populaire de la biologie moléculaire, dans une quête effrénée de l'unicité d'origine du "peuple élu".* » (L'historien Schlomo Sand à propos de son ouvrage *Comment fut inventé le peuple juif*, Le Monde diplomatique, août 2008).

Quel est cet élément commun à l'ensemble des Juifs ?

Alors qu'« *il n'est pas de collectivité aussi préoccupée de définir et de clarifier son identité que le peuple juif comme le montrent le nombre impressionnant de symposiums à travers le monde consacrés, explicitement ou implicitement, à l'identité juive*⁴¹ » ainsi que l'écrit Avraham B. Yehoshua, constatons tout d'abord que cette communauté ne fournit guère que des réponses inconsistantes à cette interrogation fondamentale. Du Juif pieux qui rend à chaque instant de sa vie un culte à Yahvé jusqu'à l'athée qui pense que ce dieu est un personnage littéraire, de l'érudit qui ne cesse de scruter les livres saints à celui qui ignore tout du judaïsme, du Juif qui revendique sa judéité et en est fier à celui qui la refuse, l'a en aversion ou l'ignore, il y a en effet mille et une manières pour les Juifs de décliner leur rapport au judaïsme. Pour Freud il s'agit d'un « *principe mystérieux inaccessible à toute analyse et ne devant être découvert que par la recherche scientifique* », pour l'historien Jacob Talmon c'est « *la chose qui file entre les doigts et disparaît comme un mirage*⁴² », pour Yehoshua, l'identité juive, pourtant si importante pour lui dans le processus antisémite, n'est que « *virtuelle* », « *incertaine* », « *insaisissable* »...!

C'est dire notamment que la judéité (ou la judaïté)⁴³ ne se définit pas dans le judaïsme par une croyance religieuse, ne se définit pas non plus par un système de pensée, par une tradition, par une morale, par une manière d'être, par une vision du monde, par une pratique rituelle, par une nationalité, par un territoire, par une patrie, par une langue, par un idéal, par une catégorie sociale, par une origine, par un destin, par une histoire marquante (tel le génocide nazi pour les générations actuelles⁴⁴), par un état d'esprit telles la conscience d'être en danger, la solidarité dans le malheur, la responsabilité envers les membres de son groupe, la jalousie qu'on inspire, la peur que l'on suscite... ! Toutes ces thèses ne s'appliquent à l'évidence qu'à des configurations contingentes de la judéité.

S'il est difficile voire impossible à l'ensemble des Juifs d'exprimer le principe qui les réunit, Askhénases et Sépharades, occidentaux et orientaux, riches et pauvres, orthodoxes et libéraux, croyants et athées, cette constatation est en fait dans la logique des choses. De même que l'œil ne voit pas sa propre conjonctive, peut s'appliquer ici la célèbre formule de Wittgenstein⁴⁵ suivant laquelle « *les aspects des choses qui sont les plus importants sont souvent cachés en raison de leur simplicité et de leur familiarité* ». **De toute façon, dans cette étude sur l'antisémitisme, il faut bien voir que ce qui compte avant tout n'est pas la judéité vue par les Juifs mais celle que perçoivent les non-Juifs les plus divers.**

Ainsi que nous l'expliciterons plus avant, à partir des textes bibliques et talmudiques fondateurs du judaïsme et de nombre d'auteurs juifs de l'époque moderne, on est amené à considérer que l'élément spécifique, qui permet à la fois à tous les Juifs de se voir juifs et d'être identifiés comme juifs par les non-Juifs, est la distinction-séparation radicale qu'apporte l'identité juive fondée sur le mythe spécifique de l'Élection divine : « *Tu nous as choisis pour être singulier, différent et radicalement séparé de tous les autres peuples* » ! Depuis plus de deux mille ans en effet, tous les Juifs du monde sont tributaires, consciemment ou non, d'une histoire marquée du fil rouge d'une Élection primordiale et

⁴¹. Dans *Israël, un examen moral*, p.14.

⁴². *Ibid.*, p. 16.

⁴³. Quant au terme de "judaïcité" il sera appliqué à l'ensemble du monde juif ou à quelque partie de ce monde.

⁴⁴. Au XIX^e siècle ce furent notamment l'affaire Dreyfus et les pogromes de Russie, antérieurement l'Inquisition avec Torquemada, les croisades...

⁴⁵. *De la certitude*, Gallimard, coll. Idées, 1976. C'est le phénomène de l'accoutumance que nous avons déjà évoqué précédemment.

sacrée. Et cette différence, à la base de l'identité juive, n'est pas d'ordre philosophique ou religieux mais d'ordre racial.

On pourra même remarquer lors de notre cheminement que le terme de *race* appliqué au peuple juif, est pris à la fois dans sa composante naturelle (la race : catégorie liée à l'engendrement) et dans sa composante culturelle (la race : catégorie idéologique, spirituelle, mentale, métaphysique...). Nous verrons en fait que c'est dans l'expression *peuple-race* appliquée aux Juifs que le terme de race, bien loin de relever du classique mais élémentaire critère de peau, revêt sans doute son sens le plus fort, en même temps que le plus contraignant. C'est en effet le témoin d'un processus exceptionnel de différenciation culturelle. Comme a pu l'écrire fort justement un des théoriciens juifs, Isaac Kadmi-Cohen (1892-1944), dans son essai *Nomades. Essai sur l'âme juive*, la race juive – en transportant les deux notions de pureté et de différence – est l'entité raciale « *par excellence* ». Il reprenait en fait ce qu'avait dit précédemment un autre Juif éminent, Disraeli, pour qui la race juive était « *la quintessence de la race*⁴⁶. »

Les deux dimensions religieuse et raciale du judaïsme

En reconnaissant tout d'abord que les Juifs ne sont pas toujours des *croyants* comme le sont les adeptes des religions ordinaires, mais des *appartenants* par le sang à un peuple particulier, on résume assez bien la situation générale du judaïsme en constatant, avec Yerushalmi que « *l'ancienne définition religieuse du juif, devenue manifestement anachronique, céda progressivement le pas à une définition raciale*⁴⁷. »

Accessoire ou facultative depuis longtemps pour la qualification des Juifs, la *dimension religieuse* (c'est-à-dire la croyance relative aux deux grands sujets spécifiques : la divinité et l'immortalité) a en effet laissé place à l'athéisme devenu très largement majoritaire. On peut noter que cette régression du *religieux* s'est particulièrement affirmée d'abord dans le domaine des lettres au XVII^e siècle avec Baruch Spinoza (1632-77) puis avec les Lumières (la Haskala) au XVIII^e siècle. Quant à la *dimension raciale*, qui devait s'épanouir particulièrement en Europe à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle avec les travaux d'ordre scientifique sur les races humaines⁴⁸, c'est elle qui constitue véritablement l'élément fédérateur des individus.

La querelle de la « race juive » chez les auteurs juifs.

Même si la thèse selon laquelle il y a bien une race juive est toujours restée largement majoritaire, notamment chez les religieux et chez les sionistes, il y a toujours eu quelque dispute entre divers sociologues et anthropologues juifs à propos de son statut. « *La question de savoir si les Juifs constituent une race en soi est si passionnante*, écrit le médecin allemand Félix Theilhaber en 1911, *que les chercheurs n'ont cessé de s'y intéresser* ». C'est ainsi que quelques auteurs d'aujourd'hui, soit en rejetant toute pertinence au concept de *race*, soit en mettant en avant l'hétérogénéité physique des populations juives, soit, pour les plus lucides d'entre eux, en prenant conscience que le racisme en général et l'antisémitisme en particulier sont toujours dirigés contre une communauté vue comme une catégorie raciale, évitent délibérément le mot de *race* et le fustigent même comme représentant une « *donnée mythique* » ou « *des scories d'un autre âge* ». En vérité, ces auteurs méconnaissent dramatiquement et la portée de ce concept élémentaire exprimant essentiellement une

⁴⁶. Citation rapportée par Isaiah Berlin dans *Trois essais sur la condition juive*, p.55.

⁴⁷. *L'antisémitisme racial est-il apparu au XX^e siècle ? De la limpieza de sangre espagnole au nazisme : continuité et rupture*, Esprit N° 190, p. 25.

⁴⁸. Notons ici que la nouveauté que représentaient ces derniers travaux a pu, à tort, faire penser à certains sociologues que la dimension généalogique de la question juive était une innovation moderne. En fait, elle fait partie intégrante du judaïsme depuis ses origines.

différence irréductible perçue par une population vis-à-vis d'une autre et le fait que ce type de *différence* est au fondement même de la culture juive.

En résumé, la querelle d'ordre sémantique autour de cette question est absolument vaine : que la communauté des Juifs forme une *race virtuelle* ou une *race réelle* nous avons affaire à une *catégorie raciale* caractérisée avec laquelle le processus raciste est ici toujours en marche. Si l'on constate de plus que la notion de race appliquée à cette communauté est largement consacrée par le temps et par l'usage dans le monde juif et hors de lui, qu'elle est hautement revendiquée par des Juifs religieux ou non religieux dans de nombreux écrits, qu'elle s'est imposée comme allant de soi à de maints auteurs et traducteurs modernes y compris depuis le nazisme, qu'elle est incluse dans le terme d'antisémitisme appliqué fréquemment par les historiens à des données remontant à l'antiquité, il est clair que l'expression et le concept de *peuple-race* sont non seulement justifiés mais manifestement incontournables. Quant au mot *juif*, parce que racialement connoté il va représenter (pour répondre positivement à une question du philosophe Alain Badiou⁴⁹) *un signifiant exceptionnel*, voire pour certains une forme pérenne *d'étoile jaune*.

⁴⁹. Pour Alain Badiou, il s'agit en effet « de savoir si le mot "juif" constitue, oui ou non, un signifiant exceptionnel dans le champ général de la discussion intellectuelle » (*Circonstances*, 3, *Portées du mot « juif »*, 4^{ème} de couverture).

LES ANTISÉMITISMES ET LEURS DEUX SORTES DE CAUSES

Historique du mot et définition

C'est dans la seconde moitié du XIX^e siècle que fut créé ce mot à partir du qualificatif de sémite lequel, appliqué initialement à un ensemble de langues comprenant notamment l'hébreu et l'arabe, évolua à la suite des travaux de Darwin. Nombre d'intellectuels européens : allemands, anglais, français (Ernest Renan notamment après ses recherches personnelles en philologie sémitique⁵⁰), considérèrent alors, de façon fort arbitraire, qu'il y avait dans la sphère occidentale deux grandes races humaines : les Aryens et les Sémites. Sous le terme d'Aryens étaient désignés principalement les peuples germaniques et scandinaves descendants de populations dites indo-européennes et appartenant à la race aryenne ; sous le terme de Sémites étaient désignés un ensemble de peuples issus d'un même groupe racial (en principe les descendants de Sem, fils aîné de Noé dans le récit biblique), les principaux d'entre eux étant les Hébreux et les Arabes.

Remarquons ici des données admises par tous et s'avérant d'une particulière importance car constituant un certain piège sémantique : d'une part les termes *Aryens* et *Sémites* font alors référence exclusive à l'origine raciale des populations désignées, d'autre part le terme *sémites* est appliqué uniquement aux Juifs, les Arabes n'étant vus à ce moment là en Europe que comme des étrangers lointains, de rôle et d'influence négligeables.

Il semble que ce soit en 1860 que le mot *antisémite* ait été utilisé pour la première fois. L'intellectuel juif allemand Moritz Steinschneider (1816-1907), une des importantes figures du mouvement tardif des Lumières juives, parle de *Préjugés antisémites* (en allemand : *antisemitische Vorurteile*) pour qualifier les idées, alors courantes en Europe, selon lesquelles la *race sémite* représentée par les Juifs, est inférieure à la *race aryenne*.

Quant au terme *antisémitisme* (en allemand Antisemitismus), c'est le journaliste allemand Wilhelm Marr qui l'invente en 1879 à l'occasion de la fondation de sa *Ligue antisémite* (Antisemitenliga) et de l'édition de son journal *Les Cahiers antisémites* (Antisemitische Hefte). Très rapidement il est repris par une publication juive allemande, *l'Allgemeine Zeitung des Judenthums*, pour caractériser les activités antijuives de Marr⁵¹ lequel, dans son ouvrage paru quelque temps auparavant *La victoire du judaïsme sur le germanisme*, considère que les Juifs, qui ne se mélangent pas aux autres, sont porteurs, de par leur naissance, de critères proprement raciaux conditionnant leur rôle néfaste dans la société, notamment dans les domaines économique et social, critères les rendant inassimilables.

Les termes *antisémite* et *antisémitisme*, promus à la fois par des Juifs et par des non-Juifs, font l'unanimité. La *race juive* étant alors une expression d'évidence ils sont rapidement adoptés par tous, hommes politiques, auteurs, journalistes, historiens... En 1882, tandis que se créent en Allemagne et en Autriche divers partis s'affichant antisémites, le premier congrès antijuif international réunit à Dresde 3.000 délégués venus d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie et de Russie. Quelques années plus tard la Ligue pan-germanique se crée et adopte elle aussi une pensée foncièrement hostile aux Juifs. La France n'est pas en reste : le mot *antisémite* apparaît dans le *Journal des Goncourt* en 1890, le mot *antisémitisme* dans *Le lys rouge* d'Anatole France en 1896 et, en 1898, la Chambre des députés comporte un groupe de 22

⁵⁰. « Loin d'évacuer le concept de "race", l'œuvre de Renan permet qu'il prenne un nouveau départ, puisque c'est avec lui (et quelques uns de ses contemporains) qu'"aryen" et "sémite" cesseront d'être des termes servant à désigner des familles de langues pour s'appliquer aux "races", c'est-à-dire aux êtres humains » (Tzvetan Todorov dans *Nous et les autres*, p. 200).

⁵¹. Rapporté par l'historien Gérard Messadié, *Histoire Générale de l'antisémitisme*, p. 14.

députés antisémites avec Drumont à sa tête, tandis que la vieille ligue antisémite s'intitule bientôt le *Grand Occident de France* (par opposition au *Grand Orient de France* considéré alors comme le fief des Juifs et des Francs-maçons).

L'antisémitisme : une hostilité d'ordre racial

Des données historiques précédentes il s'ensuit que la définition princeps de l'antisémitisme, suscitée à la fois par ses promoteurs juifs et non-juifs hostiles ou non aux Juifs, est celle-ci : « *l'hostilité (ou la haine) systématique envers les Juifs en tant que représentants d'une communauté d'ordre racial* ». Pour les auteurs de divers dictionnaires modernes (tel par exemple le dictionnaire Petit Robert) ayant à leur disposition le terme de *racisme* créé au début du XX^e siècle, la définition de l'antisémitisme devient alors : « *le racisme dirigé contre les Juifs* ».

On voit d'emblée que l'antisémitisme n'est pas une opposition à un système de pensée religieuse auquel on peut s'opposer dans le cadre de controverses théologiques comme les chrétiens ont pu en mener. Une telle opposition est généralement désignée par le terme tout à fait adéquat d'*antijudaïsme*.⁵² Il ne s'agit pas non plus d'une xénophobie dont les soubassements sont divers ou d'une critique d'un système de pensée au nom de la raison. Il s'agit d'une haine envers des personnes vues comme les membres d'une lignée et porteuses de caractères spécifiques.

Comme on le sait, le terme est souvent utilisé de façon intempestive, y compris parfois par des historiens reconnus pour qui toute hostilité à l'égard des Juifs ou du judaïsme-culture est une forme d'antisémitisme... C'est là une erreur qui relève d'une méconnaissance de ce que représente le judaïsme⁵³ qui n'est pas une religion *ordinaire* comme le sont le christianisme, l'islam ou le bouddhisme mais une religion intimement liée à un peuple déterminé par l'hérédité de ses membres et par leurs rapports particuliers aux non-Juifs. Par ailleurs, suivant une donnée qui lui est spécifique, l'hostilité d'ordre religieux qu'il peut susciter reste rarement isolée : elle évolue pratiquement toujours vers une hostilité d'ordre racial, c'est à dire un antisémitisme, dont le devenir est différent de celui des autres antagonismes.

Les contestations du mot *antisémitisme*

On peut considérer que ces contestations furent exceptionnelles. Citons néanmoins celle, non dépourvue d'une certaine pertinence, de Klaus J. Hermann qui écrit en 1976 : « *On n'avait pas besoin pour persécuter les Juifs de la trouvaille de termes comme l'antisémitisme. Le vrai sens de ce mot absurde réside dans sa connotation raciste. Jusqu'à l'invention de ce mot l'opposition aux Juifs était, à tout prendre, concomitante à leur appartenance religieuse ; ils faisaient partie d'une minorité confessionnelle [...] Tout ceci se trouva aisément transformé avec la définition de leur appartenance raciale à laquelle se sont consacrés les simples adeptes comme les rabbins*⁵⁴. »

Disons que cet auteur juif a parfaitement compris l'aspect maléfique de l'emploi de ce terme qui, en racialisant les Juifs, conditionne les non-Juifs au racisme antijuif. Néanmoins, ce n'est pas parce que l'utilisation de ce mot a un côté défavorable que sa forme n'est pas adéquate pour désigner l'hostilité envers l'ensemble des Juifs. D'ailleurs, ce que dénonce l'auteur est moins l'illégitimité du mot que son inopportunité.

⁵². À ce propos, Marcel Simon précise que : « *la démarche par laquelle l'Église réfute le système théologique de la synagogue est de même nature, et tout aussi légitime aux yeux de l'historien le plus soucieux d'impartialité, que celle qui amène les différentes confessions chrétiennes à se poser en s'opposant* » (*Verus Israël*, p. 493).

⁵³. Remarquons que plusieurs sens peuvent bien entendu être attribués au mot judaïsme. En fonction du contexte, il peut désigner schématiquement soit le système de pensée, soit les autorités et institutions juives, soit les traditions et pratiques spécifiques, soit parfois le grand nombre de Juifs.

⁵⁴. *Perspectives historiques sur le sionisme et l'antisémitisme*, in *Sionisme et Racisme*, Sycomore, 1976, p. 257.

À noter que le terme voisin de *judéophobie* a été introduit dans le vocabulaire depuis quelques années par quelques auteurs dans la double intention de désigner la haine des Juifs en tant qu'individus dotés d'une essence particulière et de gommer la dimension raciale de la judéité que comporte le mot *antisémitisme*. Mais ces auteurs ont manifestement méconnu le fait que dans le système du penser judaïque toute essentialisation équivaut à une racialisation.

Les antisémitismes

Certains auteurs, constatant que l'antisémitisme, ce *fait de race juive* est multiforme, parlent fort justement des antisémitismes plutôt que de l'antisémitisme. Ainsi, suivant les périodes de l'histoire sont décrits particulièrement l'antisémitisme des Romains à partir de leur arrivée en Palestine jusqu'à ce qu'ils expulsent les Juifs, celui des chrétiens presque continu depuis les premiers temps du christianisme, celui des athées à partir du XVIII^e siècle, celui des *antisémites* européens des XIX^e-XX^e siècles, celui des musulmans d'aujourd'hui, voire celui de certains Juifs. Suivant la raison initiale de l'hostilité envers les Juifs sont décrits l'antisémitisme religieux, économique, social, culturel... Par ailleurs nous verrons que les antisémitismes peuvent être qualifiés d'*inconscients*, de *latents*, de *larvés*, d'*informels*, d'*involontaires*...

Remarquons aussi que d'assez nombreux auteurs parlent d' *antisémitisme racial*. Certes, ce mot a le mérite d'affirmer fermement que c'est bien le peuple juif qui, dans sa spécificité raciale, est la cible de l'hostilité exprimée, mais il est manifestement pléonastique puisque la donnée est déjà incluse dans le mot.

Enfin, de même qu'il y a deux grandes formes de **racisme** en général, nous distinguerons d'une part un **antisémitisme réactionnel** des non-Juifs face à ce qu'ils jugent comme une agression de la part des Juifs, agression relevant de la loi banalement humaine du talion, d'autre part un **antisémitisme idéologique** émanant d'une société culturellement racisante, l'exemple-type en même temps qu'original étant celui du nazisme.

Les causes de l'antisémitisme

S'il est vrai que les idées mènent le monde, il convient de considérer que les causes du phénomène antisémite présentes à l'esprit de tout antisémite et le dirigeant dans sa démarche sont de deux sortes :

- la *racialisation des Juifs*. Intimement liée au judaïsme-culture, potentiellement capable de transformer toute hostilité entre Juifs et non-Juifs en un conflit d'ordre racial, c'est la cause *structurelle* de l'antisémitisme.
- *les accusations fondées ou non des non-Juifs envers les Juifs* vus dans leur ensemble lignager⁵⁵. Analysées et décrites par les historiens, variables à l'infini parce que fonction des temps et des lieux, ce sont les causes *conjoncturelles* du phénomène.

Ajoutons, d'une part que l'une et l'autre sorte de causes sont nécessaires pour qu'il y ait antisémitisme, d'autre part que leur association explique l'antisémitisme (en apportant réponses aux deux grandes interrogations qui se posent : *Comment l'antisémitisme est-il inhérent au judaïsme-culture ?*, *Pourquoi l'antisémitisme accompagne-t-il en permanence le peuple juif ?*) mais ne le légitime pas bien entendu.

On peut dire ainsi dès maintenant que comprendre l'antisémitisme en tant que système de pensée c'est intégrer le fait que la racialisation des Juifs, qui représente le substratum de toutes les formes d'antisémitisme, n'est pas une donnée subjective propre à des individus mais qu'elle est consubstantielle au judaïsme. C'est ce que nous allons examiner dans le texte qui suit.

⁵⁵. C'est le propre du racisme au sens propre : l'hostilité se rapporte à tous les individus issus d'une souche commune, y compris aux enfants dans les cas extrêmes.

1^{ère} Partie

***LA PENSÉE RACIALE INHÉRENTE AU JUDAÏSME :
FONDEMENT DE L'ALTÉRITÉ JUIFS/NON-JUIFS***

CHAPITRE I – LES FONDEMENTS BIBLIQUES DE LA PENSÉE RACIALE ET DU RACISME CULTUREL LA DIVISION DE L'HUMANITÉ EN JUIFS ET NON-JUIFS

À l'origine de la pensée raciale que nous allons découvrir au sein du judaïsme antique où, comme l'écrit le philosophe Michel Onfray⁵⁶, « *la Torah invente l'inégalité ethnique, ontologique et métaphysique des races* », divers éléments sont intimement associés. Fondement de la division de l'humanité en deux catégories, les Juifs et les non-Juifs, ce sont :

- les mythes hébreux fondateurs de *la Création des hommes*, de *l'Alliance* et de *l'Élection divines* ;

- la loi rabbinique de transmission héréditaire de l'identité juive ;
- les textes sacrés consacrant la division de l'humanité.

Témoins d'une pensée raciale déjà caractérisée et inspirant les premières lois écrites de pureté raciale, sont également révélées par les textes

- une mystique du pur/impur
- une mystique de la violence.

LE MYTHE DE LA CRÉATION DES HOMMES ET LES PRÉMISSSES DE LA PENSÉE RACIALE⁵⁷

C'est dans le double récit de la Création rapporté dans le livre de la Genèse que l'on peut véritablement situer l'origine de la pensée suivant laquelle les Juifs forment une catégorie humaine radicalement différente de celle des non-Juifs. Dans la première description (Gen., 1, 26-27) il est dit que l'homme a été créé comme les animaux en tant qu'espèce (hommes et femmes/mâles et femelles) ; dans la seconde description au contraire (Gen., 2, 27) la création n'est pas celle de l'espèce humaine mais celle d'un homme particulier, Adam, à qui a été insufflée une âme par l'action du souffle divin.

De ces récits mythiques concernant l'événement primordial, trois interprétations principales ont été émises au cours des siècles.

Dans la première interprétation qui est la plus ancienne rapportée par le Talmud de Babylone et qui est toujours en vigueur au sein du judaïsme religieux contemporain, on considère qu'il y a eu, à propos des hommes, deux créations distinctes et successives : dans un premier temps Dieu crée les animaux et les hommes ordinaires (les non-Juifs), dans un second temps il crée Adam, le père des Juifs à qui, dans un geste particulier de suprême distinction, il donne une âme. La catégorie des Juifs, la plus tardivement créée et la plus parfaite, est la race élue de Dieu. Selon une tradition rabbinique, il y aurait eu en effet neuf cent soixante quatorze générations, comme autant d'essais faits par Dieu, entre la création des hommes ordinaires et celle des Juifs. Dans le Talmud, écrit vers le III^e siècle, il est dit ainsi : « *Vous êtes nommé adam mais les nations du monde ne sont pas nommées "adam" [...] Vous avez droit au nom d'hommes mais non les idolâtres [...] Vous les Israélites, on vous appelle des hommes, alors que les nations du monde ne méritent pas le nom d'hommes mais seulement d'animaux* ». Dans le Zohar, un des principaux ouvrages de la Cabale juive datant du XIII^e siècle, on lit de même : « *"Les individus vivants" désignent les enfants d'Israël qui constituent l'individualité vivante, sainte et suprême [...] C'est vous qui êtes appelés "hommes" et non les autres peuples, serviteurs des étoiles et des constellations* ». Un texte récent reprend cette même

⁵⁶. Michel Onfray, *Traité d'athéologie*, p. 199.

⁵⁷. Les citations de cette partie proviennent pour la plupart de l'ouvrage de l'historien André Pichot, *Aux origines des théories raciales. De la Bible à Darwin*.

conception : « *Si Dieu a créé l'univers entier selon la division fondamentale des quatre règnes, minéral, végétal, animal et humain, il est écrit qu'il existe en réalité un cinquième genre : Am IsraËl, le peuple juif. Et l'écart qui le sépare du quatrième genre – l'ensemble de l'espèce "parlante", humaine – n'est pas moindre que l'écart entre l'humain et l'animal*⁵⁸. »

Selon cette interprétation que l'on a qualifiée de préadamique et qui n'est présente qu'au sein du judaïsme, deux humanités, d'aspect similaire mais d'essence différente, sont ainsi en présence.

La seconde interprétation est essentiellement celle du christianisme. Pour lui, après avoir rejeté formellement la conception précédente selon laquelle les non-Juifs n'ont constitué de la part du Créateur qu'une ébauche humaine, Adam est vraiment le père de tous les hommes : tous ont été créés simultanément à l'image de Dieu et possèdent une âme.

On remarquera néanmoins que le christianisme adoptera le dogme de l'Élection divine du peuple juif destiné à engendrer le Messie et Sauveur des hommes : Jésus-Christ.

Quant à la troisième interprétation que l'on a pu, à l'époque moderne, qualifier de *soft* par rapport à la première et qui, comme elle, ne se voit qu'au sein du judaïsme, elle apporte une nuance par rapport aux deux autres : tous les hommes ont bien été créés simultanément par Dieu et possèdent une âme – les deux récits de la Bible sont généralement considérés aujourd'hui par les exégètes comme provenant de deux sources distinctes du même événement⁵⁹ – mais les Juifs, qui descendent d'Adam, ont néanmoins une âme particulière car ils sont appelés à former le Peuple élu destiné à être séparé des autres. Au XVI^e siècle, Rabbi Yéhudah-Lajb ben Betsalel (1520-1609), dit le Maharal de Prague, théorisa ainsi la spécificité des Juifs d'où découle leur distinction radicale d'avec les non-Juifs : « *Le fait que les Juifs soient imprégnés de l'Esprit de Dieu et d'un grand sens prophétique, plus que les autres nations qui ne possèdent pas l'Esprit, est comparable au fait que la race humaine possède une intelligence supérieure à celle de toute autre créature qui n'est pas douée d'intelligence, grâce à une prédisposition qui lui est inhérente. Si l'on prétend que la nation a reçu ces divines qualités de la Prophétie et de l'Esprit divin, hors de toutes prédispositions particulières, alors il est aussi possible que l'animal puisse recevoir une intelligence humaine sans prédisposition particulière. Mais ceci est évidemment impossible. De la même manière, il est impossible qu'IsraËl ait acquis ces choses sans quelques caractéristiques spirituelles particulières*⁶⁰. »

À l'époque contemporaine le rabbin Léon Askénazi (1922-1996), par exemple, adopte une pensée très voisine. Pour lui, deux éléments essentiels sont à retenir du texte biblique concernant la Création : d'une part les goyim sont bien des hommes contrairement à ce qu'enseignent les milieux piétistes juifs toujours adeptes de l'interprétation *hard* du mythe, d'autre part les nations du monde, qui ne sont pas nommées *adam*, n'ont cependant pas reçu le souffle divin. Une distinction fondamentale et immuable s'impose entre les Juifs, le peuple élu, et les autres.

En résumé, si les interprétations du mythe biblique de la Création sont diverses au sein du judaïsme puisqu'elles vont « *de la prétention anodine voulant que seuls ceux qui étudient la Torah sont des hommes à l'assimilation des rapports sexuels avec un non-Juif à un crime de bestialité*⁶¹ », il reste que la différenciation entre Israël et les nations est partout clairement affirmée et vue comme irréductible.

⁵⁸. Citation rapportée par J. Macé-Scaron dans *La tentation communautaire*, Plon 2001, p. 51.

⁵⁹. *Leçons sur la Torah*, Albin Michel 2007, p. 256-257.

⁶⁰. A. Pichot, *Op. cit.*, p. 56.

⁶¹. *Ibid.*, p. 57.

Il convient aussi de remarquer que ce mythe biblique de la Création – soit dans sa forme *dure* selon laquelle la création conjointe des non-Juifs et des animaux a précédé celle des Juifs, soit dans sa forme *douce* selon laquelle les Juifs, seuls descendants d'Adam, reçoivent une âme particulière – est au fondement même de la dimension biologique de l'identité juive ou, en d'autres termes de sa dimension raciale. L'historien A. Pichot⁶² a bien vu l'élément crucial en cause : « *L'élection divine n'est pas seulement spirituelle, écrit-il, ce n'est pas seulement une question d'âme, elle est biologiquement marquée dans le corps.* »

LE MYTHE BIBLIQUE DE L'ALLIANCE ET DE L'ÉLECTION DIVINES

Selon le récit biblique les Hébreux et leur dieu, Yahvé, ont établi, voici quelque trois mille ans, un contrat selon lequel les Hébreux, moyennant obéissance à ce dieu, constituent son peuple privilégié, le *Peuple choisi* parmi tous les autres et reçoivent en héritage, en propriété exclusive et perpétuelle, une terre particulière, la Terre promise (Genèse 16, 18-21).

« *Désormais, si vous êtes dociles à ma voix, si vous gardez mon alliance, vous serez mon trésor entre tous les peuples ! Car toute la terre est à moi, mais vous, vous serez une dynastie de pontifes et une nation sainte* » (Exode, 19, 5-6).

« *Race d'Israël, le serviteur de Yahvé, Enfants de Jacob, ses élus!* » (1 Chroniques, 16, 13).

Intimement associé au mythe de la Création et confortant la Séparation radicale des Juifs et des non-Juifs, tel se présente le pacte mythique de l'Alliance (le *berith*) entre Dieu et le peuple juif. Toute la tradition juive va être particulièrement marquée par cette donnée biblique majeure suivant laquelle Dieu après avoir doté ce peuple, Israël, d'un esprit particulier voire d'une nature spécifique, s'est tourné vers lui pour instaurer un ordre social conforme à ses lois et offrir ainsi un modèle à toute l'humanité. De multiples textes de la Bible, de la Mischna, du Talmud vont développer le thème du Peuple élu tandis que rabbins et docteurs de la Loi, à travers les siècles et jusqu'à nos jours dans les diverses nations, vont travailler de toutes leurs forces pour faire des Juifs une communauté radicalement distincte et séparée des autres. « *Dogme capital : les habitants du monde sont répartis entre Israël et les autres nations prises en bloc. Israël est le peuple élu*⁶³. »

Remarquons que l'Élection sacrée d'une communauté a son corollaire : l'Altérité et son accompagnement obligé : l'Exclusion, elle-même sacrée, des autres communautés. Il y a les Juifs et les Autres, une nation sainte à côté de celle des *impies*, une race supérieure à celle des autres. Quant à la *Terre promise* elle deviendra naturellement la *Terre éternelle*, la *Terre acquise*, donnée essentielle de l'idéologie sioniste.

Notons aussi que ces mythes de la Création, de l'Élection et de l'Alliance entre un dieu et un peuple sont passés intégralement dans la doctrine du christianisme comme les autres mythes hébreux du Paradis terrestre, du Pêché originel et du Messianisme... « *Le salut vient des Juifs* » proclame l'Évangile de saint Jean (Jn 4, 22) tandis que Mgr J.M. Lustiger⁶⁴ peut écrire logiquement : « *Deux catégories [d'hommes] divisent l'histoire : celle qui participe de l'élection, Israël, et celle qui n'y a pas droit [...] Les juifs ne sont ce qu'ils sont que dans la mesure où ils sont d'abord les témoins de l'Élection* ». Georges Bernanos, en fidèle interprète du dogme chrétien, écrit de même à propos des Juifs : « *leur religion est basée sur un privilège racial, concédé par Dieu à la race, à la chair et au sang juifs*⁶⁵ ». Quant à Charles Péguy, face à cette faveur inouïe accordée à la seule lignée des Juifs, il interroge Dieu en ces

⁶². *Ibid.*, p. 54.

⁶³. *Le Talmud* du rabbin Cohen, Éditions Payot, 1986, p.104.

⁶⁴. *La Promesse*, p.16 et 162.

⁶⁵. Lettre du 10 juin 1944. *Combat pour la liberté*, Plon 1971, p. 546.

termes : « *Que vous ont-ils fait, mon Dieu, ces gens-là, pour être honorés de cet honneur, favorisés, fortunés, bénis, graciés de cette grâce*⁶⁶. »

Comme nous le verrons, en adoptant et en répandant dans le monde entier ces mythes hérités du judaïsme, le christianisme aura une responsabilité particulièrement notable, notamment dans les événements les plus dramatiques du xx^e siècle.

En résumé : il semble bien que ce soit dans ces tout premiers textes de la Bible, contestant l'unité du genre humain en prônant l'existence de deux espèces d'hommes, que réside véritablement l'invention de la pensée raciale telle que nous l'entendons à l'époque moderne, cette pensée qui à la base même du phénomène nommé racisme.

À propos de ces mythes inauguraux fondateurs du judaïsme, où s'invente la pensée raciale, rappelons tout d'abord, et pour aller à l'essentiel, qu'un mythe en général, dans son acception moderne qui marque une rupture avec l'histoire, est un récit légendaire, fabuleux, merveilleux, fantastique, né de l'imagination des hommes, mais qui est néanmoins porteur de sens pour les communautés humaines qui l'ont adopté. Ainsi que l'écrit Paul Valéry⁶⁷ : « *Il n'est de discours si obscur, de raconter si bizarre, de propos si incohérent à quoi nous ne puissions donner un sens* ». En effet, le récit mythique qui exprime et enseigne des règles de vie, des interdits, des sentiments peut représenter pour ses adeptes le fondement d'une idéologie, d'une existence, d'un comportement, d'une conception du monde, d'une aide à vivre. D'une certaine philosophie en somme. Beaucoup de peuples auront ainsi, pour le meilleur et pour le pire, leurs mythes sacrés fondateurs.

Remarquons aussi que les mythes, indépendamment de leur « *efficacité idéologique considérable*⁶⁸ », sont soumis avec le temps à une évolution singulière. Au premier stade, les événements qu'ils comportent sont vus par les populations comme des événements "vrais". C'est la phase *théologique* où leur prégnance est maxima. Puis, à un second stade, atteint après un certain nombre de millénaires, ils rentrent dans la phase mythologique proprement dite : c'est la phase que l'on peut qualifier de *culturelle* où leur influence globale se réduit tout en gardant, très longtemps encore, leur capacité d'inspiration et de conditionnement. Malgré l'émergence dans les esprits de leur caractère légendaire, ils continuent à imprégner durablement la civilisation qui les porte, à meubler son imaginaire collectif et à mobiliser des énergies considérables : « *Ce n'est pas parce que Dieu est mort, qu'est morte la théologie instinctive et inconsciente qui nous pousse à placer au départ de toute histoire une origine, puis un processus...* » écrit Régis Debray⁶⁹. Comment ne pas faire référence ici aux Pères fondateurs du sionisme (en tant qu'idéologie ou mouvement politique) et aux sionistes d'aujourd'hui, athées dans leur grande majorité, qui ont exploité et exploitent chaque jour en Palestine depuis un siècle cette *Alliance* avec un dieu qui n'existe pas pour eux ! Comme l'écrit pertinemment Cioran : « *Lors même qu'il s'éloigne de la religion, l'homme y demeure assujéti ; s'épuisant à forger des simulacres de dieux, il les adopte ensuite fiévreusement : son besoin de fiction, de mythologie, triomphe de l'évidence et du ridicule*⁷⁰. »

Si les mythes grecs (Prométhée, Œdipe, Antigone, Narcisse, Orphée, Sisyphe...) ont, depuis déjà un certain nombre de siècles, perdu leurs *croquants* et accédé au domaine de l'art en inspirant désormais écrivains, poètes et artistes en Occident latin, les mythes bibliques quant à eux ne sont encore manifestement qu'à leur stade initial. Les dieux de l'Olympe

⁶⁶. *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc, Œuvres poétiques complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1994, p. 48.

⁶⁷. *Petite lettre sur les mythes*, Variétés II, 1930.

⁶⁸. Expression de Georges Dumézil rapportée par M. Olender, *Op. cit.* p. 150.

⁶⁹. *Le pouvoir intellectuel en France*, Ramsay, 1979.

⁷⁰. *Mahomet ou le fanatisme*, Le temps singulier, 1979, p. 9

« *reposent dans leur linceul de pourpre*⁷¹ » mais celui de la Bible, Yahvé, est toujours vivant et opérationnel même pour ceux qui le nient. Dans l'esprit d'une multitude de Juifs et de chrétiens tributaires de leur culture ancestrale, diverses données ne sont-elles pas encore des valeurs sacrées : « *les Juifs forment la Race élue* », « *la Palestine est la Terre d'Israël* » ?

LA TRANSMISSION HÉRÉDITAIRE DE LA JUDÉITÉ "Est juif celui qui a du sang juif"

Alors que les adeptes de la plupart des religions n'ont que le lien d'une croyance métaphysique commune et que ce caractère d'adepte est accessible à tous, la judéité quant à elle, radicalement différente, relève essentiellement d'un principe biologique. La naissance est le vrai critère d'appartenance, le Juif se définit par ses ancêtres : est juif celui qui a du sang juif.

Pendant la période biblique la judéité se transmettait par le père mais, depuis la loi rabbinique, établie lors de l'expulsion des Juifs par les Romains à l'aube de l'ère moderne, la judéité se transmet avant tout par le sang maternel selon la formule : *Est juif celui qui a une mère juive*. Au v^e siècle de notre ère, alors que les légions romaines violèrent les femmes juives d'Afrique du nord, la Halakha confirma que les enfants nés de ces unions étaient bien juifs. Il faut remarquer néanmoins, d'une part que la judéité dans le judaïsme traditionnel se transmet systématiquement par le sang paternel lorsque celui-ci est un Cohen, un Lévy ou un Israël, d'autre part qu'elle se transmet à la fois par le père et la mère dans le judaïsme réformé moderne.

Pour toute une tradition, la judéité est indélébile. « *On est juif pour la vie ou on ne l'est pas* » : même en cas de conversion à une autre religion le sujet conserve son identité juive. Comme l'écrit un auteur, « *Être juif c'est être engagé dans la vie en tant que juif sans jamais pouvoir y renoncer. La contrainte du Sinaï signifie que la fuite est impossible*⁷². » Ceci n'empêche pas, bien entendu, certains Juifs de penser différemment et, en s'appuyant éventuellement sur des textes particuliers, de considérer que la judéité peut se perdre par la volonté ou bien qu'il y a des Juifs de sang pur et des Juifs de qualité inférieure, des demi-Juifs et des quart-de-Juifs. Donnée en définitive essentielle : indépendamment de toute connaissance ou pratique du judaïsme de la part d'une personne, la qualité de *juif* lui est assurée par le sang, cet élément premier qui *fait* la race.

Remarquons aussi que la loi juive prévoit des apports étrangers par conversion. Il est évident que le judaïsme s'est formé, tout au moins à certaines périodes, par ce processus⁷³ comme s'est produit le phénomène inverse de conversion des Juifs au christianisme et à l'islam, mais on peut considérer toutefois que le judaïsme rabbinique non seulement ne fait guère de prosélytisme mais qu'il pratique généralement une dissuasion maximale près de tout candidat éventuel à la conversion⁷⁴. Traduisant une négation de cette donnée essentielle du judaïsme qu'est l'Élection divine, combattu vigoureusement par la plupart des autorités religieuses, le prosélytisme juif est ainsi resté marginal même s'il y a toujours eu des mélanges de sang. C'est dire que l'option de conversion existe mais que les conditions exigées concrètement par les rabbins sont telles – notamment celle de pratiquer les 613 commandements de la Torah – que, sauf exception, un *goy* (terme appliqué initialement aux

⁷¹. Renan dans *La prière sur l'Acropole*.

⁷². Elie Botbol, *Quel avenir pour le judaïsme*, p. 57.

⁷³. Principalement durant les périodes grecque et romaine où l'on évoque les Édomites. Par la suite, la conversion la plus notable concerne peut-être les Khazars établis entre la mer Noire et la mer Caspienne au VIII^e siècle.

⁷⁴. A. Chouraqui dans *Mon testament* p.7 précise même que : « *Pour le juif de l'exil, tout prosélytisme était à la fois impossible, interdit et lourdement sanctionné.* »

chrétiens, puis à tous les étrangers et qui est synonyme aussi de *gentil*) ne devient pas juif, conformément à la thèse largement majoritaire selon laquelle « *la volonté ne saurait suffire pour faire partie du peuple choisi par Dieu* ». « *On connaît, écrit Martine Leibovici⁷⁵, la célèbre phrase de Rabbi Helbo de la fin du III^e siècle, phrase présente à quatre reprises dans le Talmud de Babylone : "les prosélytes sont aussi pénibles pour Israël que la lèpre pour l'épiderme"* ». Celle de Rabbi Hama, un autre maître de la même époque, n'est pas moins expressive : « *Le Saint, béni soit-il, ne fait reposer sa Présence que sur les familles d'Israël dont la généalogie est sans tache.* »

De toute façon, après les exceptionnelles conversions légitimées par les rabbins, le droit du sang, le *jus sanguinis* en vigueur, s'applique automatiquement pour les descendants du converti : celui-ci, par son sang, transmet la judéité. Le judaïsme va ainsi comporter une dimension qui lui est spécifique : la dimension généalogique avec son double contenu d'irréversibilité et de contrainte morale. C'est ainsi que nombre d'auteurs juifs, pour bien marquer ces données originales sinon uniques de leur tradition, insistent particulièrement sur la dimension biologique ou raciale du judaïsme, dimension d'où il s'ensuit que les notions de sang et de pureté de lignage ont, pour les Juifs, une tout autre portée que pour les non-Juifs. Certes, ces derniers sont toujours plus ou moins conditionnés par l'environnement familial à être chrétiens, socialistes, ou fascistes... mais ils ne sont pas *nés chrétiens, demi-chrétiens* ou *quart-de-chrétiens, socialistes* ou *fascistes, bien nés* ou *mal nés* et gardent tous la liberté fondamentale de *ne pas se voir* et de *ne pas être vus* comme les héritiers obligatoires d'une culture ancestrale. Cette liberté pleine et entière ne saurait appartenir aux *hommes nés juifs*⁷⁶ : elle ne peut être pour eux que le fruit d'une conquête personnelle et d'une rupture.

La circoncision : signe d'appartenance au peuple élu et marque d'identité

Il convient d'ajouter que le marquage par le sang, institué par la loi de transmission héréditaire de la qualité de *juif*, se trouve complété chez l'enfant mâle (ou le prosélyte adulte qui se convertit) par un marquage spécifique dans la chair : la circoncision. Dans le judaïsme, cette pratique revêt en effet une signification précise : c'est le signe de l'Alliance éternelle conclue entre Yahvé, le dieu de la mythologie hébraïque et Abraham. « *Mon alliance sera marquée dans votre chair, comme une alliance perpétuelle. L'incirconcis, le mâle dont on n'aura pas coupé la chair du prépuce, cette vie-là sera retranchée de sa parenté : il a violé mon alliance* » (Genèse 17, 13-14). D'un côté, il y aura le *peuple élu* de Dieu et, de l'autre, la masse des individus exclus de la promesse.

On peut remarquer que ce marquage dans la chair, en s'éloignant de sa référence purement religieuse, est même devenu avec le temps un acte affirmant à lui seul et de façon irrévocable l'identité juive et la division de l'humanité. La circoncision n'est pas seulement dans le judaïsme une pratique d'un autre âge quelque peu barbare, mais une marque qualifiante de la judéité : sur un enfant mort avant l'ablation du prépuce le préposé à l'opération, le mohel, effectue son travail. De même, les convertis au judaïsme ne sont qualifiés de Juifs qu'après cette entaille irréversible.

Conditionnant le sujet tous les jours de sa vie à se voir d'une *catégorie* autre que celle des non-Juifs et, en cas d'indocilité, à se savoir menacé par les siens « *d'être rejeté parmi la "canaille"*⁷⁷ », cette mutilation du sexe sera pour nombre de Juifs une pénible sujétion.

⁷⁵. Simone Weil, *la mal née* in *La Haine de soi*, Editions Complexe 2000, p. 298.

⁷⁶. Dans l'islam la transmission de la religion par le père constitue aussi une contrainte attardée mais l'inspiration et la signification de cette pratique sont fondamentalement différentes de celles du judaïsme. Les notions de sang, de lignée, de race, si importantes dans le judaïsme, sont chez lui inexistantes : l'islam, comme le christianisme, est accessible à tous les hommes : toute théorie raciale comme toute idéologie raciste lui est étrangère.

⁷⁷. Rey-Flaud, *Et Moïse créa les Juifs*, p. 253.

LES TEXTES SACRÉS EXPLICITANT LA DIVISION DE L'HUMANITÉ ET LA PENSÉE RACIALE

Alors que certains écrits du judaïsme appellent à respecter l'étranger⁷⁸, alors que le monothéisme intransigeant a pu contribuer à promouvoir l'égalité entre les hommes, à réduire la barbarie de l'Antiquité et à susciter la générosité qui a pu guider les chrétiens et les pionniers du socialisme⁷⁹, on peut dire que ces données sont largement occultées par l'histoire et la littérature juives au profit de celles exaltant le judéocentrisme suivant lesquelles le non-Juif est toujours le *gentil*, le *goy*, le *quelconque*, l'*autre* par nature. Entre ces deux sortes de textes contradictoires les plateaux de la balance ne sont manifestement pas au même niveau... Découlant directement des mythes fondateurs instituant une différence d'essence entre Juifs et non-Juifs, bien des écrits émanant du judaïsme vont venir en effet conforter la donnée suivant laquelle le peuple juif est fondamentalement différent des autres. Citons quelques-uns de ces textes antiques dont la caractère sacré masque l'archaïsme mais qui sont toujours source d'inspiration à l'époque moderne en dehors même des cercles religieux :

« *Race d'Israël, son serviteur, Enfants de Jacob, ses élus !* » (Chroniques 16, 13).

« *C'est un souvenir pour les enfants d'Israël, afin qu'aucun étranger à la race d'Aaron ne s'approche pour offrir du parfum devant l'Éternel* » (Nombres 16, 40).

« *Toi, Éternel, Tu les garderas, Tu les préserveras de cette race à jamais* » (Ps 12, 8).

Ainsi parle le Seigneur Dieu : « Aucun étranger, incirconcis de cœur et incirconcis de chair, n'entrera dans mon sanctuaire, aucun étranger qui demeure au milieu des fils d'Israël » (Ez. 44, 9).

Le Deutéronome précise de son côté le sort qu'il convient de réserver aux idolâtres : « *Si ton frère, fils de ta mère, ou ton fils ou ta fille ou la femme que tu serres contre ton cœur, ou ton prochain qui est comme toi-même, vient en cachette te faire cette proposition : "Allons servir d'autres dieux" – ces dieux que ni toi ni ton père vous ne connaissez, parmi les dieux des peuples proches ou lointains qui vous entourent d'un bout à l'autre du pays – tu n'accepteras pas, tu ne l'écouteras pas, tu ne t'attendriras pas sur lui, tu n'auras pas pitié, tu ne le défendras pas ; au contraire, tu dois absolument le tuer. Ta main sera la première pour le mettre à mort, et la main de tout le peuple suivra ; tu le lapideras, et il mourra pour avoir cherché à t'entraîner loin du Seigneur ton Dieu* » (Deut. 13, 7-11).

Dans tous les autres écrits fondamentaux du judaïsme, notamment dans le Talmud, le peuple juif est vu de même comme un peuple différent des autres sinon supérieur :

N'est-il pas écrit dans la Torah : « *qu'Israël vivra en solitaire et ne se confondra pas avec les nations* » (Nombres 23, 9) ?

N'est-il pas dit que le Juif religieux doit, chaque matin, bénir Dieu de l'avoir créé Juif et non autre ?

⁷⁸. « *N'humilie pas l'étranger, ni l'opprimé, car vous avez été étrangers en Égypte ! N'humilie jamais la veuve ni l'orphelin* » (Exode 22:20) ; « *Tu aimeras l'étranger qui s'installe chez toi comme toi-même* » (Lévitique 19, 17-18 et 34) ; « *Vous et l'étranger serez égaux devant l'Éternel. Même loi et même droit existeront pour vous et pour l'étranger parmi vous* » (Nombres 15, 15-16).

⁷⁹. Si on peut légitimement attribuer au monothéisme des vertus, notamment dans le domaine de la morale (Emmanuel Levinas parle d'une nette supériorité, ce que contestent toutefois d'autres auteurs), il ne faut pas méconnaître que de toutes façons, il fut et reste le plus souvent, contrairement au polythéisme, source d'intolérance. Par ailleurs, sur le plan Vérité, il est évident que le monothéisme n'est pas *supérieur* au polythéisme même s'il semble être apparu postérieurement dans l'histoire de l'humanité. L'un et l'autre appartiennent au domaine de la mythologie et sont, par définition, inaccessibles à la raison.

N'est-il pas écrit, dans la *Halakha*, qu'un Juif peut transgresser le Shabbat pour sauver la vie d'un autre Juif, mais non de celle d'un Non-Juif ?

N'est-il pas prescrit au Juif pratiquant de prononcer chaque matin les paroles de la prière du Shaharit : « *Béni soit l'Éternel qui ne m'a pas fait goy...* » ?

Le grand mystique juif Moshe Luzzatto (1706-1746) intégrera parfaitement ces données : « *Dans le monde à venir, affirme-t-il sans ambages, aucune nation n'a de place à l'exception d'Israël* ». N'est-il pas dit d'ailleurs dans le Lévitique que : « *le plus saint des peuples, est celui d'Israël* » ? À ces propos, Schattner⁸⁰ rapporte une donnée tout à fait caractéristique d'une certaine évolution de l'éthique juive. Alors que dans une version ancienne de la *Mishna* il est dit : « *Qui a détruit une vie a détruit tout un monde et qui a sauvé une vie a sauvé tout un monde* », les versions imprimées ultérieurement sont devenues : « *Qui a détruit une vie au sein d'Israël a détruit tout un monde et qui a sauvé une vie en Israël a sauvé tout un monde.* »

Dans le Talmud (Sefer Midrash) on peut lire aussi : « *Dieu créa les akums [les non-Juifs] sous forme d'hommes en l'honneur des Juifs. Les akums n'ont été créés que pour servir les Juifs jour et nuit sans qu'il puissent quitter leur service. Il ne conviendrait pas à un Juif d'être servi par un animal, mais bien par un animal à figure humaine [...] Il faut s'appliquer à attiser les querelles des akums quand le feu commence à brûler ; car quand les chiens s'entre-déchirent, ils laissent les agneaux en repos.* »

Comme le suggèrent tous ces textes, si le judaïsme a généré une pensée d'ordre racial inédite dans les autres communautés, c'est pour avoir théorisé de façon particulière, *l'étranger*. Désigné à la fois par la doctrine, les rites et les textes, il est celui qui n'est pas élu de Dieu, qui est soit un ennemi, soit un opposant, soit celui que l'on tolère par condescendance, voire celui que l'on reçoit par intérêt, bonté ou générosité (comme en témoignent divers textes cités précédemment), mais qui est fondamentalement *autre* de par son ascendance charnelle. Il est aussi celui qui, par son caractère impur, est susceptible de menacer l'équilibre, l'intégrité et l'harmonie du Juif. Les deux éléments de base que nous trouvons ici sont toujours les mêmes : les mythes fondateurs et la loi fondant la judéité, éléments qui se sont associés et confortés mutuellement au cours des temps pour une situation particulièrement contraignante car fondée sur des textes sacrés.

Le christianisme et l'islam ont commis nombre de crimes inexpiables au nom de leur Vérité, néanmoins, les dites traditions religieuses n'ont jamais perdu de vue très longtemps que les populations étrangères qu'elles méprisaient ou opprimaient étaient faites de gens destinés avant tout, quels qu'ils soient, à être convertis (par la persuasion ou la force) et à devenir des frères. Pour le christianisme, un musulman est toujours un chrétien potentiel et réciproquement. Pour le judaïsme au contraire (sauf exception) l'étranger reste *l'étranger* en vertu du mythe de l'Alliance et du droit du sang qui fondent à tout jamais deux catégories d'individus, les Juifs et les Autres. Régis Debray⁸¹ remarque d'ailleurs fort pertinemment que si le Décalogue dit : « *Tu ne tueras pas* », il proclame aussi qu'« *autrui n'est point les autres. Interdit est l'homicide, non la guerre. Caïn est coupable de meurtre, il a tué son frère, mais Josué est un héros, il a exterminé les Cananéens par milliers. Tu ne tueras point (un coreligionnaire) mais tu tueras outre-mont, derrière la dune (les faux frères idolâtres, les apostats, et, bien sûr, les philistins).* »

Si le Lévitique et le prophétisme juif donnent parfois au mot *prochain* le sens de l'autre au sens plein, si divers penseurs juifs modernes, tels Rosenzweig et Lévinas⁸² ont pu soutenir que

⁸⁰. *Le maillon faible, Interrogations sur l'alliance entre nationalisme et religion en Israël*, Esprit-mai 1998, p. 92.

⁸¹. *Le feu sacré*, p. 200.

⁸². Dans son ouvrage *Difficile liberté*. On peut remarquer que Levinas et Rosenzweig ont eu quelque propension à mettre cet universalisme au crédit exclusif du judaïsme en négligeant le fait que leur pensée est largement

l'accueil de l'étranger fait partie intégrante de la foi juive, il reste que pour l'essentiel de la tradition, notamment pour le pouvoir rabbinique, le *prochain* n'est que l'enfant du peuple juif et le non-Juif une menace perpétuelle. Il est patent que le judaïsme rabbinique qui est né il y a quelque deux mille ans parallèlement au christianisme et qui s'est depuis sans cesse renforcé, « *judaïsme raciste selon tous les conseils d'Esdras et de Néhémie*⁸³ » comme l'estime Ilan Halevi, a joué comme un élément de civilisation régressif en confortant les mythes fondateurs par des dispositions spécifiques. Quels que soient les contextes sociaux s'appliquent en effet des interdits qui signent la race et le racisme et qui annihilent d'emblée aux yeux des hommes libres ce que des textes ambivalents pouvaient suggérer de généreux et de progressiste.

LA MYSTIQUE BIBLIQUE DU PUR ET DE L'IMPUR, L'IMPURETÉ DE NATURE DES GENTILS ET LES PREMIÈRES LOIS DE PURETÉ RACIALE

Les notions de *pur* et d'*impur* revêtent dans la Bible et les divers écrits sacrés du judaïsme un statut véritablement exceptionnel, au point de représenter pour les Juifs fidèles une véritable obsession dans un idéal constamment réaffirmé de *distinction*, de *séparation* et de *préservation* : « *Soyez saints pour moi, car je suis saint, moi l'Éternel, et je vous ai séparés d'avec les autres peuples pour que vous soyez avec moi* » (Lévitique 17, 14). Toujours associée au système du licite et de l'illicite, de l'autorisé et de l'interdit, cette distinction récurrente de la Torah revêt de multiples formes et s'applique dans de multiples domaines : le corps de l'homme et celui de la femme, les animaux, les plantes, les aliments, les vêtements, les objets, les métiers, les lieux, l'air, les odeurs, la terre, les hommes...

Particulièrement concernée aussi la terre d'Israël. C'est une terre pure, une terre sacrée car elle est la terre que Yahvé a donnée au peuple qu'il a choisi... Et dans l'armée de l'Israël moderne on parlera même de la « *pureté des armes juives* » ! Réciproquement la terre des étrangers est considérée comme impure : on ne peut y adorer Yahvé. Quant aux relations sexuelles d'un Juif avec un étranger impur par nature, elles sont bien entendu particulièrement visées par cette mystique. Pour la Torah elles constituent une souillure particulièrement grave et conduisent dans le *gehinnom* (l'enfer).

Il y a cependant une différence entre la relation d'une femme avec un goy et celle d'un homme avec une goya (non-juive). Pour la femme juive souillée par le non-Juif, c'est une faute impardonnable. La *Halakha* (la loi religieuse) désigne cette relation comme un lien de prostitution et, pendant plusieurs siècles, la femme coupable d'infidélité raciale était lapidée par le peuple ou bannie comme lépreuse. Pour l'homme juif souillé, c'est une faute grave voire un acte contre-nature⁸⁴, mais le repentir est néanmoins possible au prix d'humiliations publiques, de mortification sexuelle, de bannissement plus ou moins long.

Car ici, avant tout, ce qui est sacré doit rester avec le sacré, le profane avec le profane. Si l'un et l'autre se mêlent il y a *impureté*, état qui appelle le plus vite possible la levée de la souillure. D'où les multiples rites de purification par l'eau et les pratiques de ségrégation présents dans le judaïsme, telle la *cachérouit* qui interdit l'accès des Juifs à la table des Gentils – *on ne boit pas de vin servi par un Non-Juif, on ne mange pas la nourriture de l'impur pour ne pas devenir impur* – toutes pratiques faisant partie des 613 commandements de la Torah. « *Plus on reste entre soi, mieux on aura satisfait au leitmotiv du Lévitique qui est de conjurer en toutes choses l'abomination des abominations : le mélange.* »

tributaire de l'universalisme chrétien et de celui des philosophes du XVIII^e (ces derniers eux-mêmes héritiers de divers penseurs grecs et romains).

⁸³. *Question juive*, p. 68.

⁸⁴. Dans son ouvrage *The Tempter of Eve* datant de 1902, l'auteur Charles Carroll considère, quant à lui, que le mariage consanguin et l'inceste, qui préservent la pureté raciale des Juifs, sont préférables au métissage avec des non-Juifs (rapporté par A. Pichot, *Op. cit.* p. 89).

Une des missions essentielles de la race élue de Dieu n'est-elle pas en effet de ne pas se mêler à la race des Gentils impurs par nature ? Et le judaïsme talmudiste apporte même cette précision : si un Juif reste toujours juif même en devenant athée, agnostique ou converti à une autre religion⁸⁵, de même un Gentil reste un Gentil même s'il se convertit au judaïsme. Certes, distinct du goy par la conversion, le *guer* (suivant l'appellation qu'on lui donne) devient un fils spirituel d'Abraham et accède au salut par la foi mais, par le sang, il reste biologiquement un Gentil destiné à être neutralisé dans le groupe.

Tributaire lui aussi de cette tradition où la judéité est indélébile, Jean-Claude Milner, après avoir constaté qu'il y avait trois catégories de Juifs : les *Juifs d'affirmation*, les *Juifs d'interrogation*, les *Juifs de négation*, peut ainsi écrire, à propos de ces derniers considérés comme des « *compagnons de route des persécuteurs*⁸⁶ » : « *même pour eux, le nom demeure* » car, « *rien, ni Dieu ni maître, ne peut faire que ce nom [...] ne soit le même nom que celui que se donnent les Juifs d'affirmation*⁸⁷. »

C'est dire aussi, d'une part que la conversion au christianisme ou à une autre religion est généralement vue comme une trahison du peuple juif, voire « *une continuation de l'Holocauste par d'autres moyens*⁸⁸ », d'autre part qu'il y a une multitude de *Juifs malgré eux* affiliés d'autorité au critère de race et des Juifs qui, ignorant leur ascendance, sont des *Juifs inconnus*.

Éviter le mélange du sang des Juifs et de celui des non-Juifs, cette grande prescription du judaïsme repose sur de nombreux textes de la Torah. « *Tu ne t'allieras pas par mariage avec eux (les Cananéens) ; tu ne donneras pas tes filles à leurs fils et tu ne prendras pas leurs filles pour tes fils* » ordonne le Deutéronome (7, 3-4). Dans l'Exode (34, 16) Moïse reçoit un ordre de Dieu pour que son peuple n'épouse pas les filles des étrangers tandis qu'Esdras et Néhémie de retour de l'exil babylonien pleurent amèrement parce que « *la race sainte s'est mêlée avec les peuples des pays voisins* » (Esd. 9, 2) et ordonnent d'autorité à : « *tous ceux qui avaient pris des femmes étrangères, de les renvoyer ainsi que leurs enfants* » (Esd. 10, 44). Car la pureté du sang c'est à la fois la non-souillure des hommes et la sauvegarde des frontières matérielles et spirituelles de la communauté.

Le Livre de Josué (23, 13), quant à lui, donne cette recommandation : « *Si vous vous alliez par mariage avec eux, s'ils pénètrent chez vous, sachez-le bien : Yahvé, votre Dieu, ne continuera pas à déposséder ces nations devant vous. Elles deviendront pour vous un filet et un piège, un fouet sur vos flancs et des aiguilles dans vos yeux, jusqu'à ce que vous disparaissiez de dessus cette terre que vous a donnée Yahvé, votre Dieu.* »

Après les auteurs de la Bible, les rabbins, porteurs fidèles de « *l'obsession "raciale" de Néhémie*⁸⁹ », vont encore accentuer cette poursuite de l'incessante unicité du peuple juif. « *C'est en toute lucidité, écrit Kadmi-Cohen*⁹⁰, *que les docteurs, après avoir gravement délibéré, décidèrent d'augmenter le nombre des prescriptions, de les aggraver, de les rendre aussi strictes que possible [...] Ils sentaient que leur ensemble rigoureusement observé, par la crainte du châtement céleste, servirait aux juifs épars et dispersés dans le monde entier de ciment d'union, qu'il leur donnerait une cohésion unique et bâtirait entre eux et le reste du monde un mur infranchissable.* »

⁸⁵. L'écrivaine Nathalie Rheims, par exemple, peut dire ainsi : « *je suis juive de père et mère, et catholique de confession* » (*La Vie*, N° 3296 du 30 octobre 2008, p. 41), d'autres se considèrent bouddhistes et juifs.

⁸⁶. *Le Juif de savoir*, Grasset 2006.

⁸⁷. *Les penchants criminels de l'Europe démocratique*, p. 108.

⁸⁸. pour le rabbin Joël Berger, porte-parole de la Conférence des rabbins allemands (citation rapportée par Alfred Grosser, *Les fruits de leur arbre*, p. 29).

⁸⁹. Ilan Halevi, *Question juive*, p. 67.

⁹⁰. dans *Nomades. Essai sur l'âme juive*, p. 145.

Même les lois juives relatives à l'esclavage des non-Juifs dans le monde juif vont tenir compte de cette obsession de l'impureté essentielle des étrangers. Dans son ouvrage de 1867 intitulé *L'Esclavage selon la Bible et le Talmud*, ouvrage qui est la principale référence en la matière, Zadoc Kahn (1839-1905), qui sera grand rabbin de France, fait état que la loi à appliquer par les maîtres vis-à-vis des esclaves, implique de les circonciure et de les convertir. Malgré les grands risques qu'ils prenaient pour leur sécurité et leurs réticences à faire de ces hommes des Juifs, il s'agissait en priorité pour les maîtres d'éviter toute souillure avec quelque non-Juif. Il peut écrire : « *Si le Talmud exige que les esclaves professent, du moins en partie, le judaïsme, c'est qu'il s'agit pour lui de sauvegarder par là de nombreux intérêts. À une époque où les lois de pureté lévitique étaient strictement observées, il était important d'éviter tout contact qui pût amener une souillure. En outre, le vin touché par un esclave non circoncis, de même que par un idolâtre, ne pouvait plus servir à l'Israélite*⁹¹. »

L'angoisse des origines impures et des filiations incertaines, l'obsession de préserver l'homogénéité génétique du peuple choisi par Dieu, la phobie de la pollution résultant du mélange entre Juifs et non-Juifs imprègnent toujours profondément le judaïsme où le sang, notion inconnue dans les autres traditions religieuses, est porteur de la filiation et de l'identité. Les notions de *race juste* ou *pure*, de *race incirconcise* ou *impure*, découlant de l'Élection et promues par les multiples commentateurs au cours des siècles, contribueront ainsi grandement à faire des Juifs un peuple à part, différent, séparé, saint, « *le trésor bien-aimé de Dieu* », une exception originelle porteuse des coutumes de pureté dictées par Dieu lui-même. Face à ces catégories du pur et de l'impur omni-présentes dans le judaïsme, Max Weber, dans son ouvrage *Le Judaïsme antique*, a défini les Juifs comme un *peuple-caste* par référence à l'hindouisme. En effet, les hors-castes sont considérés, eux aussi, comme des impurs.

Prémises de l'hygiène raciale qui, comme nous le verrons, va s'épanouir au XIX^e siècle chez les eugénistes juifs avant d'être reprise par les eugénistes aryens et plus tard par les nazis, ces concepts bibliques obsédants du pur et de l'impur, du licite et de l'illicite, concepts vus parfois dans une perspective de sainteté mais destinés avant tout, à maintenir le peuple juif dans sa singularité – à la fois en dissuadant les Juifs de le quitter et en empêchant toute intrusion extérieure – n'ont absolument pas d'équivalent dans les autres sociétés. Certes, le non-mélange et la distinction entre le pur et l'impur, ne sont pas propres à la société hébraïque. Ces données sont présentes dans certaines sociétés primitives comme l'écrit Roger Caillois⁹² mais, fait particulier, elles structurent depuis plus de deux millénaires une exceptionnelle culture écrite où les mythes fondateurs, qui sont toujours opérationnels même chez les athées, ne peuvent que subsister longtemps encore. D'autre part et surtout, l'existence de ces données, qui portent l'identité raciale spécifique des Juifs en dehors de toute référence philosophique ou religieuse, conditionne la survie même et du peuple juif et du judaïsme.

LA MYSTIQUE DE LA VIOLENCE INHÉRENTE AU JUDAÏSME

Témoin de la pensée raciale promue par le judaïsme, le thème de la violence envers les non-Juifs est particulièrement présent dans les nombreux livres de la Bible : fait notable, seuls le Livre de Ruth et le Cantique des Cantiques ne parlent pas de la guerre tandis que les rares préceptes de générosité sont manifestement noyés parmi les commandements d'une cruauté et d'une injustice caractérisées. Les textes, où s'invente véritablement le concept de *guerre sainte* comme le remarque Michel Onfray⁹³ et qui vont servir de justification à cette violence

⁹¹. Citation rapportée dans *Aux origines des théories raciales. De la Bible à Darwin*, p. 105-109.

⁹². *L'homme et le sacré*, p. 43.

⁹³. *Op. cit.*, p. 214.

sous les ordres de Yahvé, le dieu juif des armées, sont en effet multiples. Citons en quelques uns :

« Lorsque le Seigneur ton Dieu t'aura fait entrer dans le pays et qu'il aura chassé devant toi les nations nombreuses, tu les voueras totalement à l'interdit (Deut. 7, 1-2) « et tu les supprimeras » (Deut. 7, 24).

« Qu'Israël se réjouisse en son Créateur, que les enfants de Zion se réjouissent en leur Roi [...] Qu'ils chantent pour la joie sur leurs couchettes ! Que les louanges élevées vers Dieu ne quittent pas leurs gorges et que les sabres à deux pointes ne quittent pas leurs mains, afin de faire descendre la vengeance dévastatrice sur les nations et le châtement sur les peuples » (Ps 149).

« Sache aujourd'hui que l'Éternel, ton Dieu, marchera lui-même devant toi comme un feu dévorant, c'est lui qui détruira tes ennemis, qui les humiliera devant toi ; tu les chasseras, tu les feras périr promptement, comme l'Éternel te l'a dit » (Deut. 9, 3).

Le peuple hébreu adresse ainsi ses supplications à son dieu Yahvé : « Dieu ! si tu voulais massacrer l'infidèle ! Hommes sanguinaires, éloignez-vous de moi... Seigneur, comment ne pas haïr ceux qui te combattent ? Je les hais d'une haine parfaite, ils sont devenus mes propres ennemis » (Ps 139, 19-22). « Par ta fidélité tu extermineras mes ennemis et tu feras périr tous mes adversaires, car je suis ton serviteur » (Ps 143, 12).

« Quand le tabernacle partira, les Lévites le démonteront, quand le tabernacle campera, les Lévites le dresseront ; et l'étranger qui en approchera sera puni de mort » (Nombres 1, 51).

Yahvé « qui, selon Régis Debray⁹⁴, passerait aujourd'hui en correctionnelle pour incitation à la haine raciale et apologie de crimes de guerre », n'est pas tendre pour les opposants à son peuple : « Je vais punir Amalec de ce qu'il a fait à Israël en s'opposant à lui quand il remontait d'Égypte. Va maintenant, tu battras Amalec et vous vouerez à l'anathème tout ce qui est à lui : tu n'auras pas pitié de lui et tu mettras à mort hommes et femmes, enfants et nourrissons, bœufs et moutons, chameaux et ânes » (Samuel 15, 2-3).

N'est-il pas prévu dans le psaume 137 de « broyer sur le roc les bébés de Babylone » ?

Remarquons qu'Amalec (avec les Amalécites) est vu dans le judaïsme comme l'archétype de l'ennemi des Juifs. Ce qualificatif fut appliqué au cours des temps aux Romains, aux Arméniens, aux chrétiens et de nos jours aux Arabes. Et, chacun le sait : Amalec doit être exterminé.

Quant à la loi du Talion proprement dite, elle est ainsi formulée dans l'Ancien Testament :

« Si malheur arrive, tu paieras vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, meurtrissure pour meurtrissure » (Exode, 21, 23-25).

« Si un homme provoque une infirmité chez un compatriote, on lui fera ce qu'il a fait : fracture pour fracture, œil pour œil, dent pour dent ; on provoquera chez lui la même infirmité qu'il a provoquée chez l'autre » (Lévitique, 24, 17-20).

« Ton œil sera sans pitié : vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied » (Deutéronome 19, 21).

La conquête du pays de Canaan par Josué prescrit par la Torah est un épisode servant particulièrement de référence.

⁹⁴. Un candide en Terre sainte, p. 26. Quant à Michel Onfray (Op. cit. p. 216) il peut écrire à ce propos : « Depuis deux mille cinq cents ans, aucun responsable issu du peuple élu n'a décidé que ces pages relèvent de la fable, de balivernes et de fictions préhistoriques dangereuses au plus haut point, car criminelles. Bien au contraire. Il existe sur la totalité de la planète un nombre considérable de gens qui vivent, pensent, agissent, conçoivent le monde à partir de ces textes qui invitent à la boucherie généralisée sans jamais avoir été interdits de publication pour appel au meurtre, racisme et autres invitations aux voies de fait. »

Dans cette conquête de la Terre promise, l'ordre de Yahvé, le dieu des combattants, dont la puissance et la justice s'exercent exclusivement à l'égard du peuple hébreu, est impératif : « *Vous chasserez devant vous tous les habitants du pays car c'est à vous que je le donne à titre de possession... Si vous ne dépossédez pas à votre profit tous les habitants, ceux que vous aurez épargnés seront comme des épines dans vos yeux et vous harcèleront sur le territoire que vous occuperez.* »

Le texte rapportant l'événement représente, semble-t-il, la première relation de l'extermination systématique de toute une population. « *Quand il entendit le son de ma trompe, le peuple poussa un cri de guerre formidable et le rempart s'écroula sur lui-même. Aussitôt le peuple monta dans la ville et ils s'en emparèrent. Ils appliquèrent l'anathème à tout ce qui se trouvait dans la ville, hommes et femmes, jeunes et vieux, jusqu'aux bœufs, aux brebis et aux ânes, les passant au fil de l'épée* » (Jos. 7, 21). « *Ne laissez en vie rien de ce qui respire. Détruisez-les jusqu'au dernier... comme le Seigneur votre Dieu vous l'a ordonné...* » (Deut. 2, 16).

Pour les commentateurs ayant cherché à expliquer cet ordre de destruction totale des peuples voisins donné par le Dieu de la Torah et qui sert toujours de référence dans les milieux sionistes conquérants du sol palestinien, la raison en serait, nous dit Abraham B. Yehoshua, « *la volonté d'évincer toute possibilité de relation naturelle avec la Terre d'Israël qui n'aurait pas reçu la médiation divine et spirituelle*⁹⁵. »

La célébration de la violence : la grande fête liturgique de Pourim

Chaque année, depuis plus de deux millénaires, cette fête particulièrement joyeuse du calendrier juif vient entretenir et exalter une tradition de vengeance et de revanche. L'histoire, rapportée dans le Livre d'Esther, est celle des Juifs réussissant non seulement à déjouer une tentative d'extermination mais à se venger sur des Gentils « *n'opposant pourtant aucune résistance* ». Le récit se situe sous le règne de l'Empereur perse Assuérus qui vient d'épouser une très belle juive (Esther) et d'en faire une nouvelle reine après répudiation de la précédente. Haman, le premier ministre d'Assuérus, complot afin d'obtenir du roi qu'il massacre tous les Juifs mais il ne sait pas qu'Esther est juive. Celle-ci, en compagnie de son cousin Mardochée et au péril de sa vie, avertit Assuérus du complot anti-Juifs ourdi par Haman et réussit à sauver son peuple. Haman et son fils sont pendus aux potences qu'ils avaient fait ériger initialement à l'intention de Mardochée tandis que ce dernier prend la place de Haman comme premier ministre. Le décret d'élimination des Juifs ne pouvant être invalidé, Mardochée édicte un nouveau décret permettant aux Juifs de s'armer et de tuer leurs ennemis ce dont ils s'acquittent avec joie et ardeur. « *Dans toutes les provinces du roi Assuérus ils se rassemblèrent afin de frapper ceux qui avaient comploté leur perte... Ils se débarrassèrent de leurs ennemis en égorgeant soixante-quinze mille de leurs adversaires. Le quatorzième jour ils se reposèrent et de ce jour ils firent un jour de festins et de liesse [...] Personne ne leur résista car la peur des Juifs pesait sur toutes les populations* » (Esther 9, 5 et 16).

La fête de Pourim, nous dit Elliott Horowitz⁹⁶, fut souvent l'occasion de flambées de violence de la part des Juifs quand ils n'étaient pas minoritaires dans leur pays de résidence, tandis qu'allait s'élaborer avec le temps une véritable mystique de la vengeance et de la force basée sur divers textes bibliques et annonçant d'emblée quelque combat sans merci contre ceux qui ne font pas partie du peuple juif. Car Yahvé (Esra-El : « *que notre Dieu soit fort* ») est le protecteur de son peuple. Un psaume le proclame : « *Aucun ennemi ne saura le circonvenir ni aucun malfaiteur l'humilier. J'écraserai devant lui ses agresseurs et, ceux qui*

⁹⁵. Pour une normalité juive, p. 63.

⁹⁶. *Reckless Rites : Purim and the Legacy of Jewish Violence (Des rites imprudents : Pourim et l'héritage de la violence juive)*, Princeton University Press, 2006.

*les haïssent, je les abattrai. Ma fidélité et ma bonté seront avec lui et, par mon nom, grandira sa domination sur la mer et son empire sur les fleuves*⁹⁷. »

Cette mystique de la violence, mystique renouvelée par une liturgie à la fois ancestrale et fervente comme en témoignent nombre de textes et qui a fait s'éloigner du judaïsme nombre de Juifs⁹⁸, apparaît spécifique de cette culture. Aucune autre tradition religieuse ne semble avoir inventé et développé une telle éthique qui va, à la fois, assurer la cohésion exceptionnelle du groupe et s'adapter sans cesse au temps et au contexte environnemental : à la fruste et élémentaire violence d'ordre physique manifestée dans les textes fondateurs, et notamment dans le Livre d'Esther « *le plus assoiffé de sang, et donc, le plus "anti-chrétien" des livres de l'Ancien Testament* » comme le disait Luther, viendront s'ajouter ou se substituer des violences d'ordre moral et psychologique à l'encontre des non-Juifs, violences savamment élaborées, discrètes voire occultes.

À propos de cette violence inhérente à la culture juive, Hannah Arendt⁹⁹ a pu écrire : « *Lorsqu'on découvrit la tradition juive d'hostilité souvent violente à l'égard des chrétiens et des non-Juifs, le public juif en général fut non seulement indigné, mais sincèrement étonné car ses porte-parole s'étaient persuadés et avaient persuadé les Juifs que, s'ils étaient ainsi séparés des autres nations, la faute en revenait aux non-Juifs, à leur hostilité et à leur obscurantisme.* »

En résumé

En instaurant un ensemble de lois et de rites exclusivistes, les rédacteurs de la Bible se sont appliqués à décrire une altérité structurelle entre deux univers irréductibles : les Juifs et les non-Juifs. Il y a *Nous* et *Eux*, expression qui deviendra volontiers *Nous* ou *Eux* ! Sont ainsi formulées les notions fortement subjectives de *race juste* et *pure*, de *race incirconcise* et *impure* tandis qu'est rapporté un code juridique tout entier inspiré par la volonté de distinguer et de séparer le peuple hébreu des populations environnantes et d'en faire par auto-ségrégation un peuple qui, en opposition à celui des non-Juifs racialement autre, se veut pur et à lui-même sa propre finalité. En effet, aucun système de pensée autre que le judaïsme n'aura privilégié le *groupe* au détriment de *l'individu*¹⁰⁰ et généré une catégorie aussi différenciée culturellement et biologiquement¹⁰¹ que celle des Juifs.

Dans maintes communautés étudiées par les ethnologues, il existe aussi un orgueil de groupe portant ces sociétés à se croire supérieures ou privilégiées par rapport aux autres. Néanmoins elles ne sauraient être comparées à la société hébraïque que l'on peut considérer comme la première société culturellement racisante de l'histoire. Portée par l'exceptionnel monument scripturaire qu'est la Bible, basée sur la filiation généalogique en tant que donnée

⁹⁷. Ps. 89, 23-26.

⁹⁸. Telle Simone Weil qui écrit : « *Si les Hébreux de la bonne époque ressuscitaient parmi nous, leur première idée serait de tous nous massacrer y compris les enfants dans leurs berceaux, et de raser nos villes, pour crimes d'idolâtrie* » (Sylvie Courtine-Denamay Simone Weil, p. 250).

⁹⁹. *Sur l'antisémitisme*, p. 13.

¹⁰⁰. En témoin fidèle de ce système, Ben Gourion, lors des persécutions nazies de 1938, aura sa phrase célèbre : « *Si je savais qu'il était possible de sauver tous les enfants d'Allemagne en les installant en Angleterre, ou juste la moitié en les installant en Eretz-Israël, je choisirais cette deuxième solution.* »

¹⁰¹. L'historien des sciences A. Pichot peut écrire à ce propos : « *Je ne crois pas qu'un seul groupe humain ait autant cherché à se caractériser biologiquement sur le mode galtonien que le peuple juif. À ma connaissance, même sous le nazisme, personne n'a entrepris, à un niveau comparable, de telles études, statistiques ou autres, sur les particularités anthropologiques, médicales, démographiques, etc., des Aryens ou des peuples supposés tels. Il aurait été intéressant de faire un parallèle entre les uns et les autres, mais apparemment la spécificité et la supériorité aryennes ont surtout été des affirmations incantatoires et n'ont pas donné lieu à des études comparables à celles qui ont été faites pour (et par) les juifs entre 1885 et 1930* » (*Aux origines des théories raciales. De la Bible à Darwin*, p. 432).

capitale du judaïsme (donnée qui, à elle seule, détermine l'identité juive et près de laquelle toutes les autres sont accessoires et contingentes), fondée en droit sur une législation écrite prônant l'endogamie et punissant les contrevenants dans une mystique de pureté, cette société a véritablement inauguré, au seuil du premier millénaire, la pensée raciale d'ordre culturel avec ses trois mystiques de *l'altérité*, de *la pureté* et de *la violence* dont l'association constitue le fondement commun de toutes les doctrines qualifiées aujourd'hui de racistes.

CHAPITRE II – LA RACIALISATION DES JUIFS DANS LE JUDAÏSME CONTEMPORAIN¹⁰²

Parallèlement aux travaux de Lamarck dans sa *Philosophie zoologique*, puis plus tard avec ceux de Darwin dans son *Origine des espèces*, c'est avec le XIX^e siècle que le monde juif : biologistes, intellectuels, religieux... devait, en constante référence aux textes bibliques et talmudiques, traduire biologiquement la notion de peuple élu à la base même du judaïsme et fonder une raciologie juive innovante et véritablement autonome. Tandis que se constituait postérieurement, en face d'elle et en opposition à elle, la raciologie aryenne à partir des années 1880, elle devait connaître en effet un développement singulier pendant de très nombreuses années. Au milieu du XX^e siècle, l'avènement du nazisme et le génocide allaient donner un coup d'arrêt brutal à la raciologie en général et à la raciologie juive en particulier, mais après une éclipse de quelques dizaines d'années, cette dernière est manifestement l'objet d'un exceptionnel renouveau, notamment dans les milieux juifs des États-Unis et d'Israël.

Seront examinés successivement :

- l'hygiène raciale, l'eugénisme et le surhomme juif,
- la génétique des Juifs dans le monde scientifique juif,
- l'anthropologie raciale juive dans le monde des lettres.

1 - L'HYGIÈNE RACIALE, L'EUGÉNISME ET LE SURHOMME JUIF¹⁰³

Le Britannique Francis Galton (1822-1911), fondateur dans les années 1870 de cette science alors nouvelle appelée eugénisme (science de la *bonne race* ou de la *bonne naissance*), s'interroge ainsi : « *Notre devoir n'est-il pas de faire tous les efforts raisonnables pour hâter l'évolution, et la rendre moins pénible qu'elle ne le serait livrée à ses propres forces ?* » Car, ajoute-t-il, à propos des races primitives ou dépourvues des caractéristiques constitutives de la civilisation : « *Éduquez-les, civilisez-les, je n'imagine pas qu'on parvienne à modifier une race* ». Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'eugénisme se propose ainsi d'améliorer la société, soit en entravant la multiplication des individus inaptes (c'est l'eugénisme négatif), soit en sélectionnant les individus les plus aptes dans la perspective de leur reproduction (c'est l'eugénisme positif). Un grand nombre de biologistes, en majorité juifs, trouvèrent que c'était une idée noble de vouloir améliorer ainsi l'humanité. Se référant aux principes bibliques et talmudiques en vigueur depuis quelque deux millénaires, deux personnalités éminentes du judaïsme disciples de Galton, Lucien Wolf (1857-1930) et Joseph Jacobs (1854-1916), sont considérées, dès 1880, comme les créateurs de l'hygiène raciale juive et les maîtres d'œuvre des études s'y rapportant. Ainsi que nous allons le voir, les nombreux textes élaborés alors sont, par delà leur contenu d'ordre pseudo-scientifique, particulièrement démonstratifs de la continuité de la pensée juive initiée par les mythes bibliques et véhiculant en premier lieu le commandement suprême du judaïsme : la Distinction-Séparation radicale des Juifs et des non-Juifs interdisant tout mélange.

¹⁰². C'est-à-dire, avec les historiens français, depuis le début du XIX^e siècle.

¹⁰³. Diverses citations et données de ce paragraphe sont extraites, d'une part de l'ouvrage de André Pichot, *Aux origines des théories raciales. De la Bible à Darwin* au chapitre 21 : *L'hygiène raciale et le surhomme*, d'autre part de celui de l'historien israélien Shlomo Sand, *Comment le peuple juif fut inventé*. Avec A. Pichot, premier historien à avoir étudié le phénomène de la racialisation des Juifs à l'époque contemporaine en référence aux données de la Bible, remarquons « aussi "politiquement incorrect" que ce soit de le dire, que l'hygiène raciale a bien été inventée, sous la forme spécifique d'une hygiène raciale juive, au début des années 1880, par des eugénistes juifs disciples de Galton ». Quant à l'expression « hygiène raciale » elle n'a, semble-t-il, été utilisée qu'en 1895 par Alfred Ploetz qui « n'a guère inventé que le mot [...] l'invention s'étant faite antérieurement dans l'entourage de Galton » (p. 450).

C'est dans son article "*What is Judaism ? A Question of To-Day*" de 1884 que le premier des auteurs donne, dans la limite des connaissances biologiques de l'époque en matière d'hérédité, une parfaite définition de l'hygiène raciale appliquée aux Juifs. Il écrit ainsi :

« *Dans le judaïsme la religion et la race sont des termes presque interchangeables. L'observance rigide pendant de longs siècles d'un légalisme "particulier" par un peuple particulièrement exclusif a nécessairement conduit à ce que ce peuple devienne la manifestation de ses lois [...] Le phénomène le plus frappant dans la vie juive est la survivance de la race. Il n'y a rien de plus remarquable dans toute l'histoire de l'humanité [...] Cette permanence de la race n'a rien d'un caprice de la nature ; elle est exclusivement à attribuer à la discipline d'un système artificiel par lequel sa vie a été réglée. Dans le processus graduel de formation d'un peuple, il doit advenir une période où il se distingue par un haut degré de force et de vigueur. Une telle période est observable dans l'histoire de toutes les grandes nations, mais dans tous les cas, à l'exception des juifs, on la laisse s'éclipser. L'optimisme fortement marqué du judaïsme, la haute intelligence du peuple, et particulièrement le contraste par rapport aux enseignements et aux habitudes des autres races, conduisirent sans aucun doute les Hébreux à apprécier leur supériorité plus hautement que tout autre peuple [...] Sur la base de leur exclusivisme fut construit un code parfait de lois, pourvoyant à la progression naturelle des capacités physiques de la race, et donnant à chaque précepte de leur civilisation supérieure une forme concrète qui devait avoir été calculée pour maintenir leur prééminence [...] Il est bien connu que les juifs sont une race réellement supérieure, physiquement, mentalement et moralement, aux peuples parmi lesquels ils vivent. Les faits soutenant cette conception ont été fréquemment notés [...] La supériorité morale a aussi été maintes fois illustrée par l'examen des statistiques criminelles et des naissances illégitimes [...] Je crois que l'importance de la supériorité des juifs consiste précisément dans le fait qu'elle constitue presque un degré dans l'évolution¹⁰⁴. »*

Outre le séparatisme radical fondé sur les éléments fondateurs de la Création et de l'Alliance, nombre de préceptes bibliques et talmudiques conçus par Moïse et les rabbins, notamment les lois régissant les relations conjugales, la sexualité, la pureté, l'alimentation... , sont ainsi interprétées par Wolf comme des prescriptions eugéniques destinées, « *en assurant la reproduction d'Israélites forts et sains* », à maintenir la race juive à un degré supérieur de l'évolution humaine.

Quant à Joseph Jacobs dans ses articles de 1885 et 1886, après avoir défini les caractères raciaux juifs d'après une méthode anthropométrique mise au point par Galton, il étudie particulièrement la proportion de *grands hommes juifs* recensés notamment dans les dictionnaires, les annuaires et les livres d'histoire au cours du XIX^e siècle par comparaison avec celle des non-Juifs. De ses travaux, il conclut à la nette supériorité des premiers dans le domaine intellectuel et indique qu'elle serait plus grande encore si les Juifs de Pologne et de Russie persécutés dans leur pays pouvaient exprimer tous leurs talents. La raison invoquée pour cette supériorité, et plus précisément pour ce *génie héréditaire*, est la même que chez Wolf : les prescriptions de la Bible et du Talmud relatives à l'alimentation, à l'hygiène et au mariage à l'intérieur de la communauté. Il y ajoute, idée originale, le rôle favorable des persécutions antisémites qui ont poussé les Juifs les plus faibles à quitter le judaïsme. « *Dans le cas des Juifs, écrit-il, la persécution, quand elle n'a pas été trop dure, a probablement aidé à faire ressortir leurs meilleures potentialités : pour une race hautement spirituelle, la persécution, quand il y a un espoir d'en triompher, est une incitation à l'action [...] La raison juive n'a jamais été entravée, et finalement les membres les plus faibles de chaque génération ont été éliminés par la persécution qui les tentait ou les forçait à embrasser le christianisme, et ainsi les juifs contemporains sont les survivants d'un long processus de sélection non*

¹⁰⁴. *Aux origines des théories raciales. De la Bible à Darwin*, p. 358-360.

naturelle qui les a apparemment excellemment adaptés à la lutte pour l'existence intellectuelle.»

Dans son texte *The Racial Characteristics of Modern Jews*, Jacobs s'applique particulièrement à démontrer la pureté de la lignée des Juifs. En réponse à Ernest Renan qui, dans son ouvrage *Le Judaïsme comme race et comme religion*, évoquait le métissage des populations juives et contestait la notion de race juive¹⁰⁵, il apporte deux arguments. Il parle tout d'abord d'une dominance du caractère juif sur le caractère non-juif ce qui permet à la progéniture issue des mariages mixtes de ne pas avoir à subir la néfaste infusion de sang aryen. « *En examinant quelques cas de mariages mixtes, écrit-il, j'ai été frappé par l'uniformité avec laquelle les enfants ressemblent au côté juif* ». Comme Wolf, il considère d'ailleurs que la plupart des mariages mixtes sont stériles ou produisent une descendance sans vitalité destinée à s'éteindre spontanément, ce qui contribue au maintien de la pureté du sang juif à travers les âges. Par ailleurs, étudiant les données anthropologiques et reconnaissant le type juif sur des bas-reliefs assyriens et sur des sculptures antiques, il affirme « *la persistance du type juif depuis les dernières 2600 années* ». De ses travaux, et après avoir reçu l'approbation des grands rabbins Adler et Reichler, Jacobs concluait : « *Je suis enclin à soutenir la vieille croyance en une pureté substantielle de la race juive, et à considérer que la grande majorité des juifs contemporains sont les descendants en ligne directe de la diaspora de l'Empire romain.* »

Quant au célèbre biologiste britannique Redcliffe Nathan Salaman (1874-1955), ses travaux, relatés dans son article *Heredity of the Jews* publié en 1911 pour le premier numéro de la revue pionnière *Journal of Genetics*, consistèrent principalement à appliquer les lois de Mendel à l'hérédité des Juifs. Après avoir étudié un certain nombre d'enfants issus de mariages entre Juifs et non-Juifs et avoir comparé par ailleurs Séfarades et Ashkénases en ce qui concerne leur pureté raciale (il voit les premiers comme des métissés d'Arabes ou d'Espagnols, les seconds comme des Juifs de pure race et d'intelligence supérieure), il conclut en définitive que la race juive n'est pas une *race pure* mais qu'elle forme néanmoins une *entité biologique compacte*. Salaman, qui fut un sioniste militant et un membre éminent de l'Université hébraïque de Jérusalem, cessa de publier ses idées sur la race juive pendant la période nazie, mais les reprit après la guerre et les conserva jusqu'à sa mort en 1955.

Aux États-Unis, deux auteurs juifs américains se sont faits particulièrement remarquer par leurs travaux en la matière. Ce sont, d'une part le médecin-anthropologue Maurice Fishberg (1872-1934), d'autre part le rabbin Max Reichler (1885-1957), celui-ci en tant qu'observateur attentif du mouvement eugéniste mené par les biologistes juifs européens.

Maurice Fishberg s'est attaché, en suivant largement les thèses de Wolf et de Jacobs, à souligner la valeur eugénique des préceptes religieux juifs issus de la Bible et du Talmud. Rappelant toutes les lois et les pratiques du judaïsme, relatives notamment au mariage endogamique et à l'alimentation casher, il écrit dans son texte de 1917 sur *Eugenics in Jewish Life* : « *Je ne connais pas de groupe social ou religieux qui ait encouragé et pratiqué l'eugénisme positif avec une intensité comparable à ce qu'ont fait les juifs dans le Ghetto. La plupart des enseignements rabbiniques fourmillent de propositions d'eugénisme positif, et l'on est tenté de dire que les rabbins ont anticipé Galton de seize siècles*¹⁰⁶. »

À l'influence favorable des préceptes du judaïsme sur la qualité des Juifs il ajoute aussi la thèse déjà formulée antérieurement concernant la lutte pour la vie. Celle-ci, en mobilisant beaucoup d'énergie chez les Juifs, a entraîné une véritable sélection éminemment positive par élimination des plus faibles. C'est cette conjonction d'éléments qui explique leur rôle éminent dans la société. « *Il est bien connu, écrit-il, que la proportion de personnes d'aptitudes remar-*

¹⁰⁵. Pour Ernest Renan très proche du milieu scientifique, notamment par son ami Berthelot, une race ne pouvait être que pure et d'ordre physique.

¹⁰⁶. A. Pichot, *Op. cit.*, p. 383.

quables, d'individus qui se sont distingués dans toutes les entreprises humaines, est plus grande parmi les juifs que parmi les peuples d'une autre foi, au milieu desquels ils vivent [...] Il suffit seulement de considérer le nombre énorme de financiers, marchands, médecins, industriels, juristes, musiciens, artistes, journalistes, scientifiques, etc. d'origine juive en Europe et en Amérique, et de garder à l'esprit que les enfants d'Israël constituent seulement une petite fraction de 1 % de la population blanche mondiale, pour être convaincu que le nombre de personnes talentueuses, aptes et couronnées par le succès dépasse parmi eux ce qu'on aurait pu attendre s'ils n'avaient pas excellé en ces directions. »

Le rabbin américain Reichler, dans un texte de 1916 intitulé *Jewish eugenics*, insiste lui aussi sur l'influence favorable des préceptes bibliques et talmudiques. Il écrit : « *Les rabbins s'efforcèrent par des lois et des préceptes directs, aussi bien que par des avis et admonestations indirects, de préserver et d'améliorer les saines qualités innées de la race juive [...] Leur idéal était une race saine de corps et d'esprit, pure et sans tache, exempte de tout mélange avec un protoplasme humain inférieur*¹⁰⁷. »

Et il poursuit par cette citation de Kellicott : « *Les familles dans lesquelles de bonnes et nobles qualités de corps et d'esprit sont devenues héréditaires, forment une aristocratie naturelle ; et si de telles familles enregistrent fièrement leur pedigree, se marient entre elles et sont dotées d'une fécondité éminente, elles peuvent assurer position et succès à la majorité de leurs descendants dans tout avenir politique. Elles peuvent devenir les gardiens et les curateurs d'un sain héritage inné qui, incorruptible et sans tache, peut être préservé dans sa pureté et sa vigueur, quelle que soit la période d'ignorance et de décadence réservée à la nation dans son ensemble. Négliger de transmettre non ternies les qualités germinales sans prix que possèdent de telles familles, devrait être considéré comme la trahison d'un devoir sacré.* »

Si, pour ces auteurs juifs, les lois et les pratiques du judaïsme jouent un rôle particulièrement notable sur les qualités éminentes de la race juive et notamment sur la supériorité de l'intelligence, d'autres théoriciens ont, quant à eux, particulièrement insisté sur la qualité du patrimoine héréditaire des Juifs à travers les millénaires en comparaison de celui des non-Juifs. Ce sont notamment deux auteurs allemands : Elias Auerbach et Arkadius Elkind. Pour le premier : « *Les différences de destinées et de milieux ont été impuissantes à effacer le type commun, indestructible ; et c'est précisément sur l'exemple des Juifs qu'on se rend le mieux compte à quel point l'influence de l'hérédité dépasse celle de l'adaptation, dans les destinées d'une race*¹⁰⁸ ». Quant au second il peut écrire : « *Partout et toujours nous voyons l'allotype du juif se détacher de l'ensemble du reste de la population, ce qui est une preuve incontestable de la stabilité et de l'originalité du type anthropologique des Juifs. Personne ne met plus en doute aujourd'hui l'exactitude de ce fait*¹⁰⁹. »

Et le mouvement eugéniste juif va persister particulièrement actif avec, fait inconnu dans les autres communautés, races ou religions, la création de sociétés savantes telle *la Society for Jewish Statistics* fondée à Londres en 1904, de revues et journaux comme le *Zeitschrift für Demographie und Statistik der Juden* créé en 1905 par le sociologue juif Arthur Ruppin, de structures comme le *Bureau für Statistik der Juden* créé en 1902 par Alfred Nossig, toutes initiatives vouées spécifiquement à l'étude des populations juives par des auteurs juifs. De multiples publications vont ainsi voir le jour. En 1910, le médecin anthropologue autrichien Ignaz Zollschan publie son ouvrage sur *Les fondements théoriques de la question raciale juive*. Il refuse de partager l'humanité en races supérieures et races inférieures mais fonde lui aussi la judéité sur des critères strictement biologiques. Sioniste convaincu, revendiquant de

¹⁰⁷. *Op. cit.*, p. 381.

¹⁰⁸. Citation rapportée par A. Pichot, *Op. cit.*, p. 385.

¹⁰⁹. *Ibid*, p. 385.

concert avec Vladimir Jabotinski la Palestine pour « *une nation juive identifiée à la race et au sang* », son étude parvenait à la conclusion que « *sans le sionisme* », la question juive se trouverait confrontée à une alternative inévitable : « *la dissolution de la race ou la dégénérescence physique*¹¹⁰. »

En 1929, Isaac Kadmi-Cohen, dans son ouvrage *Nomades. Essai sur l'âme juive*, fonde la qualité de la race juive à la fois sur le sang et le nomadisme. « *Que le nomadisme soit, par lui seul, conservateur de la race, de la pureté ethnique, cela se conçoit. Qui dit errance d'un groupe humain dit également isolement de ce groupe, et malgré ses déplacements, à raison même de ses déplacements, la tribu demeure identique à elle-même [...] Aussi le sang qui coule dans ses veines a-t-il conservé sa pureté première et la succession des siècles ne fera que renforcer la valeur de la race : c'est, en définitive, la prédominance du jus sanguinis (droit du sang) sur le jus soli (droit du sol). De ce phénomène, les Sémites, et particulièrement les juifs, ont offert, offrent encore une preuve historique et naturelle. Nulle part le respect du sang n'a été prescrit avec une intransigeance aussi farouche [...] L'histoire de ce peuple, telle qu'elle est consignée dans la Bible, insiste à chaque instant sur la défense de s'allier avec des étrangers [...] C'est donc bien dans cet amour exclusif, dans cette jalousie, pourrait-on dire, de la race qu'est concentré le sens profond du Sémitisme, et qu'apparaît son caractère idéal*¹¹¹ ». Pour cet auteur : « *Ce culte de l'homme, en passant par celui des ancêtres, mène à celui de la tribu, puis de la race [...] De là sont nées la Stabilité et la Solidarité juives, qui ne sont au fond que la même chose*¹¹² ».

Il revient par ailleurs longuement sur les prescriptions bibliques et talmudiques du *pur* et de l'*impur* destinées à éviter « *toute invasion du dehors* » et, parallèlement, sur l'anathème et l'exclusion radicale (le herem) qu'il convient d'appliquer à ceux qui, à l'instar de Spinoza, se permettent de les enfreindre. Pour lui, les Juifs constituent non pas une race parmi les autres mais la Race qui est le Tout, voire qui est Dieu. « *Le peuple hébreu est en deçà et au-delà de la vie ; pour lui la mort n'existe pas, le présent non plus. Entre le passé et le futur, il n'y a pas de cloison étanche imperméable, et les futurs juifs, à naître dans l'avenir, ne feront pas autre chose en mourant que de rejoindre leur peuple. Les juifs ne sont pas une partie d'un vaste Tout qu'ils réintègrent en mourant, mais ils sont un Tout à eux seuls, défiant l'Espace, défiant le Temps, défiant la Vie, défiant la Mort. Dieu peut-il être en dehors de ce Tout ? S'il existe, nécessairement il se confond avec ce Tout*¹¹³ ». Victime du choc entre sa race et la race aryenne Kadmi-Cohen devait mourir à Auschwitz en 1944.

Quant à Arthur Ruppin, alors qu'il travaille comme démographe en 1930 à l'Agence juive en Palestine et que s'étend rapidement l'influence du mouvement nazi, il publie la première édition de son ouvrage *la Sociologie des Juifs* dont les deux premiers chapitres portent respectivement les titres *La composition raciale des Juifs sur la terre d'Israël* et *Histoire de la race des Juifs hors de la terre d'Israël*. En novembre 1933, quelque dix mois après l'arrivée d'Hitler au pouvoir, il se rendit même à Iéna pour rencontrer Hans Gunther, théoricien de la race aryenne, qui se montra très amical et fut d'accord avec lui « *sur le fait que les Juifs n'étaient pas inférieurs mais différents*¹¹⁴ ». Par ailleurs, dans son ouvrage *Les Juifs dans le monde moderne* et plus précisément dans le chapitre intitulé *Amélioration physique de la race*, il reprend toutes les prescriptions eugénistes et hygiénistes de la Bible et du Talmud et s'interroge lui aussi sur les « *effets des mariages mixtes sur la race juive* ». Il conclut que « *l'infiltration de sang non juif doit à la longue modifier les qualités propres de la race.* »

¹¹⁰. Edouard Conte, *La quête de la race*, p. 202.

¹¹¹. Citation rapportée par A. Pichot, *Op. cit.*, p. 417.

¹¹². *Ibid*, p. 418.

¹¹³. *Ibid*, p. 420.

¹¹⁴. *Comment le peuple juif fut inventé*, p. 367.

Tous ces hygiénistes raciaux juifs, depuis les années 1880 jusqu'à l'avènement du nazisme, ne sont manifestement pas les inventeurs de la racialisation des Juifs. Ils seraient d'ailleurs gravement outragés d'une telle imputation car ils se veulent de fidèles interprètes d'une doctrine et de pratiques bimillénaires. Par delà leurs thèses pseudo-scientifiques sur la race, tous voient, en effet, les principes hygiéniques et eugéniques de la Bible et du Talmud comme les éléments ayant conservé l'entité raciale juive dans sa pureté et sa supériorité originelles, voire lui ayant apporté, comme le dit Wolf, une *surhumanité biologique*.

Au début des années 1930, avec la montée du nazisme et l'exaltation de la race aryenne vue électivement en opposition à la race juive, quelques biologistes juifs commencèrent à s'inquiéter des conséquences sur leur communauté de l'exaltation de leur propre race. Ils réduisirent alors leur engagement dans le mouvement eugéniste. Néanmoins, les milieux sionistes, qui avaient une conception de la race très voisine de celle des nazis – pour Kurt Blumenfeld, chef des sionistes allemands, il existait « *une communauté d'idées entre le nationalisme sioniste et le nationalisme nazi* » –, prolongèrent l'action des théoriciens précédents. C'est dans ce contexte que les dirigeants sionistes, tout préoccupés de faire émigrer les Juifs vers la Palestine, entreprirent, dès l'avènement du régime hitlérien, de négocier avec ses dirigeants¹¹⁵. Dans un mémorandum adressé au parti nazi le 21 juin 1933 par la Fédération sioniste d'Allemagne, quelques mois après l'accession de Hitler au pouvoir, mémorandum que rapporte Lucy Dawidowicz, dans son ouvrage *A Holocaust reader* (p.155), il est dit en effet ceci : « *Dans la fondation du nouvel État (juif), qui a proclamé le principe de la race, nous souhaitons adapter notre communauté à ces nouvelles structure [...] notre reconnaissance de la nationalité juive nous permet d'établir des relations claires et sincères avec le peuple allemand et ses réalités nationales et raciales. Précisément, parce que nous ne voulons pas sous-estimer ces principes fondamentaux, parce que, nous aussi, nous sommes contre les mariages mixtes et pour le maintien de la pureté du groupe juifs [...] Les Juifs conscients de leur identité, au nom desquels nous parlons, peuvent trouver place dans la structure de l'État allemand, car ils sont libérés du ressentiment que les Juifs assimilés doivent éprouver ; nous croyons en la possibilité de relations loyales entre les Juifs conscients de leur communauté et l'État allemand* ». Les auteurs du mémorandum ajoutaient : « *au cas où les Allemands accepteraient cette coopération, les sionistes s'efforceraient de détourner les Juifs de l'étranger, du boycott anti-allemand.* »

Au congrès de Nuremberg de septembre 1933 Rosenberg, un des principaux théoriciens nazis, précisait la position du parti à propos des Juifs : « *nous reconnaissons que la race juive a ses lois propres et nous souhaitons que, dans le domaine qui lui est dévolu, elle développe une culture correspondant à son âme raciale ; nous nous élevons contre la thèse du métissage entre des races disparates. Les lois naturelles telles qu'elles se manifestent dans la vie des plantes et des animaux, se vérifient dans l'espèce humaine : le mélange des races n'enfante pas une nation mais un chaos ethnique* ». Reinhardt Heydrich, chef des Services de Sécurité S.S., écrit lui-même en 1935 dans *Das Schwarze Korps*, l'organe officiel de la S.S. : « *Nous devons séparer les Juifs en deux catégories : les sionistes et les partisans de l'assimilation. Les sionistes professent une conception strictement raciale, et, par l'émigration en Palestine, ils aident à bâtir leur propre État juif... nos bons vœux et notre bonne volonté officielle sont avec eux.* »

En traduisant la commune vision des deux parties en présence, Ilan Greilsammer¹¹⁶ résume ainsi la situation : « *Les deux parties y trouvent leur compte : les sionistes deviennent l'organisation dirigeante de la communauté juive, et les nazis trouvent en eux un instrument pratique pour séparer les juifs du reste de la population* ». Confirmant cette collusion assez

¹¹⁵. in Greilsammer, *Op. cit.* p. 148.

¹¹⁶. *Ibid.*, p. 147.

étroite qui devait durer un certains temps entre sionistes et nazis, Y. Leibowitz nous apprend de son côté que l'organisation sioniste des Juifs allemands qui éditait un journal, la Jüdische Rundschau, eut une existence légale jusqu'en 1938 et que le Lehi, l'organisation juive extrémiste dirigée notamment par Abraham Stern et Yitzhak Shamir, avaient offert ses services à l'Allemagne nazie¹¹⁷.

2 - LA GÉNÉTIQUE DES JUIFS DANS LE MONDE SCIENTIFIQUE

Avec le conflit de 1939-45, le mouvement eugénique juif étudiant et exaltant la race juive subit un arrêt total dans le monde savant mais, compte tenu de ses références à des éléments immuables du judaïsme, il était logique qu'il revienne très rapidement par la suite. Ainsi que le constate en effet A. Pichot : « *toutes les idées caractérisant cette hygiène raciale juive ont en effet perduré* ». Dès 1947 et la création de l'État juif de Palestine il est décidé (ce qui sera légitimé secondairement par la loi) que les Juifs ne pourront pas épouser de non-Juifs tandis que dans les années 1950, particulièrement après la découverte par Watson et Crick de la structure de l'ADN support du patrimoine génétique, les premiers travaux concernant la génétique des populations juives sont publiés dans les revues scientifiques. Ils sont d'abord le fait de chercheurs assez isolés, obsédés par le maintien d'une entité juive supérieure et particulièrement préoccupés par le retour des mariages mixtes, mais ils vont rapidement se multiplier pour devenir de plus en plus importants avec les années 1970. Ils vont même exploser grâce à un financement généreux à partir des années 1980. Shlomo Sand parle à ce propos de « *l'énorme historiographie* » en résultant. « *Il faut savoir, écrit-il, que la théorie juive du sang ne fut pas l'apanage des quelques cercles d'élite isolés cités ici [...] on retrouve son empreinte dans presque toutes les publications ainsi que dans les discours prononcés lors de ses congrès et conférences*¹¹⁸. »

Par ailleurs, alors qu'il est devenu plus difficile d'utiliser les mots de *race* et de *sang* depuis le conflit mondial, un nouveau domaine plus respectable par son appellation mais participant des mêmes préoccupations traditionnelles de pureté raciale, se fait jour : la « *recherche sur la génétique des populations juives* » ou, plus trivialement, la « *recherche du gène juif* ». Portée par l'idée ancestrale d'un peuple-race juif, une nouvelle discipline scientifique vient de naître : la *Génétique des Juifs*¹¹⁹ dont l'influence va, malgré quelques oppositions des milieux laïques, se révéler considérable dans la société juive, parallèlement à son extension dans les équipes universitaires menant leurs recherches sur l'ADN juif. « *Vers la fin du XX^e siècle, écrit Shlomo Sand, l'Israélien moyen savait qu'il appartenait à un groupe génétique unifié dont l'origine ancienne était, plus ou moins, homogène*¹²⁰. »

Témoin de la conception raciale exceptionnelle des Juifs, un échantillon de ces énormes travaux scientifiques est indiqué ci-dessous¹²¹, avec leur intitulé et leur auteur principal :

- *La Génétique des Juifs* de Arthur Mourant et d'une équipe de chercheurs publiée en 1978 aux prestigieuses éditions d'Oxford.
- *Affinity of Several Jewish Communities* de U. Ritte et ses six collaborateurs publié en 1993.

¹¹⁷. *Israël et judaïsme*, p. 156.

¹¹⁸. *Op. cit.*, p. 368.

¹¹⁹. Arthur Mourant et une équipe de chercheurs publient d'ailleurs en 1978 aux éditions d'Oxford leur ouvrage *La Génétique des Juifs*.

¹²⁰. *Op. cit.*, p. 381.

¹²¹. *Aux origines des théories raciales. De la Bible à Darwin*, pp. 378, 379 et 380.

- *Y Chromosomes of Jewish Priest* de K. Shorecki, et de sept collaborateurs en 1997 où les auteurs, reprenant les études de Jacobs et de Salman sur un groupe juif étudient la parenté par des méthodes associant la génétique moléculaire et la génétique des populations.
- *Le Sionisme et la Biologie des Juifs* de Raphael Falk en 1998.
- *From Linage to Sexual Mores : Examining "Jewish Eugenics"* de Naom J. Zohar en 1998.
- *Distinctive Genetic Signatures in the Libyan Jews* de N. A. Rosenberg et ses neuf collaborateurs en 2001.
- *Founding Mothers of Jewish communities* de M. Thomas et ses treize collaborateurs en 2002.
- *Alcohol Dependence Symptoms and Alcohol Dehydrogenase 2 Polymorphism: Israeli Ashkenazis, Sephardics, and Recent Russian Immigrants* de D. Hasin et ses six collaborateurs, étude portant sur les gènes protégeant les Juifs de l'alcoolisme.
- *Multiple Origins of Ashkenazi Levites: Y Chromosome Evidence for both Near Eastern and European Ancestries*, de D. M. Behar et ses onze collaborateurs en 2003.
- *Anglo-Jewish Scientists and the Science of Race* de Todd M. Endelman, en 2004.
- *Reconstruction of Patrilineages and Matrilineages of Samaritans and Others Israeli Populations From Y-Chromosomes and Mitochondrial DNA Sequence Variation* de P. Shen et ses dix collaborateurs en 2004.
- *Natural History of Ashkenazi Intelligence* de G. Cochran et ses collaborateurs en 2006, étude portant sur les gènes donnant aux Ashkénases une intelligence supérieure.
- *Abraham's Children : Race, Identity and the DNA of the Chosen People* de John Entine, New-York, Grand Central Publishing en 2007.

Sur son site Internet (http://www.aish.com/societywork/sciencenature/Jewish_Genes.asp) spécialement consacré aux « gènes juifs », Yaakov Kleiman rapporte « *qu'une étude récente et approfondie de génétique, et des séquences de l'ADN, a montré que les différentes populations juives de la Diaspora avaient conservé leur patrimoine génétique propre, malgré l'exil. Malgré la dissémination aux quatre coins du monde et malgré plus de 1000 ans d'exil, les juifs ont un patrimoine génétique commun. Ces recherches confirment d'une part un ancêtre commun, et d'autre part une origine géographique commune. Les juifs de différentes communautés orientales telles que celles d'Iran, d'Irak, du Kurdistan et du Yemen ainsi que de nombreux juifs européens ont un profil génétique très similaire.* »

Par ailleurs, il est fait état sur ce même site d'une communication à l'Académie des Sciences aux USA par M.F. Hammer, communication du 9 mai 2000 selon laquelle : « *En dépit de leur long exil dans de nombreux pays, les communautés juives sont très proches au point de vue génétique. Les résultats de ces travaux posent l'hypothèse d'un gène paternel unique pour les différentes communautés d'Europe, d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient et suggèrent la possibilité que les communautés juives descendent d'une ancienne population du Moyen-Orient. Ces travaux ont aussi montré, vu la pérennité du profil génétique, que de nombreuses communautés sont restées isolées et qu'il n'y a pas eu de mélange avec le patrimoine génétique des non-juifs.* »

A. Pichot remarque que l'eugénisme de source biblique et talmudique est également présent dans les milieux de la sociobiologie des États-Unis. Avec de nombreuses références postérieures à la seconde guerre mondiale et en reprenant largement les thèses des théoriciens de la race juive dans sa dimension génétique, Kevin MacDonald écrit par exemple en 1994 : *A People that Shall Dwell Alone: Judaism as Evolutionary Strategy*. Comme l'indique le titre de l'ouvrage il est question de la *stratégie évolutive* devant assurer la promotion à la fois biologique et sociale du peuple juif.

En conclusion de ces données consacrées au monde scientifique juif dans sa perspective de la promotion de sa propre entité raciale, on peut ajouter, d'une part que ce sont les théoriciens juifs du surhomme juif qui précédèrent voire inspirèrent ceux de l'aryanisme dans la fabrication du surhomme aryen, d'autre part que, dans la concurrence acharnée que mena chacun de ces groupes pour affirmer sa supériorité, l'eugénisme intellectuel aryen ne fut en définitive qu'un pâle reflet de l'eugénisme juif qui, quant à lui, était porté par une culture bimillénaire. On constate en effet que les principaux théoriciens de l'aryanisme, Chamberlain, Vacher de Lapouge, Rosenberg... ne furent guère que des idéologues maniant plus les affirmations péremptoires concernant la spécificité et la supériorité aryennes que les arguments scientifiques. Pour l'historien, il est patent qu' : « *il n'a rien existé de semblable aux études sur les Juifs et il est peu probable qu'il y en ait d'autres par la suite [...]* Si l'on disposait pour les Aryens de travaux comparables à ceux qui traitent de la spécificité biomédicale des juifs, ou de leurs pureté et supériorité raciales, les textes afférents auraient depuis longtemps été commentés et recommentés dans tous les sens, et plus personne ne parlerait de Marr ou de Ploetz¹²². »

Puisque toute catégorie *raciale*, avons-nous dit, se caractérise plus encore par le *comportement* que par l'*aspect physique*, par la *culture* que par la *biologie*, ces énormes travaux émanant principalement de biologistes juifs n'ont certes qu'un intérêt fort modeste du point de vue scientifique. Mais, ils reflètent bien la pensée raciale intimement liée au judaïsme et la prégnance exceptionnelle de la *race juive*, première race d'ordre culturel de l'histoire occidentale.

3 – L'ANTHROPOLOGIE RACIALE JUIVE DANS LE MONDE DES LETTRES

Si le monde scientifique juif en particulier est imprégné de la pensée raciale inhérente au judaïsme à plus forte raison en est-il du monde des lettres. Par son ampleur, son développement et sa continuité, il s'agit là d'un phénomène unique dans l'histoire. À partir d'une certaine revue de la littérature émanant d'auteurs juifs, seront examinées successivement :

- l'altérité Juifs/non-Juifs
- la conscience de *race* dans la judaïcité,
- les mystiques conjointes de la race et du sang, du pur et de l'impur,
- la phobie des mariages mixtes,
- l'essentialisation-racialisation de l'homme-juif et son expression privilégiée : *le Juif*

L'altérité Juifs/non-Juifs

Face aux Blancs il y a des Noirs, des Métis, des Jaunes..., face aux Français il y a des Allemands, des Britanniques, des Espagnols..., face aux chrétiens il y a des juifs, des musulmans, des bouddhistes..., face aux Aryens il y avait des Juifs et des Métis en multitude mais, pour la culture juive, l'humanité est constituée essentiellement de deux catégories d'hommes et de deux seules, les Juifs et les non-Juifs. Dans cette vision dualiste du monde des hommes, ceux qui ne sont pas juifs sont des *non-Juifs*, non pas dans un apartheid localisé à l'échelle de certains pays (où subsistent encore des *non-Blancs*), mais dans un apartheid universel qui se joue des frontières terrestres. Pourvus d'une identité en négatif, comme privés de quelque chose, incomplets, lacunaires, tels sont ces *a-Juifs* conditionnés à se voir et à se désigner eux-mêmes comme tels face aux Juifs. Dans ce système-de-pensée-qui-oppose

¹²². *Op. cit.* de A. Pichot, pp. 436-437.

s'établit ainsi d'emblée, entre Juifs et non-Juifs, entre race et contre-race¹²³, une *étrangèreté*, un écart, une distance, une différence, une hétérogénéité, une dichotomie qui ont quelque chose de spécifique : la radicalité. Entre deux groupes de pensée ou dans l'amitié entre deux personnes, il y a bien altérité, mais ces deux groupes ne se définissent pas l'un par rapport à l'autre : chaque groupe se voit reconnaître autonome et libre. Un dialogue peut s'engager comme il s'engage entre un Blanc et un Noir. L'altérité véhiculée par le manichéisme judaïque est d'une autre nature : déniait quelque chose dans l'autre, excluant d'emblée tout mélange de sang entre deux communautés, cette donnée essentielle qui désigne une catégorie raciale particulièrement différenciée culturellement, elle ne peut pas ne pas constituer un fossé extrêmement profond entre les deux groupes. Conditionnant les deux parties, et d'abord bien entendu la partie juive, à une démarche essentielle de distinction et d'opposition, elle exclut tout dialogue véritable comme c'est le cas aussi entre un Blanc et un Non-Blanc. Nous dirons d'ailleurs que le judaïsme qui, au nom de ses mythes fondateurs de la Création, de l'Alliance et de l'Élection, impose sans cesse des limites et élève des obstacles spirituels et matériels entre les Juifs et les non-Juifs représente, par excellence, *l'idéologie des frontières et des murailles*. Jan Assmann parle à ce propos d'« *un mur d'airain entre le peuple juif et les cultures environnantes*¹²⁴ ». Conception dualiste, inédite et éminemment perverse que cette humanité scindée en deux : il y a, au nom de la Loi juive, ceux qui sont dedans et ceux qui sont dehors, ceux qui *en sont* et ceux qui *n'en sont pas*. Il y a les frères et les non-frères !

À propos du regard réciproque que se portent notamment les Juifs et les non-Juifs, Claude Liauzu a écrit : « *L'autre, le sauvage, le barbare, l'étranger, l'oriental, le juif... est si intimement lié à notre histoire que l'Occident s'est défini par rapport à lui, par opposition à son origine, à sa "race", à sa religion, à ses mœurs ...*¹²⁵ ». Si son assertion est parfaitement juste en ce qui concerne les quatre premiers personnages, l'historien se trompe gravement pour le Juif : le judaïsme a fait des siens une catégorie d'ordre racial et a défini le Juif par opposition au gentil bien avant que ce dernier ne soit amené, par la force des choses, à se définir par opposition au Juif. La vocation permanente assignée aux Juifs par le judaïsme n'est-elle pas depuis les origines « *d'être vis-à-vis du monde les éternels gardiens d'un idéal qui leur ordonne de se tenir étrangers et à distance de la sphère des États-nations*¹²⁶ » ? Et comme le montre l'histoire, de la période biblique à la période contemporaine, il est clair qu'aucun autre peuple n'a eu le souci d'être "*étranger de l'intérieur*" dans toutes les nations et de cultiver, tributaire qu'il est de ses textes fondateurs, une différence irréversible entre lui et les autres, différence qui, avons-nous vu, désigne une *race* au sens le plus évolué du terme.

Il en résulte que les non-Juifs, tous concernés par la culture juive, sont engagés à se définir comme tels et à se considérer comme appartenant à une catégorie d'hommes différente voire antagoniste de celle des Juifs parce que située obligatoirement en regard d'elle et par référence à elle. Issue du judaïsme, entretenue avec un soin jaloux dans la judaïcité, consacrée par le temps, cette conception manichéenne est un élément essentiel accompagnant la notion de race juive, notion basée, non pas sur quelque différence de couleur de peau, non pas sur une différence dans l'ordre de la pensée, mais sur une identité irréductible d'ordre héréditaire et culturel.

La conscience de race dans la judaïcité

¹²³. Le groupe faisant fonction de *contre-race* est bien entendu déterminé par le groupe porteur de l'idée de *race*. Ici, ce sont les non-Juifs, dans le nazisme ce furent les Juifs, dans les régimes d'apartheid des États-Unis et d'Afrique du Sud, ce furent les Noirs ou certains immigrants. C'est dire qu'il y a, généralement sinon toujours, racialisation des protagonistes.

¹²⁴. Dans son ouvrage *La Mémoire culturelle*.

¹²⁵. *Race et Civilisation*, 4^{ème} de couverture.

¹²⁶. Citation de George Steiner rapportée par Avraham B. Yehoshua, *Israël un examen moral*, p. 41.

« *Vingt siècles de souffrance avaient modelé mon caractère, écrit Alain Finkielkraut¹²⁷, j'étais l'un de ces lieux de ce monde où s'exprimait l'âme juive. Jamais il me serait venu à l'idée d'employer le terme exécré de "race" et pourtant imprégné de la sensibilité de mon peuple, pur instant d'un processus, maillon dans la chaîne ininterrompue des existences, je faisais implicitement allégeance au déterminisme de la pensée raciale* ».

Hannah Arendt elle-même, tout en étant issue d'une famille parfaitement intégrée, cultivée et non pratiquante, faisait la distinction entre son groupe : les Allemands et son peuple : les Juifs. Elle, l'éminente universitaire allemande, peut écrire : « *Je ne crois pas m'être jamais considérée comme allemande, au sens d'appartenance à un peuple et non d'appartenance à un État¹²⁸* ». À l'instar de l'historien juif allemand Isak Markus Jost, sans doute Hannah Arendt aurait-elle pu distinguer ses frères de sang et les frères de son pays. Car, pour un individu, la judéité est tout autre que la francité, l'islamité ou la négritude. Ainsi que l'écrit le philosophe Bruno Bauer « *l'essence bornée qui fait de lui un Juif l'emporte forcément sur l'essence humaine qui devrait, comme homme, le rattacher aux autres hommes ; et elle l'isole de ce qui n'est pas Juif.* »

Cette essence spécifique attribuée aux Juifs par le philosophe, ce « *déterminisme de la pensée raciale* » dont parle Finkielkraut ou, en d'autres termes, cet inconscient de race présent chez tant d'auteurs d'hier ou d'aujourd'hui¹²⁹ représente véritablement une donnée-clé de l'histoire juive et donc de l'histoire occidentale. Basée sur une Écriture sacrée de statut divin avec ses deux éléments conjoints d'Alliance/Élection et de filiation sanguine, l'altérité structurelle inamovible qui en découle, au fondement même de la capacité à exister pour le peuple juif, consacrée par une législation établie plusieurs siècles avant notre ère, reprise constamment jusqu'à nos jours dans la littérature et les traditions, fait manifestement de l'entité juive la catégorie d'ordre racial la plus différenciée de l'histoire. On peut même constater que la dimension proprement généalogique est non seulement revendiquée par de nombreux auteurs juifs mais qu'elle est même considérée comme l'essentielle : « *C'est l'hérédité qui définit l'appartenance au peuple juif¹³⁰* » écrit le Grand rabbin Sirat. De multiples auteurs vont ainsi revenir sur cette donnée fondamentale du judaïsme. Jean-Christophe Attias¹³¹, après avoir constaté que nombre de Juifs « *n'observent plus le shabat, s'habillent comme tout le monde, ne mangent pas d'une manière différente* », que « *les traits discriminants dont l'histoire les avait affublés sont en train de disparaître* », conclut lui aussi qu'« *il ne reste plus que la "race" comme élément distinctif entre un Juif et un Non-Juif¹³²* ». Car, poursuit-il : « *Le Juif n'est pas uniquement le dépositaire du message hébraïque originel, il est aussi, par le sang, par la généalogie, descendant d'Abraham* ». Michel Wieviorka¹³³, de son côté, précise que « *la façon même dont les Juifs conçoivent le plus souvent la judéité (par la mère) est d'ordre biologique* ».

¹²⁷. *Le Juif imaginaire*, p. 48.

¹²⁸. *La Tradition cachée*, Bourgeois, 1987, p. 232.

¹²⁹. Citons par exemple celui de Bernard-Henri Lévy : « *Bouffer du curé, du rabbin, de l'imam - jamais du "Juif" ou de l'"Arabe". Etre solidaire, bien entendu, de caricaturistes qui se moquent du fanatisme et le dénoncent - mais s'interdire, fût-ce au prétexte de la satire, la moindre complaisance avec les âmes glauques qui tripatouillent dans les histoires de sang, d'ADN, de génie des peuples, de race. C'est une ligne de démarcation* ». (*Le Monde* du 21/07/08). En assimilant le groupe des Juifs et celui des Arabes, on voit aussi que cet auteur juif a, lui aussi, un inconscient de race caractérisé à propos des siens.

¹³⁰. *La Tendresse de Dieu*, Nil 1996, p. 128-129.

¹³¹. *Les Juifs ont-ils un avenir ?*, p. 11 et 64.

¹³². *Ibid*, p. 77.

¹³³. *L'espace du racisme*, p. 230. M. Wieviorka remarque lui aussi que le fait que la judéité est d'ordre « *biologique* ». Sans faire de commentaire il ajoute néanmoins que ce fait représente un « *problème immense* ». Problème immense en vérité puisque à la base même de la pensée raciale inhérente au judaïsme et du double racisme qui en résulte !

Shmuel Trigano¹³⁴ s'exprime pareillement : « *L'identité juive – outre la référence à l'Alliance – se définit très fortement en fonction du principe généalogique.* »

Pour Moïse Hess (1812-1875), « *les juifs ne sont pas un groupe religieux, mais une nation à part, une race particulière, et le juif moderne qui le nie n'est pas seulement un apostat, un renégat de sa religion, mais aussi un traître à son peuple, à sa tribu et à sa race*¹³⁵. » Brandeis ancien juge à la Cour suprême des États-Unis et l'un des chefs sionistes de ce pays dans les années 1920 peut lui même écrire : « *Prétendre, comme le font nombre d'Israélites, que les Juifs sont les adeptes d'une religion et non les éléments d'une race est une erreur historique et ethnologique*¹³⁶. »

En effet, comme nous l'avons explicité précédemment, on n'est pas juif par la géographie, par la croyance ou par le fait de se reconnaître partie prenante d'une histoire, d'une tradition, d'une certaine culture, comme on peut être chrétien ou musulman. On est Juif lorsqu'on vient au monde de parents juifs ou, dans le langage moderne, par l'hérédité, la génétique, le sang. La naissance, les origines sont le grand repère identitaire de l'homme juif : on est « *Juif de race* » comme l'écrit J.C. Milner¹³⁷. Même Lévi-Strauss qui « *ne s'est jamais senti juif, est évidemment juif, dit-il, puisque ses parents étaient juifs*¹³⁸ ». La formule courante : « *On ne devient pas juif, on naît juif, on meurt juif et on transmet la judéité naturellement* » résume bien la situation spécifique faite aux Juifs par la culture judaïque. D'où il résulte – témoin des *caractéristiques biologiques qui font le Juif* – que le terme de *coreligionnaires* n'est pratiquement jamais utilisé dans le monde juif moderne. Divers auteurs parlent de *congénères* ; d'autres, tel Stefan Zweig¹³⁹, emploient l'expression de *frères de sang*.

On peut noter ici que cette exceptionnelle conscience de race représente à la fois le ciment des communautés juives et la pesanteur inhérente à la condition de Juif.

Ciment des communautés juives ! Alors que les chrétiens (ou les musulmans) de différentes communautés s'entretuent sans état d'âme, elle permet au monde juif d'admettre en son sein les opinions les plus extrêmes et les haines les plus aiguës. C'est cet élément qui, en définitive, va apporter cohésion au groupe des Juifs, constituer un signe de ralliement des individus en même temps qu'un engagement à la solidarité. Le commandement « *tu ne tueras pas* » un frère de race ne sera transgressé que par un Juif devenu fou ou dans quelques rares épisodes tel celui rapporté par Flavius Josèphe concernant le siège de Jérusalem par les Romains en 70 où les Zélotes juifs massacrèrent les Juifs de Jérusalem. En sachant aussi selon la doctrine juive que « *chaque Juif est tenu pour responsable de toute injustice arrivée à un autre Juif*¹⁴⁰ », que « *seule, la vie des Juifs, n'a pas de prix* » et en accordant crédit à la thèse de divers auteurs, ethnologues notamment, suivant laquelle une telle solidarité se voit bien plus dans les communautés où existent des liens de sang que dans les communautés nationales, culturelles, religieuses ou politiques, il est clair que le monde juif transporte un sens de la race particulièrement développé avec ses conséquences potentielles extrêmes.

Pesanteur de la condition de Juif ! Une contrainte culturelle permanente aussi impitoyable que largement inconsciente n'est pas, comme nous le verrons, la moindre conséquence de la situation spécifiquement juive dans laquelle tout Juif est jeté à sa naissance et de la séparation radicale que le judaïsme a établie entre les siens et le reste de l'humanité.

¹³⁴. *Un exil sans retour ? Lettre à un Juif égaré*, p. 232.

¹³⁵. Citation rapportée par Berlin Isaiïah dans *Trois essais sur la condition juive*, p. 120.

¹³⁶. Citation rapportée par P. Prévost dans son ouvrage *La France et l'origine de la tragédie palestinienne*, p. 93.

¹³⁷. Dans son ouvrage, *Les penchants criminels de l'Europe démocratique*, p. 68, il écrit à propos des immigrés maghrébins arrivant massivement en France dans les années 1960 « *Leur affection pour ceux qui allaient vers eux, les conduisait bien souvent à ne pas pouvoir croire que certains de ces Français généreux fussent Juifs, je veux dire : Juifs de race* ».

¹³⁸. Citation rapportée par Jean Daniel, *Nouvel Observateur* N° 2349, p. 13.

¹³⁹. Donnée rapportée par Jean-Jacques Lafaye, *Stefan Zweig*, p. 61.

¹⁴⁰. *La Haine se soi*, sous la dir. de Benbassa et Attias, p. 33.

Les mystiques conjointes de la race et du sang, du pur et de l'impur

Dans la tradition juïdique le *sang* n'est pas une banale métaphore, comme il peut l'être dans la plupart des autres contextes. Tout autre que le sang chrétien ou musulman, français ou allemand, est en effet le *sang juif*. Composante essentielle de la notion de race dans sa signification biologique, il est intimement lié à l'être-juif. « *Je suis né pour vivre dans un pays éclatant et lumineux, dans la clarté du ciel bleu., Cela me prouve à moi-même combien s'est conservé purement mon sang sémite. Vénérez-moi en pensant que dans mes veines il court sans mélange et que je suis le descendant sans macule d'un race impolluée*¹⁴¹ ». À la veille de la prise de pouvoir par les nazis, la religieuse Edith Stein¹⁴² (1891-1942), convertie au catholicisme, n'hésitait pas quant à elle « à parler d'une expiation qui devait venir de la race juive parce qu'elle avait rejeté le Christ, leur Messie ». Et avant de mourir à Auschwitz, elle pouvait dire encore au Père Hirschmann¹⁴³ : « *Vous ne savez pas ce que cela signifie pour moi d'être fille du peuple élu, d'appartenir au Christ non seulement par l'esprit mais aussi par le sang* ». Raïssa Maritain, se faisant injurier dans *Je suis partout* parce qu'elle était juive, peut aussi écrire « *il m'est impossible d'admettre l'insulte qui s'adresse à mon sang ! Cela est intolérable. De quelque race que l'on soit l'injure faite au sang est faite à Dieu lui-même l'auteur de la vie*¹⁴⁴ ». À leur exemple, bien des Juifs convertis au christianisme se verront, se diront et seront vus *Juifs de race* (ou *Juifs de sang*) et *chrétiens de croyance*. Simone Weil, quant à elle, sera souvent considérée comme la *juive chrétienne*.

Pour l'éminent philosophe juif que fut Martin Buber (1878-1965) : « *Le sang est une force qui constitue nos racines et nous vivifie ; les couches les plus profondes de notre être sont déterminées par lui, notre pensée, notre volonté lui doivent leur plus intime coloration*¹⁴⁵ ». Dans le court chapitre (8 pages) d'où est extraite cette citation, on peut d'ailleurs remarquer que le sang revient 14 fois dans des expressions telles que « *la confluence du sang* », « *la communauté de sang* », « *la patrie du sang* », « *le sang, le plus profond et le plus puissant substrat de l'âme* », « *le sang, force créative de notre vie* », « *ceux de son sang* »...

Et dans son ouvrage *Trois discours sur le judaïsme*, il écrit aussi : « *C'est le sang que le Juif ressent comme son héritage millénaire et qui le rend immortel. Cette connaissance du fait que le sang produit la force nutritive de chaque individu est essentielle. Que les lois les plus profondes de notre existence sont déterminées par le sang, que notre pensée intérieure et notre volonté sont modelées par lui... Si quelqu'un est amené à choisir entre les influences de l'environnement et la substance et la source de vigueur du sang, il se décidera pour le sang s'il veut être un juif authentique.* »

Les expressions extrêmement fréquentes dans la littérature de *race juive*, de *peuple juif*, de *sang juif* traduisent l'importance particulière de cette hérédité de sang. Dans sa *Lettre sur l'Autonomie* Vladimir Jabotinsky (1880-1940), savant lettré ayant traduit en hébreu nombre de classiques de la littérature mondiale et principal théoricien de la conquête sioniste de la Palestine, aborde lui aussi ce sujet : « *Il est impossible à un homme de s'assimiler à un peuple dont le sang est différent du sien. Pour être assimilé il faudrait qu'il change son corps et devienne autre par son sang. Il ne peut pas y avoir d'assimilation. Nous n'autoriserons pas de choses du genre des mariages mixtes parce que la préservation de notre intégrité nationale*

¹⁴¹. Citation rapportée par Alfred Fabre-Luce dans son ouvrage *Pour en finir avec l'antisémitisme*, p. 10.

¹⁴². *Le philosophe et la Croix. Edith Stein*, Hilda Gref, éd du Cerf 1955 p. 117.

¹⁴³. Citation rapportée par Sylvie Courtine-Denamy *Le souci du monde* p. 239.

¹⁴⁴. Dans une lettre à des amis (Cahiers Jacques Maritain N° 7-8).

¹⁴⁵. *Judaïsme*, p. 12. Dans sa période nazie Heidegger dira lui aussi que « *pour tout peuple, le premier garant de son authenticité et de sa grandeur est dans son sang et sa croissance corporelle* » (Citation rapportée dans l'ouvrage de Emmanuel Faye, *Heidegger, L'introduction du nazisme dans la philosophie*, Albin Michel 2005).

*est impossible autrement que par le maintien de la pureté de la race et pour ce faire nous aurons ce territoire dont notre peuple constituera la population racialement pure*¹⁴⁶. »

Quant à Freud, il considère la judéité – le fait de se sentir juif tout en étant incroyant – comme une valeur éternelle, transmise « *par les nerfs et le sang*¹⁴⁷ ». Pour lui aussi la race juive n'est point une vaine expression : à l'idée d'une correspondante selon laquelle le Messie sera issu d'un couple mixte, outré il répond : « *J'avoue que je n'ai pas trouvé du tout sympathique votre fantasme [...] Dieu doit le faire naître de la meilleure race juive*¹⁴⁸. »

« *Être haï, personnellement, pour une race, est un destin que mon sang juif m'a appris à supporter avec le sourire depuis des années* », écrit Stefan Zweig¹⁴⁹ dans une lettre à Romain Rolland dans les années 1910. Le romancier André Schwarz-Bart, lui, s'interroge : « *Si Dieu est en petits morceaux, qu'est-ce que ça peut bien signifier d'être juif ? Quelle est donc la place du sang juif dans l'univers ?*¹⁵⁰ » tandis que le philosophe Hermann Cohen (1842-1918) peut écrire : « *Nous autres juifs, nous devons reconnaître que l'instinct racial n'est en aucune façon une simple barbarie, mais une aspiration naturelle et légitime du point de vue national*¹⁵¹. »

Faut-il conclure alors avec Theodor Lessing que, dans le monde juif, « *nul n'a jamais pu se libérer de la contrainte de son sang* » et que « *nul impératif catégorique n'a jamais pu couvrir la voix du sang*¹⁵². »

Face à ces professions de foi exaltant la tribu, sacralisant l'ego juif et la race juive, vouant à l'ostracisme les mariages mixtes, prônant la primauté et la pureté du sang dans la crainte de quelque adultération, face à une telle approche émanant de personnalités éminentes travaillant de toute leur âme à faire reconnaître le peuple juif comme une « *communauté de sang*¹⁵³ », comment mieux traduire la dimension raciale du judaïsme et le racisme auquel est exposé électivement le monde juif depuis toujours ? Comment « *ne pas souligner l'étroite relation entre ces théories et les idéologies racistes modernes*¹⁵⁴ » ? Comment ne pas éprouver aussi quelque vertige ou ressentir quelque froid dans le dos après le traitement que les Juifs ont subi en Allemagne au nom du racisme nazi parfaitement exprimé dans cette phrase, étrangement semblable aux précédentes, de Hitler dans *Mein Kampf* : « *Le mélange des sangs et l'abaissement du niveau des races qui en est la conséquence inéluctable sont les seules causes de la mort des civilisations anciennes. Les hommes ne meurent pas parce qu'ils perdent la guerre, mais parce qu'ils perdent cette force de résistance qui ne s'y maintient que dans le sang pur. Tous ceux qui, en ce monde, ne sont pas de bonne race, ne sont que rebut.* » Car, « *ce qui fait la race, écrit-il encore, ce n'est pas la langue, c'est le sang.* »

Alors que la politique raciale des nazis dirigée avant tout contre les Juifs se mettait progressivement en place dès le début de 1933, le président des anciens combattants juifs d'Allemagne ne songeait encore nullement à contester sa différence raciale. Dans le *Schild* du 12 avril 1934 il déclarait : « *La solution du problème juif est possible à l'intérieur de*

¹⁴⁶. Citation rapportée dans *L'Histoire cachée du sionisme*, p. 38.

¹⁴⁷. Henri Rey-Flaud, *Et Moïse créa les Juifs... Le testament de Freud*, Aubier 2006.

¹⁴⁸. Citation rapportée par Georges Zimra, *Freud, les Juifs, les Allemands*, p. 130.

¹⁴⁹. Citation apportée par Jean-Jacques Lafaye, *Stefan Zweig*, p. 22.

¹⁵⁰. Dans *Le Dernier des Justes*.

¹⁵¹. Citation rapportée dans *Le mythe aryen* de Léon Poliakov, p. 340.

¹⁵². *La Haine de soi*, p. 72.

¹⁵³. Expression de Buber, *Blutsgemeinschaft*.

¹⁵⁴. Propos de Hannah Arendt concernant Disraeli qui écrivait à la fin du XIX^e siècle que « *les vicissitudes de l'histoire trouvent leur principale solution dans la race qui est un tout* » ; que la race est « *la clé de l'histoire sans considération de "langue et de religion, car "seul, le sang, fait une race" ; qu'il n'y a qu'une seule aristocratie, l'"aristocratie de la nature", à savoir "une race pure et parfaitement organisée"* » (*Sur l'antisémitisme*, p. 164).

notre patrie à condition que la discrimination raciale ne soit pas une diffamation raciale qui nous parait inacceptable et injuste en regard de notre passé¹⁵⁵. »

La phobie des mariages mixtes

Conformément aux nombreux textes de la Torah fustigeant le mélange du sang juif et du sang des non-Juifs, la pureté ethnique est un souci constant dans de nombreuses couches des populations juives. Car, écrit Esther Benbassa : « *l'exogamie est apostasie, adultère et prostitution. Dissolution de soi dans l'autre¹⁵⁶* ». Vue comme une alliance contre nature c'est le péché irrémédiable contre la donnée fondatrice du judaïsme : la *Distinction/Séparation* d'avec les goyim. Tout à sa préoccupation de préserver ou de reconstituer son groupe à partir des éléments restés purs, Joseph Sitruk, grand rabbin de France proclame de son côté en 1993 : « *Je voudrais que les jeunes gens juifs n'épousent jamais que des jeunes filles juives* ». Impératif absolu pour les Juifs fidèles à la loi du judaïsme, c'est aussi bien entendu un souci majeur chez les responsables des écoles juives¹⁵⁷.

La hantise de la mixité, de l'hybridation et du métissage qui empêchent la transmission des caractères biologiques de la race, la peur de la dégénérescence avec les représentations toujours sous-jacentes de souillure ou de contamination, font manifestement partie intégrante de la culture juive. Même les dirigeants laïques de l'État d'Israël ont toujours tremblé devant le spectre des digressions généalogiques.

Face à la corruption et à l'altération du lignage que sont les mariages mixtes entre Juifs et non-Juifs, Shmuel Trigano traduit fort bien l'anxiété du monde juif dans son ensemble. « *La question la plus inquiétante, écrit-il, est de savoir si nous n'allons pas assister à la constitution de statuts inégaux dans la "citoyenneté" juive. Il va y avoir des Juifs ethniques, non halakhiques, que l'on ne pourra pas épouser et qui pourront plus facilement se marier à des non-Juifs qu'à des Juifs [...] Certaines catégories de Juifs n'auront pas les mêmes droits que nous. Ceux-ci seront inférieurs parce que ces gens n'auront pas la même pureté de lignage ou un statut reconnu [...] Sommes-nous prêts à voir se constituer des castes dans ce qu'il est convenu d'appeler le "peuple juif"¹⁵⁸.* »

En définitive, on peut dire que cette mystique de la pureté avec les interdits du métissage et du partage des repas, représente véritablement un des critères majeurs qui permet, quels que soient les temps et les lieux, de dire *race* et *racisme*. Comme l'écrit pertinemment Pierre-André Taguieff : « *La phobie du mélange des "races", des lignées ou des "couches", la mixophobie, est au cœur du racisme¹⁵⁹* ». Toutes les lois racistes de l'histoire auront en effet ce point commun : l'interdiction des relations sexuelles interraciales. Certes, depuis l'Antiquité, les Juifs n'ont pas été les seuls à croire que les mélanges de populations de races différentes affaiblissaient les peuples mais il reste que, parmi toutes les religions et tous les systèmes de pensée, seul le judaïsme a fait de cette donnée un impératif absolu pour ses adeptes, impératif qui est en même temps la condition même de sa survie.

L'essentialisation-racialisation de l'homme-juif et son expression verbale privilégiée : le Juif

Avec l'examen des données bibliques fondatrices du judaïsme et du droit rabbinique, nous avons déjà rencontré ou perçu dans les textes ce concept d'*essence*, suivant lequel les Juifs

¹⁵⁵. Citation rapportée Rita Thalmann - "20 janvier 1942, le protocole de Wannsee : de l'antisémitisme à la solution finale" in *10 leçons sur la nazisme*, p. 212, Éditions complexe.

¹⁵⁶. *Le Juif et l'Autre*, p. 92.

¹⁵⁷. *Le Monde de l'Éducation*, janvier 2008.

¹⁵⁸. *Un exil sans retour*, p. 246.

¹⁵⁹. *Le racisme*, p. 23.

possèdent un destin intemporel et une identité immuable. Remarquons ici que ce concept s'exprime électivement par l'expression *le Juif* dont la capacité signifiante est tout autre que celle des expressions symétriques que sont a priori *le Français*, *le chrétien* ou *le musulman*. Car, comme le remarque fort pertinemment Sigmund Freud, « *il y a dans l'"être-juif" quelque chose qui fait question* ». Si cette expression désigne parfois tel individu dans sa singularité, elle s'applique le plus souvent au *Juif de partout et de nulle part*, au *Juif éternel*, à *tous les Juifs* et à *tout-Juif*. C'est ainsi que l'on constate, d'une part qu'elle est véritablement consubstantielle à l'antisémitisme (on la retrouve pratiquement dans tous les pamphlets anti-Juifs, notamment en Allemagne et en France depuis le XIX^e siècle¹⁶⁰), d'autre part qu'elle est d'une extrême banalité à la fois chez les auteurs juifs, qu'ils soient religieux ou athées et chez les non-juifs qu'ils soient philosémites¹⁶¹ ou neutres.

Citons donc ici quelques personnalités éminentes du monde juif contemporain et auteurs de textes particulièrement significatifs de ce phénomène exceptionnel, sinon unique, qu'est l'essentialisation-racialisation de l'homme juif dans la culture judaïque :

- Moïse Hess :

« *La race juive est une race pure qui a reproduit l'ensemble de ses caractères, malgré les diverses influences climatiques. Le type juif est resté le même à travers les siècles* ». Et l'auteur, considéré par ses biographes comme doué d'une intelligence exceptionnelle, de poursuivre : « *Il ne sert à rien aux Juifs et aux Juives de renier leur origine en se faisant baptiser et en se mêlant à la masse des peuples indogermaniques et mongols. Les caractères juifs sont indélébiles*¹⁶². »

- Martin Buber :

« *Israël est le seul peuple à avoir connu un Dieu qui se soit choisi un peuple d'hommes, afin qu'il prépare le monde créé à être pour lui un royaume, en y réalisant la justice*¹⁶³. »

- André Amar :

« *Le peuple juif n'est pas un peuple quelconque parmi les autres, il est une catégorie ontologique. Cela signifie qu'il est à soi seul un mode d'être irréductible à toute autre entité, politique, nationale, sociale, ou culturelle. L'homme juif touche à l'universel humain, non point par similitude, mais par sa spécificité même*¹⁶⁴. »

- Benny Lévy :

« *Dans l'être juif se décide une forme de l'humain, essentiellement distincte de l'humain du monde présent sans origine*¹⁶⁵ » Et aux Juifs tentés de s'éloigner du judaïsme il lance ce défi : « *Vous aurez beau devenir sociologue, révolutionnaire, Juif réformé, vous ne changerez rien à ce fait foncier, fondamental, initialement et destinalement : vous êtes nés du début jusqu'à la fin*¹⁶⁶. »

- Gilles Zenou :

¹⁶⁰. On aura ainsi de multiples expressions telles que : le « Juif ennemi du genre humain », le « Juif homme d'argent », le « Juif bourreau du Christ », le « Juif homme de pouvoir », le « Juif comploteur », le « Juif dominateur », le « Juif apatride », le « Juif révolutionnaire »...

¹⁶¹. P. Sartre, par exemple, l'utilise près de 200 fois dans son essai de 185 pages *Réflexions sur la question juive*.

¹⁶². Citation extraite de *Rome et Jérusalem* et rapportée par Shlomo Sand dans *Comment fut inventé le peuple juif*, p. 116.

¹⁶³. *Judaïsme*, p. 158.

¹⁶⁴. Citation rapportée par Maxime Rodinson, *Information juive* (Paris), N° 251, mai 1975, p. 1-2.

¹⁶⁵. *Être juif*, p. 39.

¹⁶⁶. *Ibid*, p. 34.

« Le juif sait qu'il est une figure irréductible de l'altérité et que son refus d'être "normal" constitue sa spécificité » ; « ce qui le constitue comme juif c'est son irréductible altérité¹⁶⁷. »

• André Neher :

« L'homme juif n'est pas un homme tout simplement (...) quelque chose complique la simplicité de sa condition humaine » ;

« Le Juif est le "passeur"... C'est sur la barque de chaque Juif répétant le geste d'Abraham que les hommes passent à l'autre rive de l'humanité » ;

« Cet homme qui accepte d'être l'homme particulier, l'homme "autre", l'homme "pas comme les autres", c'est Israël, dont Dieu a besoin pour d'autres tâches que celles de l'humanité anonyme » ;

Le Juif : « Quelque chose d'autre qu'un homme au sens terrestre, technique, banal du terme » ; c'est « le sourcier de la Lumière perdue » ;

« Le Juif est l'homme qui n'est pas né le jour de sa naissance. Il n'est pas né non plus comme le musulman, il y a 1 355 ans, ou, comme le chrétien, il y a 1 989 ans. L'homme juif est né avec Adam, le premier homme en lequel était déposé le germe du Juif, conjointement avec l'humanité tout entière¹⁶⁸. »

• Maurice Blanchot :

« On est juif avant de l'être, et en même temps cette antériorité qui précède l'être ne l'enracine pas dans une nature mais dans une altérité déjà constituée¹⁶⁹. »

• Michel Sibony parlant des Juifs : « leur transmission les précède, les dépasse, ils courent après, elle leur échappe, puis elle court après eux¹⁷⁰. »

• Jacob Talmon :

« une enveloppe légère de conscience de soi sépare le Juif du reste du monde¹⁷¹. »

• André Chouraqui :

« Dès mon plus jeune âge, lorsque mes yeux commencèrent à s'ouvrir sur le monde, je voyais bien que nous étions d'ailleurs [...] Être juif, géographiquement et chronologiquement, c'était être d'ailleurs¹⁷². »

• Elie Wiesel :

« Il y a un État (Israël) différent de tous les autres. Il est juif, et pour cela il est plus humain que n'importe quel autre¹⁷³. »

• Emmanuel Levinas :

« Dieu n'a pas créé sans s'occuper du sens de la création. L'être a un sens. Le sens de l'être, le sens de la création, c'est la réalisation de la Tora¹⁷⁴. » Et le philosophe de constater par ailleurs que « le recours de l'antisémitisme hitlérien au mythe racial a rappelé au Juif l'irrémissibilité de son être¹⁷⁵. »

¹⁶⁷. Regards sur la condition juive, p. 291 et 397.

¹⁶⁸. L'identité juive, p. 8, 21, 23, 31, 95, 37.

¹⁶⁹. Citation rapportée par Gilles Zenou dans Regards sur la condition juive p. 256.

¹⁷⁰. Daniel Sibony, L'énigme antisémite, p. 23.

¹⁷¹. Citation rapportée par Avraham B. Yehoshua, Israël, un examen moral, p. 16.

¹⁷². Mon testament. Le feu de l'Alliance p. 16.

¹⁷³. Citation rapportée par Rony Braumann dans la post-face de L'Industrie de l'holocauste de Finkelstein.

¹⁷⁴. Quatre lectures talmudiques, Minuit 1968 p. 90).

¹⁷⁵. Être juif, Cahiers d'études lévinassiennes, N° 1, p. 103.

Freud, lui aussi, est venu conforter cette donnée inhérente au judaïsme. Se demandant, dans la préface écrite pour la traduction en hébreu de son ouvrage *Totem et Tabou*, ce qu'il restait de juif en lui il répond : « *Beaucoup de choses et probablement l'essence même* ». Il écrit par ailleurs : « *Selon de bonnes informations, [les juifs] se conduisaient déjà comme aujourd'hui à l'époque hellénistique ; le juif était donc déjà achevé en ce temps-là*¹⁷⁶. »

Ce phénomène d'essentialisation des Juifs ne saurait aller bien entendu sans une paranoïa caractérisée. Dès le XVII^e siècle Spinoza¹⁷⁷ après s'être dit scandalisé devant l'attitude des chrétiens donnant, eux aussi, foi au *Peuple élu*, avait écrit à l'adresse des Juifs ses semblables : « *La joie qu'on éprouve à se croire supérieur, si elle n'est pas tout enfantine, ne peut naître que de l'envie et du mauvais cœur* ». D'ailleurs, à la question qu'on lui posait : « *qu'est-ce qui reste de juif lorsqu'on croit ni à l'Élection, ni à l'Alliance, ni à Dieu* », sa réponse était : « *Rien* ». Depuis lors, plusieurs auteurs juifs particulièrement courageux sont revenus sur cette donnée essentielle de la tradition judaïque dont le monde juif est particulièrement tributaire. Ainsi Maxime Rodinson¹⁷⁸ qui constate que : « *Les périodiques et les livres juifs sont encombrés d'une floraison de proclamations délirantes de supériorité. On n'a que l'embarras du choix pour en donner des exemples.* »

Cette exaltation de *l'homme juif*, de *l'âme juive*, de *l'essence juive*, du *peuple juif*¹⁷⁹... exaltation inspirée à des auteurs juifs contemporains par le judaïsme, cette inébranlable conviction pour nombre d'entre eux de faire partie, en référence à des textes sacrés, d'une humanité « *différente et plus humaine que l'autre* », cette désignation de son propre groupe comme ayant comme destin, seul et à lui seul, d'apporter la Justice sur la terre, cet impératif « *Sois Juif!* » volontiers adressé à celui qui doute, cette affectation narcissique qui s'enorgueillit « *de penser et de sentir juif* » avec, parallèlement, l'incapacité foncière de toute remise en cause de l'héritage idéologique, cette conscience d'une innocence totale¹⁸⁰ jointe à la culpabilisation des opposants et au mépris des goyim (ce *quelconque* dont parlent quelques auteurs), cette hébraïsation de tous les secteurs de l'activité humaine où les Juifs sont présents, cette célébration emphatique d'un groupe humain comme si ses membres n'étaient pas comme les autres hommes le fruit d'une hybridation culturelle, cette criminalisation de toute critique du judaïsme et du sionisme, cette absolutisation de ses propres valeurs... tout cela a quelque chose de proprement terrifiant. Témoin par excellence d'une culture racisante caractérisée, la dichotomie juif/goy ne semble vraiment trouver que de pâles équivalents historiques avec les dichotomies blanc/noir¹⁸¹ et aryen/juif qui furent celles de divers auteurs européens de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle avant d'être celle des nazis.

¹⁷⁶. Citation rapportée par Guillaume Erner, *Expliquer l'antisémitisme*, p. 65.

¹⁷⁷. Citation rapportée par Léon Poliakov.

¹⁷⁸. *Peuple juif ou problème juif*, p. 280.

¹⁷⁹. Bien d'autres expressions banales dans la littérature pourraient être notées telles : *l'esprit juif*, *le cœur juif*, *le destin juif*, *la mission juive*, *la nature juive*, *la morale juive*, *l'art juif*, *l'écriture juive*, *l'éthique juive*, *la musique juive*, voire *le génocide juif*...

¹⁸⁰. Dans un article paru en novembre 2001, le *Judaïsme sans mea culpa*, Barbara Spinelli écrit : « *S'il y a quelque chose dont on ressent l'absence, dans le judaïsme, c'est justement ceci : un mea culpa, envers les populations et les individus qui ont dû payer le prix du sang et de l'exil pour permettre à Israël d'exister* ». (citation rapportée par A. Finkielkraut dans *Au nom de l'Autre*, p. 24).

¹⁸¹. *Le Roman du spahi* en est un exemple. Pour Pierre Loti son auteur, les Noirs, la *race* par excellence, se distinguent certes par une *peau noire*, mais aussi par un *sang noir*, une *chair noire*, une *âme noire*, un *cœur noir*, une *sueur noire*, une *musique noire*, une *manière noire* de se comporter...! (expressions rapportés par Tzvetan Todorov, *Nous et les autres*, p. 424).

Pour des malheurs sans cesse renouvelés, terrible conditionnement que celui-là ! Seuls des esprits particulièrement libres parmi les hommes nés juifs, et à qui on a inculqué qu'ils étaient irréductiblement juifs, tenteront de s'en arracher avec des succès divers. L'un d'entre eux, revisitant son passé, peut écrire : « *Je voulais découvrir à la face du monde une foule de trésors (juifs) méconnus : le même orgueil, qui m'y a poussé, m'y a fait rapidement renoncer. Depuis, je souris avec amertume quand je vois, de temps en temps, quelqu'un s'agiter pour célébrer une philosophie juive qui serait ignorée, injustement traitée ; quelle est cette philosophie ? Et surtout, qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Comment formuler cette morale ? Et surtout, comment la distinguer aujourd'hui du christianisme et de l'humanisme laïque, qui imprègnent toute notre vie quotidienne, toutes nos démarches intellectuelles ?*¹⁸² »

Même si certains prophètes ont pu enseigner que Yahvé n'était pas seulement le dieu de la tribu des Hébreux mais celui de tous les hommes de la terre – ce qui pouvait suggérer leur égalité foncière et représenter une avancée vers l'humanité universelle – on peut dire que le judaïsme considère avant tout et depuis toujours qu'il y a deux catégories distinctes d'hommes : les Juifs et les non-Juifs. Et si l'histoire montre que l'option universaliste a toujours quelque peu subsisté au sein de la tradition juïque à côté de l'option communautariste, on peut dire cependant qu'elle n'a été notable qu'à la suite des Lumières du XVIII^e siècle et plus particulièrement à fin du XIX^e siècle et au début du XX^e avec le développement des thèses socialistes et communistes, largement tributaires elles-mêmes des cultures chrétienne et gréco-latine... Encore peut-on remarquer que cette option universaliste fut essentiellement le fait de Juifs européens très éloignés pour la plupart de la culture juive traditionnelle et notamment de la religion juive, de Juifs largement déjudaïsés n'ayant souvent de *juif* que cet adjectif arbitraire imposé de l'intérieur du groupe et souvent honni d'eux-mêmes.

Avec cette distinction entre Juifs et non-Juifs établie sur un critère qui s'est voulu précis, le judaïsme établit en fait, avec l'appui inconscient des chrétiens qui ont hérité de ses mythes fondamentaux¹⁸³, une opposition foncière entre les deux catégories. Même entre personnes d'un même milieu social, professionnel ou culturel où la moindre inimitié est inexistante et la moindre mésentente exclue, subsiste d'emblée une frontière imposée par la loi raciale communautaire et qui exclut d'emblée le rapprochement des sexes. Subjective certes mais profondément culturelle et autrement plus contraignante qu'une frontière naturelle, elle voue le non-Juif à être définitivement l'Autre pour le Juif, le Juif à être l'Autre du non-Juif, tandis que l'un et l'autre sont conditionnés à être tantôt acteurs et tantôt victimes de racisme.

Remarquons ici que les expressions du racisme des deux sociétés antagonistes seront différentes en fonction de leur situation minoritaire ou majoritaire, de faiblesse ou de force. Comme le montre l'histoire, la société la plus faible sera volontiers marginalisée, diabolisée et persécutée.

En résumé

En présence de ces données on peut affirmer, sans crainte de se tromper, qu'aucun groupe humain ne s'est différencié à la fois biologiquement et culturellement comme l'a fait le peuple juif et que le phénomène de sa racialisation, initié par les mythes de la Torah, porté par la Bible, exalté par le judaïsme rabbinique et cultivé avec une application sans faille depuis plus de deux millénaires, n'a pas d'équivalent historique. L'attrait irrésistible pour le temps passé, l'obsession de la pureté généalogique, le lien intime entre l'identité des Juifs et le culte des origines, les multiples travaux effectués depuis le XIX^e siècle, travaux scientifiques portant sur la génétique des populations juives, travaux archéologiques destinés à conforter les textes

¹⁸². Albert Memmi, *La libération du Juif*, p. 180.

¹⁸³. Dans *La Promesse* (p. 16), Mgr Lustiger confirme bien « *que deux catégories d'hommes divisent l'histoire : celle qui participe de l'élection et celle qui n'y a pas droit.* »

bibliques et justifier « *la politique de récupération* » du Grand Israël en Palestine, travaux bibliographiques dans de multiples domaines... témoignent à l'envi d'une catégorie raciale qui ne saurait être comparée à aucune autre. Comme nous l'avons vu avec l'historien André Pichot, ce que le monde germanique a tenté de faire en ce sens pendant quelques dizaines d'années avec la race aryenne apparaît absolument dérisoire quant à ses sources, son développement et sa durée.

Remarquons aussi que ce phénomène de racialisation, assuré par une idéologie initialement religieuse attribuant à la population juive un destin intemporel et qui permet à lui seul de dire *racisme* comme toute conception attribuant aux Juifs des défauts enracinés, ne saurait aller sans succès spectaculaires mais non sans drames achevés. Le paradis et l'enfer... Car ce phénomène spécifique du judaïsme, où les deux humanités juive et non-juive sont conditionnées à se voir foncièrement différentes, est le fondement d'une altérité hautement pathogène. Si un Juif conscient de son ascendance juive se sent juif, rien ne peut faire que les non-Juifs, philo-sémites, anti-sémites ou neutres n'incluent dans leur esprit, consciemment ou non, en pensant le mot juif, quelque idée de race, réalité incontournable à la base du racisme. Ludwig Börne, Juif allemand converti au christianisme en 1818, fit un jour cette remarque particulièrement éclairante : « *Les uns me reprochent encore d'être un juif, les autres me le pardonnent, les troisièmes m'en savent gré, mais tous y pensent*¹⁸⁴. »

D'ordre racial et non d'ordre philosophique ou religieux cette altérité, particulièrement prégnante car relevant plus encore de la culture que de la nature, est au fondement même de la particularité et de l'autonomie juives. Excluant tout dialogue authentique qui seul apporte la paix et la justice entre les hommes, comment pourrait-elle ne pas être à la source d'un racisme réciproque et notamment d'un antisémitisme avec ses malheurs caractérisés ?

¹⁸⁴. Citation rapportée par Henri Arvon, *Les Juifs et l'idéologie*, p. 106.

2^{ème} Partie

***L'ALTÉRITÉ JUIFS/NON-JUIFS
ET LA RACIALISATION DES JUIFS INHÉRENTES AU JUDAÏSME :
CAUSE INVARIANTE D'UN DOUBLE RACISME***

INTRODUCTION À CETTE SECONDE PARTIE

Comme nous l'avons explicité précédemment, toute racialisation d'une population, comme celle que le judaïsme entraîne pour ses membres, engendre automatiquement deux sociétés antagonistes tandis que, dans un processus en cercle vicieux, le racisme appelle le contre-racisme. C'est dire que parler de l'antisémitisme sans évoquer le racisme chez les Juifs relève d'une méconnaissance caractérisée chez la plupart des auteurs. Ainsi que l'écrit Maxime Rodinson « *supposer que les Juifs puissent être inaccessibles aux tendances qu'on s'accorde aujourd'hui à condamner sous le mot de "racisme", c'est leur accorder une supériorité essentielle, donc encore une vision de type raciste*¹⁸⁵ ». Ce ne sont guère en effet que les exactions perpétrées depuis quelque 60 ans par l'État d'Israël qui ont permis à certains d'entre eux, particulièrement libres, de parler du racisme chez les Juifs, voire de poursuivre une démarche critique en mettant directement en cause le type d'identité que le judaïsme confère aux Juifs. Il est patent que la plus grande partie du monde juif, encore largement tributaire de ses mythes religieux fondateurs, est restée aveugle sur ce racisme et que le monde non-juif quant à lui, notamment le monde chrétien, se souvenant sans doute de ses responsabilités passées et bridé par la peur d'être accusé d'antisémitisme, est resté étrangement muet.

Avant d'aborder le processus antisémite pour mieux appréhender sa cause invariante, perspective essentielle de cette étude, le chapitre qui va suivre sera donc consacré au racisme des Juifs envers les non-Juifs... Non pas, comme je l'ai déjà dit, pour relativiser la gravité du racisme anti-Juifs, non pas pour juger des personnes et établir des responsabilités dans quelque optique comparative suivant la pratique habituelle des défenseurs ou des contempteurs des Juifs, mais pour mettre en évidence les éléments pathogènes spécifiques du judaïsme-culture qui, en enfermant ses membres dans une *essence* de Juifs, les conditionnent, plus que les adeptes de tout autre système de pensée philosophique ou religieuse, au racisme envers les non-Juifs et les exposent parallèlement au racisme de ces derniers.

À cette méconnaissance des auteurs quant au rôle néfaste de certaines données du judaïsme, deux raisons apparaissent primordiales. La première tient en ce que le discours ambiant, en rapportant principalement les souffrances des Juifs, donne à penser que le racisme n'existe pas chez eux. En effet, à la thèse perverse d'une culpabilité habituelle des Juifs dans les malheurs des sociétés occidentales a souvent succédé celle, non moins perverse, de leur innocence totale. S'il est logique que l'histoire contemporaine soit profondément marquée par le génocide des Juifs européens par les nazis, génocide inédit à bien des titres, il reste que nombre d'auteurs, à propos du sujet de l'antisémitisme omniprésent dans la littérature et les médias, se sont manifestement laissé subjugué par le discours dominant, dans lequel la mémoire récente prévaut volontiers sur l'histoire et la recherche. Comme si le racisme n'épargnait dans le monde que la seule société juive et que l'histoire se résumait à Auschwitz.

La seconde raison permettant d'expliquer la méconnaissance du phénomène réside manifestement dans le fait que les auteurs des multiples travaux consacrés au racisme en général ne retiennent souvent comme critères du processus que les manifestations violentes et spectaculaires d'ordre physique, les coups, les assassinats, les affrontements..., en négligeant les multiples violences d'un autre ordre, violences psychologiques, juridiques, morales, diplomatiques, économiques, verbales... , violences silencieuses, discrètes, voire subreptices et occultes mais qui n'en sont pas moins des violences non seulement effectives mais généralement bien plus *efficaces* que les premières quant au but poursuivi. Or, si le judaïsme sioniste dans l'État d'Israël, avec sa ségrégation institutionnelle et son entreprise coloniale d'un type inédit et sophistiqué, a généré depuis le milieu du XX^e siècle une explosion de violences de tous ordres rapportées quotidiennement par les observateurs libres, on peut

¹⁸⁵. *Peuple juif ou problème juif*, p. 281.

considérer que le racisme des Juifs – en exceptant toutefois le massacre des Cananéens par Josué si important dans l’imaginaire sioniste, le massacre des Perses rapporté dans le Livre d’Esther (9, 5 et 16) et celui des chrétiens à Mamilla au VII^e siècle¹⁸⁶ – n’a guère comporté pendant les dix-huit siècles précédents que des violences autres que physiques, les populations juives étant partout en position de faiblesse.

C’est dire que la vision de cette longue période de plus de deux mille ans ne doit plus être celle d’une agression à sens unique : non-Juifs *contre* Juifs mais celle d’un choc en boucle de deux groupes antagonistes. Il s’agit en somme d’un racisme *en miroir* : racisme des Juifs à l’égard des non-Juifs, racisme des non-Juifs à l’égard des Juifs, deux racismes d’expression généralement différente mais intimement liés par le même penser racial judaïque avec ses mystiques conjuguées de *l’altérité*, de *la pureté*, de *la violence*.

¹⁸⁶. Les chrétiens furent les grandes victimes de la conquête de la Palestine par les Perses dont les Juifs étaient des alliés de circonstance. À propos du principal combat, près de Mamilla en 614, Maxime Rodinson (dans son ouvrage *Mahomet*, p. 52 et s.) précise que les généraux juifs de cette armée participèrent activement avec les Perses au massacre de toute la population chrétienne, massacre « *qui fit une impression d’horreur sur les contemporains* ». Sur ce même épisode, l’archéologue israélien Romy Reich écrit de son côté que la rumeur de l’époque fait état de plusieurs dizaines de milliers de morts parmi les prisonniers chrétiens.

CHAPITRE III – LE RACISME CONSUBSTANTIEL AU JUDAÏSME DANS LE MONDE JUIF

Résultant de la mystique de *Séparation des Juifs et des non-Juifs* qui lui est consubstantielle et vitale, le judaïsme développe deux types d'institutions qui lui sont spécifiques à bien des égards. Ce sont :

- d'une part le **Ghetto spontané**. Il se présente sous deux formes. Dans sa forme *territoriale* dictée généralement par la situation minoritaire des Juifs dans leur environnement humain, il est contingent ; dans sa forme *spirituelle* (ou *culturelle*), qui découle par contre du conditionnement particulièrement prégnant des individus par l'Institution, il est constant et permanent ;
- d'autre part l'**Apartheid**. C'est l'Institution fondamentale de l'État sioniste créé en 1947 où, pour la première fois de l'histoire, des Juifs, ayant acquis un pouvoir politique par la force de la dialectique et des armes, sont en situation de dominance absolue.

L'expression raciste des deux institutions est fort différente : subtile et discrète est celle des ghettos existant à travers le monde, spectaculaire et multiforme celle de l'État d'apartheid en Palestine.

LE GHETTO SPONTANÉ : CITADELLE TERRITORIALE OU/ET SPIRITUELLE

Comme chacun sait, le terme de *ghetto* dans son sens initial s'applique à un lieu, généralement à un quartier d'une ville où résident essentiellement les membres d'une communauté particulière. C'est le résultat, soit d'un libre choix, soit au contraire d'une contrainte imposée par des forces extérieures hostiles comme ce fut le cas pendant longtemps pour les Juifs jugés souvent indésirables. Le premier ghetto que rapporte l'histoire est ainsi celui de Venise où furent regroupés à la fin du xv^e siècle, à l'écart de la ville (dans une fonderie, **geto** en italien), les nombreux Juifs expulsés d'Espagne par les rois catholiques. En 1555 le pape, par sa bulle *Cum nimis absurdum*, préconise cette institution dans un souci de préservation des sociétés chrétiennes et, par la suite, ce même phénomène autoritaire imposé aux Juifs devait se poursuivre dans divers pays, pays européens notamment.

Mais, cette vue commune du ghetto où des populations en situation de faiblesse sont contraintes de se regrouper en un lieu est, non seulement dépassée depuis longtemps en ce qui concerne les populations juives, mais largement inadéquate. D'une part, le ghetto juif est spontané et permanent quel que soit l'environnement, d'autre part, il est essentiellement d'ordre culturel et accessoirement territorial. Car, comme nous l'avons déjà explicité longuement s'ajoute, dans le système du judaïsme et de sa Loi, un exceptionnel et impératif conditionnement du groupe à se séparer des autres, à marquer son territoire matériel ou spirituel et à parfaire son auto-ségrégation dans un huis clos aussi hermétique que possible aux non-Juifs : « *Partout où les autorités ne l'enfermaient pas dans les murs des ghettos, écrit Max Nordau, il (le Juif) s'en créait un lui-même [...] c'était le domicile sûr qui avait pour lui la signification spirituelle et morale d'une patrie*¹⁸⁷. »

C'est dire que le ghetto juif est moins une prison subie qu'un bastion édifié volontairement conformément à la Loi juive et permettant, avec un mode de vie solidaire et démocratique aussi parfait que possible entre Juifs, à la fois de se protéger du monde extérieur, de se ressourcer dans la tranquillité et d'en sortir pour s'adonner à une activité indispensable à la survie et conquérir le maximum de pouvoirs dans le monde des goyim.

¹⁸⁷. Citation au Premier Congrès sioniste du 29 août 1897 rapportée par Sylvie Courtine-Denamy, *Le souci du monde*, p. 52.

Notons que la ghettoïsation par auto-enfermement n'est pas un phénomène stable pour les individus : il se modifie sans cesse ou s'interrompt dans des circonstances diverses. Ce peut être, cas particulièrement fréquent, une expérience de nomadisme avec reconstitution en un autre lieu d'un nouveau ghetto apparaissant plus favorable, une implosion sous l'effet de rivalités internes entre Juifs, une dispersion par quelque force extérieure dominante puisque tous les lieux secrets ou/et inaccessibles à l'autre population ont comme destin commun d'exciter la curiosité, la suspicion, voire le viol. Parfois, fait assez banal en Europe avec le mouvement juif des Lumières (la Haskalah) au cours du XIX^e siècle et au début du XX^e, le ghetto se fissure, le mur entre la communauté juive et le reste du monde s'effrite, les échanges culturels s'accroissent entre les deux parties pour aboutir à l'assimilation complète d'un certain nombre de Juifs dans la population non-juive. C'est ainsi que nombre d'intellectuels juifs, surtout allemands, s'ouvrirent alors à l'universalisme, soit en se convertissant au catholicisme ou au protestantisme, soit en étant largement présents dans les mouvements socialistes et communistes. En définitive, c'est le mouvement sioniste, au début du XX^e siècle, qui allait interrompre brutalement cette évolution avec une nouvelle entreprise de ghettoïsation à la fois spirituelle et territoriale. Et ce fut, non plus à l'échelle traditionnelle du quartier d'une ville mais de toute une région, l'institution de l'État juif, ce véritable pays des barrières¹⁸⁸ en même temps que « *le plus grand exil intérieur de la judéité*¹⁸⁹. »

Fonction du contexte et notamment de l'hostilité rencontrée, phases de re-judaïsation et de dé-judaïsation, de ghettoïsation et d'assimilation, phases d'espoir et de malaise, vont ainsi se succéder sans cesse dans une insatisfaction constante, voire un fiasco renouvelé. Car, comme le constate Schmuël Trigano : « *il n'y a de salut ni à l'intérieur, ni à l'extérieur de ce pauvre domaine. À l'intérieur c'est la décrépitude et la moisissure, comme partout où ne pénètre ni l'air ni le soleil ; à l'extérieur la menace ne varie pas d'un degré et peut à tout moment faire écrouler les vieilles pierres de cette forteresse illusoire*¹⁹⁰. »

Depuis le milieu du XX^e siècle, et plus précisément depuis le drame du nazisme, cette période de quelque soixante ans se caractérise manifestement par une phase très active de ghettoïsation avec un retour marqué de la religiosité et du communautarisme comme le montrent les divers pays où vivent des Juifs : « *Je rencontre, écrit Esther Benbassa*¹⁹¹, *de plus en plus de Juifs qui me semblent vivre dans une sorte d'aquarium. Ils écoutent les radios juives, ils lisent la presse juive, ils vivent avec des Juifs, ils vont voir des films juifs. L'auto-enfermement de certains orthodoxes, on le comprend. Le mode de vie, les règles diététiques imposent une certaine mise à distance. Là n'est pas le plus inquiétant, ni le plus étonnant. Je parle des autres* ». Un médecin d'une cité française explique de même que « *de la crèche jusqu'à la maison de retraite, du matin au soir, un Juif peut désormais vivre pratiquement en circuit fermé*¹⁹² ». Quant à Albert Memmi il écrit : « *Le Juif qui s'accepte au milieu des autres (des non-Juifs), adopte toujours plus ou moins une psychologie d'assiégé ; avec cette attention toujours en éveil, cette rumination constante, cette armure intérieure et cette riposte toujours prête [...] il tend à reconstruire un petit univers complet, mental et matériel, à l'intérieur de l'univers des autres. Il reçoit des journaux juifs de toutes les judaïcités, se*

¹⁸⁸. « *Une barrière de protection sur la frontière, une barrière autour de nos colonies pour assurer leur sécurité, une autre pour boucler les localités palestiniennes, une autre sur le Jourdain : ce pays n'est plus que barrières emprisonnant deux peuples terrorisés* » (Avraham Burg, ancien président de la Knesset, Le Monde du 18/08/2005). Quant à la Ville sainte « *elle se découvre à un regard froid comme une foire industrielle de la clôture. Le visiteur y trouvera ce qui se fait de mieux en fait de palissade, muret, fossé, herse, porte métallique, vitre blindée, cage, tranchée, barrière, chicanes de ciment, casemate, portique (avec ou sans prothèses électroniques, type senseur, caméra, micro, au choix* » (Régis Debray, *Un candide en Terre sainte*, p. 399).

¹⁸⁹. Schmuël Trigano, *La Nouvelle question juive*, Gallimard 1979, p. 120.

¹⁹⁰. *Ibid*, p. 116.

¹⁹¹. *Les Juifs ont-ils un avenir ?*, p. 222.

¹⁹². *Le Monde* du 15/04/2004.

*constitue une bibliothèque essentiellement juive, accroche aux murs des œuvres juives, ne fréquente pratiquement que des Juifs, introduit des mots d'hébreu dans sa conversation, se laisse souvent pousser la barbe, garde la kippa sur la tête, décide en bref de vivre dorénavant une vie exclusivement juive*¹⁹³. »

Nicolas Weil, lui, parle de la « rue juive » comme d'« une sorte de nébuleuse religieuse, proche de la droite israélienne (sympathisants du Likoud France), formée d'habitues des magasins et des restaurants cashers, d'auditeurs de Radio J, de lecteurs de nouveaux journaux populaires, comme l'hebdomadaire Actu J, de pratiquants de kravmaga, l'art martial de l'armée israélienne¹⁹⁴ ». Quant à Jean Daniel il évoque « toutes les manifestations communautaires des Juifs regroupés en tribus » dans lesquelles « il a peine à ne pas déceler des aspects communautaristes qui l'agressent¹⁹⁵. »

Mais le ghetto juif c'est aussi une solidarité exceptionnelle comme seuls en engendrent les liens du sang et se traduisant par un réseau dense d'organisations communautaires concernant la plupart des activités humaines : organisations culturelles, culturelles, philanthropiques, professionnelles, commerciales, financières, sportives... créées par des Juifs au service exclusif des Juifs. Ce phénomène international de solidarité lignagère, qui va de pair avec une notable autonomie de la culture et de la vie juives, est manifestement sans rival à travers le monde.

Le domaine scolaire est bien entendu particulièrement concerné. En 2000, le Fonds social juif unifié (FSJU) comptait en France 250 établissements scolaires (jardins d'enfants, écoles primaires, collèges, lycées, un IUT¹⁹⁶). Ces établissements pour enfants et jeunes gens où l'enseignement repose sur les quatre piliers que sont : « *apprendre à être juif, connaître l'hébreu, aimer Israël, s'ouvrir à la vie sociale* », réalisent en effet un pôle communautaire inédit. Indépendamment du motif de sécurité qui, dans certains quartiers de grandes villes, guide parfois le choix des parents, les effectifs de ces établissements sont soumis à une exceptionnelle croissance (63 % entre 1990 et 2005) : en 2001, ils regroupaient plus de 25 000 élèves, en 2002, 26 % des enfants et adolescents juifs étaient scolarisés dans une école juive et en 2007¹⁹⁷, l'école juive comptait 30 000 élèves soit environ 29 % des élèves juifs de France. Par ailleurs, 50% des établissements étaient rattachés à l'orthodoxie.

À noter que 85% de ces établissements, étant sous contrat d'association avec l'État, reçoivent théoriquement des enfants non-Juifs, mais en fait, au mépris de l'esprit de la loi, ils n'en admettent qu'une proportion infinitésimale après les avoir triés sur le volet. En effet, « *presque partout les secrétariats réclament pour l'inscription des élèves la ketouba, c'est-à-dire le document certifiant le mariage religieux des parents prouvant leur confession comme celle de leurs enfants* ». À l'institut Andre-et-Rina Neher qui forme des professeurs d'établissements juifs, cette entorse à la loi se justifie de la manière suivante par un responsable : « *Ça ne rime à rien d'accueillir des élèves athées ou catholiques pour leur imposer les commandements de la Torah. C'est aussi un moyen de prévenir chez nos enfants les mariages mixtes... Pour le judaïsme c'est une question de survie.* »

Face à ces pratiques illégales le manque de courage des responsables politiques est assez habituel. Au ministère, un inspecteur général sous couvert d'anonymat explique ainsi que : « *L'éducation nationale montre de fortes réticences à se pencher sur les écoles juives : c'est politiquement délicat. Le recrutement de leurs élèves sur critères religieux représente une*

¹⁹³. *La libération du Juif*, p. 111.

¹⁹⁴. Propos de J. Macé-Scaron dans *La tentation communautaire*, p. 73.

¹⁹⁵. *La prison juive*, p. 47.

¹⁹⁶. Élie Maréchal, *Le Figaro* du 18/11/2000.

¹⁹⁷. *Le Monde de l'Éducation*, janvier 2008.

discrimination interdite par le contrat d'association, un sacré marqueur de communautarisme, mais qui voudrait lever un lièvre pareil ? »

Dans le même rapport certaines remarques sont particulièrement significatives de l'esprit régnant dans ces établissements : « *Quand on demande aux élèves de dessiner leur drapeau, dit par exemple une directrice parisienne, ils gribouillent spontanément le drapeau israélien.* »

Conditionnés dès la petite enfance à être Juifs par les rituels multiples du judaïsme (circoncision, Bar ou Bat Mitsvah, confirmation, mariage...) et à vivre en exil et sur la défensive dans le pays de leur naissance où tout ce qui n'est pas juif est dangereux et impur, tiraillés par leur double appartenance, française et juive ou bien française et israélienne¹⁹⁸, marqués dans leur chair si ce sont des garçons, portés à rêver d'un *ailleurs*, ces enfants, ghettoïsés mentalement et préparés à dominer, ne sont-ils pas d'abord les victimes du judaïsme avant d'être éventuellement celles des goyim ?

D'une manière générale on peut dire qu'un Juif conscient du statut particulier que lui imprime sa naissance est en deçà d'une frontière qu'il n'est jamais facile de franchir. Même s'il récuse la foi et la culture juives, le Juif *ordinaire* n'en est pas moins marqué profondément dans son esprit comme dans sa chair et conditionné à vivre en marge de la société non-juive. Quant aux Haredim, ces Juifs hyperorthodoxes qui foncent à travers la foule des goyim sans jamais en toucher, en effleurer, voire en regarder un de peur de se souiller et de violer une des 613 mitzvot, il est clair pour eux que les non-Juifs conformément à toute une tradition du judaïsme sont d'une autre nature qu'eux, à moins qu'ils ne soient que des non-êtres. « *Toute judaïcité, même opulente, même riche et sûre d'elle-même est la conscience d'un ghetto* » écrit Albert Memmi¹⁹⁹. Seuls les sujets maniant humour et grande indépendance d'esprit sont vraiment capables de dominer cette conception raciale qui leur a été inculquée dès la prime jeunesse et que l'on continue d'autorité à leur imposer, parfois contre leur volonté expresse. Bien des individus, telle la philosophe Simone Weil (1909-1943) qui, en esprit libre, « *refusait l'hérédité de race*²⁰⁰ » et de ce point de vue « *ne voulait rien avoir de commun avec eux (les Juifs)*²⁰¹ », se révolteront sous cette chape de plomb qui leur est insupportable : *être catégorisée sur une donnée raciale et non sur ses libres choix*. Disposition impérieuse mais aussi hautement contaminante pour les esprits : comme tant d'hommes et de femmes ayant récusé formellement le judaïsme de leurs ancêtres, n'est-elle pas encore de nos jours considérée comme *juive* par tous ses biographes tel M.-M. Davy qui considère que « *le caractère de Simone Weil est essentiellement juif* » et que « *les caractères d'une race se reconnaissent en elle*²⁰² ». On connaît pourtant sa pensée et de son action : « *J'ignore, écrit-elle en 1940 dans une profession de foi à l'adresse du gouvernement de Vichy qui l'excluait de l'enseignement public, la définition du mot juif ; ce point n'a jamais été au programme de mes études... Ce mot désigne-t-il une religion ? Je ne suis jamais entrée dans une synagogue et n'ai jamais vu une cérémonie religieuse juive... La tradition chrétienne, française, hellénique est la mienne ; la tradition hébraïque m'est étrangère. Ce mot désigne-t-il une race ? Je n'ai alors aucune raison de supposer que j'ai un lien quelconque avec le peuple qui habitait la Palestine, il y a deux mille ans*²⁰³ ». En réaction farouche à cette notion de *race*

¹⁹⁸. Comme chacun sait tout Juif, quelle que soit sa nationalité, peut être Israélien s'il le désire.

¹⁹⁹. *La libération du Juif*, p.111.

²⁰⁰. Gilles Zenou, *Regards sur la condition juive*, p. 163.

²⁰¹. Sylvie Courtine-Denamy, *Trois femmes dans de sombres temps*, p. 57.

²⁰². *Simone Weil*, p. 26.

²⁰³. S. Pétrement, *La Vie de Simone Weil*, t. II, p. 289.

juive qu'elle voit comme une « idole »²⁰⁴, Simone Weil pourra même écrire : « personnellement, je suis antisémite²⁰⁵. »

Rejetant à la fois l'assimilation des Juifs parmi les non-Juifs, assimilation qui est vue comme un déshonneur, une trahison, voire comme une forme d'antisémitisme²⁰⁶ et l'assimilation des non-Juifs dans les communautés de Juifs au nom de l'Alliance et de la Loi lévitique de pureté du sang, le judaïsme conditionne manifestement les siens, à aller de ghetto en ghetto, que ce ghetto soit territorial ou spirituel. Et dans le discours banal qu'il inspire : « ne pas trahir sa race », « être les membres d'une race particulière n'ayant rien de commun avec les autres habitants du pays »²⁰⁷, « se voir étrangers parmi les non-Juifs et voir les non-Juifs comme des étrangers », comme dans les interrogations récurrentes qu'il comporte : « Comment suis-je juif ? », « Qui est juif ou qui ne l'est pas ? », « Est-il juif ou non ? »²⁰⁸, « Combien sommes-nous de Juifs », « Quelle est la proportion des différentes catégories de Juifs ? », comment ne pas voir que ces contraintes culturelles sont spécifiques du judaïsme et, plus précisément de sa mystique de *Séparation* des Juifs et des non-Juifs. En fin de compte peut-on être surpris du malaise permanent, de l'inquiétude, de l'effroi des responsables communautaires face aux mariages mixtes, du profond désarroi²⁰⁹, voire de l'angoisse existentielle des Juifs antisionistes face à l'existence même de l'État juif avec ses exactions caractérisées²¹⁰? Jean Daniel²¹¹ quant à lui ne parle-t-il pas du « destin carcéral » des Juifs ?

Cependant, à côté de ses pesanteurs extrêmes, le phénomène du ghetto, avec notamment son rejet de l'exogamie faisant des Juifs un corps étranger dans toute société, ne va pas sans permettre à nombre d'entre eux, s'investissant avec ardeur et détermination dans de multiples domaines, d'atteindre des niveaux d'excellence. Le monde non-juif alentour en sera assez souvent bénéficiaire mais parallèlement il en sera aussi victime car s'y élaborent volontiers d'habiles violences qui relèvent à la fois de la mystique ancestrale, de la solidarité exceptionnelle d'ordre racial des communautés juives et d'un souci de protection qui ne s'apaise au mieux que par la domination²¹². Ici, la réflexion prévaut sur la force physique, la matière grise sur le muscle, la parole sur le coup de poing. Bernanos²¹³ a bien vu les caractéristiques de ce racisme spécifique lorsqu'il le qualifie de *religieux, d'intellectuel, de subtil*.

²⁰⁴. *Lettre à un religieux*, Gallimard, 1951, p. 15.

²⁰⁵. Simone Pétrement, *La Vie de Simone Weil*, t. II, p. 291.

²⁰⁶. Alain Finkielkraut peut écrire dans *Le Juif imaginaire* : « Aujourd'hui [...] les Juifs, dans leur majorité, abandonnent la stratégie de l'effacement, car elle leur paraît à la fois illusoire et condamnable : ils réproouvent l'assimilation et savent discerner en elle, sous son aspect secourable et ses allures de dame patronnesse, le visage moderne de l'antisémitisme » (p. 76) ; « L'assimilation fut cet engrenage fatal qui les précipita dans l'antisémitisme » (p. 82) ; « tout cet antisémitisme juif pour rien : pour le génocide » (p. 86).

²⁰⁷. Citation de Max Nordau au 1^{er} Congrès sioniste mondial de 1897 rapportée par Sylvie Courtine-Denamy, *Le souci du monde*, p. 52.

²⁰⁸. Dès le XVIII^e siècle le philosophe allemand Jean-Gottlieb von Herder (1744-1803) pouvait écrire : « Viendra un jour où il sera barbare de se demander qui est juif et qui ne l'est pas ». Remarquons que ce type de question, se pose quotidiennement dans l'État d'Israël (problème qui a été illustré particulièrement sur les ondes à l'occasion du transport et de l'accueil des Falashas d'Éthiopie en 1991).

²⁰⁹. désarroi qu'exprime par exemple M.A. Matard-Bonucci dans l'ouvrage collectif *ANTISÉmythes*, p. 29.

²¹⁰. tel Albert Memmi qui écrit : « Je me dis quelquefois avec rage que cet entêtement obsessionnel de rêveurs éveillés (les promoteurs du sionisme) aura fait d'eux des malfaiteurs de notre histoire. Comme s'ils avaient le besoin morbide de prolonger le malheur » (*La libération du Juif*, p. 253).

²¹¹. *La prison juive*, p. 11.

²¹². Situation qui inspira en 1967 à Charles de Gaulle son fameux raccourci : « le peuple juif : peuple d'élite, sûr de lui-même et dominateur. »

²¹³. dans *Le Chemin de la Croix-des-Âmes*, Gallimard, p. 421.

L'APARTHEID INSTITUTIONNEL ISRAËLIEN

Si le terme afrikaner *apartheid* (qui signifie *séparation*) a été créé pour désigner le régime qui a sévi en Afrique du Sud entre 1948 et 1991, il est clair qu'il peut qualifier d'autres régimes et notamment celui de l'État sioniste²¹⁴ qui, en tant que super-ghetto doté d'un pouvoir absolu, comporte lui aussi, d'une part la Séparation radicale des Juifs et des non-Juifs – c'est le principe fondateur et du judaïsme et du sionisme – d'autre part la domination légale et qui se veut définitive de la première catégorie de population sur l'autre.

Comme chacun sait, cette forme de racisme institutionnel représentant par excellence une atteinte caractérisée à la dignité des personnes a été reconnue par le droit pénal international comme un *crime* contre l'humanité. Pour la Convention sur l'Élimination et la Répression du crime d'Apartheid celui-ci se définit précisément comme « *une politique et un système de ségrégation et de discrimination raciale* » ayant pour but ou conséquence « *d'établir et de maintenir la domination d'un groupe d'êtres humains sur un autre et de l'opprimer* »²¹⁵.

L'État sioniste : un État structurellement ségrégationniste et raciste où le droit est au service de la violence

En théorie, d'après les principes fondamentaux de la constitution israélienne, les Arabes israéliens ont les mêmes droits que les Juifs ; en fait, par les lois et décrets venus modifier cette constitution on peut dire que la ségrégation est institutionnelle : deux sociétés coexistent clairement séparées et inégales : la société juive et la société arabe. Non seulement les populations vivent de manière géographiquement séparée : la plupart des Arabes vivent dans des communautés rurales ethniquement homogènes ou dans les quartiers arabes des grandes villes juives comme Haïfa, Tel Aviv ou Acre..., non seulement elles sont éduquées dans des systèmes d'éducation séparés : les Arabes disposent d'un secteur éducatif en langue arabe séparé de ceux en langue hébraïque (ce n'est qu'à l'université que Juifs et Arabes se côtoient au sein du système d'éducation) mais dans le système d'organisation de la citoyenneté israélienne, s'il y a bien une seule citoyenneté israélienne il y a différentes nationalités : la nationalité juive, la nationalité arabe et la nationalité druze.

Le judaïsme transportant de par ses mythes fondateurs des éléments idéologiques fondant une altérité radicale entre Juifs et non-Juifs, il est facile de comprendre qu'un État qui s'inspire de cette idéologie n'est pas seulement incité ou conditionné, mais condamné, ne serait-ce que pour survivre politiquement, à être raciste au sens propre du terme en engageant une action implacable – au besoin la torture et le meurtre – à l'encontre de la population non-juive. Car un État c'est une institution qui a une constitution, qui établit des lois, qui élabore des règles, qui suscite des pratiques conformes à son idéologie et réprime les autres dans la perspective de se maintenir. C'est dire que les lois d'un État spécifiquement *juif* ne peuvent pas ne pas être discriminatoires.

Si les Nations Unies, malgré leurs multiples résolutions, se sont abstenues depuis 1948 par une faiblesse insigne d'appliquer la moindre sanction pratique envers cet État qu'elles ont créé d'autorité, elles ont néanmoins dénoncé à de nombreuses reprises les lois porteuses de discriminations raciales caractérisées et générant deux entités distinctes de citoyens : les Juifs, citoyens à part entière, les non-Juifs, citoyens de seconde zone au statut subalterne. Parmi les 17 lois ségrégationnistes recensées citons notamment :

²¹⁴. Même pour Henry Siegman, ancien directeur du Congrès juif mondial, « *Israël pratique une forme d'apartheid, ou de racisme, qui n'est pas très différente de celle qu'a connue l'Afrique du Sud. Israël : M. Obama ne capitulez pas !* » (Nouvel Observateur 14-20 janvier 2010).

²¹⁵. Karine Mac Allister, *Applicabilité du crime d'Apartheid à Israël*, The International Solidarity Movement, 13/09/2008.

- la *loi du Retour* de 1950 qui accorde systématiquement aux Juifs du monde entier la citoyenneté israélienne alors que les réfugiés arabes n'ont pas le droit de revenir en Israël sur leurs propres terres²¹⁶ ;
- les lois qui interdisent la participation aux élections de tout parti arabe n'ayant pas reconnu le caractère juif de l'État ;
- la loi interdisant les mariages entre Juifs et non-Juifs ;
- la loi suivant laquelle les citoyens arabes d'Israël ayant épousé des non-israéliens se voient refuser la réunification familiale ;
- les lois d'urgence qui permettent la confiscation de terres appartenant aux Arabes ;
- les lois qui interdisent aux Arabes d'acheter des terres à des Juifs ;
- la loi selon laquelle les propriétés d'État ne peuvent être cédées qu'à des colons²¹⁷ ;
- la loi sur l'éducation qui fixe parmi ses objectifs la promotion de l'idéologie sioniste ;
- la loi qui interdit aux non-Juifs d'habiter certaines villes ou d'occuper certains emplois ;
- la loi qui permet aux seuls Juifs de garder leur ancienne citoyenneté après être devenus citoyens israéliens.

À ces lois viennent s'ajouter de multiples interdictions ou dispositions prises par les autorités à l'encontre des non-Juifs. Tout un arsenal juridique, bien décrit notamment dans les rapports d'Amnesty International, est ainsi utilisé depuis 1948 au service des expulsions, des expropriations de terres, des destructions, par le feu ou les bulldozers, de centaines et de centaines de maisons palestiniennes, de l'arrachement de milliers et de milliers d'oliviers, de l'accaparement systématique de l'eau au bénéfice des seuls Juifs, de la destruction des archives et des cadastres. La Palestine des Arabes, rongée colline après colline, mètre carré après mètre carré, se rétrécit ainsi chaque jour du fait d'une colonisation d'une ingéniosité inédite²¹⁸ et repoussant toujours plus loin la frontière. Au début du XXI^e siècle 3.400.000 Palestiniens avaient été privés de leur terre²¹⁹. Edward W. Saïd (professeur de littérature à l'Université de Columbia aux États-Unis), à l'occasion d'un voyage en Cisjordanie, pouvait écrire : « *Presque toutes les voies et tous les petits villages où nous sommes passés ont été le théâtre d'une tragédie quotidienne : terre confisquée, champs saccagés, arbres et plantes déracinés, moissons arrachées, maisons détruites, exactions contre lesquelles les propriétaires sont totalement impuissants* ». « *Dans aucun autre pays du monde les juristes et les religieux n'auront apporté leur concours à une entreprise d'une telle perversité* » écrit de son côté Eli Lobel²²⁰ : « *quand le paysan arabe croyait avoir paré à une attaque tendant à l'arracher à sa terre, il était frappé par une nouvelle loi exhumée de l'arsenal juridique ou spécialement créée à cet effet. Et quand cela était nécessaire, la force suppléait ou remplaçait la loi.* »

Parfaitement adapté au but poursuivi, réfléchi, précis, implacable, méthodique, perfectionné chaque jour depuis plus de soixante ans par les juristes israéliens pour disloquer la société des Palestiniens, effacer leur mémoire et les réduire à l'impuissance, cet arsenal

²¹⁶. Dès la fin de la guerre en 1948 une instruction lapidaire de l'état-major israélien, à propos des réfugiés massés au-delà de la ligne de cessez-le-feu, est celle-ci : "*Tirez sur les infiltrés*", le terme d'"infiltré" étant appliqué à tout Palestinien tentant, fût-ce pacifiquement, de rentrer chez lui. (Ilan Halevi, *Question juive*, p. 278).

²¹⁷. Les terres d'État sont placées dans la catégorie *terre nationale*. Cela signifie *juive* et non *israélienne*. Aujourd'hui, environ 93 % de la terre qu'on appelle l'État d'Israël est administrée par le Fonds national juif et réservée à des Juifs.

²¹⁸. Comme le remarque Michel Warschawski, « *les 3,5 millions d'Arabes vivant en Cisjordanie et à Gaza sont considérés par Israël comme des "présents-absents"*. Ils ne comptent pas : ce sont les trous du fromage qui communiquent entre eux par des ponts et des tunnels tandis que la même méthode est utilisée pour faire communiquer les colonies israéliennes ». Deux entités sans communication entre elles sont ainsi séparées sur le même territoire faute, pour l'instant, d'une élimination incomplète des Palestiniens.

²¹⁹. Donnée rapportée par Edgar Morin, *Le monde moderne et la question juive*, p. 156.

²²⁰. Préface à l'ouvrage *Les Arabes en Israël* de Sabri Geris, p. 13-14.

juridique, fruit d'un racisme institutionnel caractérisé, constitue sans doute un summum des actions perverses suscitées par le sionisme. Notons que le zèle de ces gens de Loi qui approuvent et justifient sans cesse une conception politique et discriminatoire du droit et qui, dans l'ombre, apportent un concours sophistiqué à l'entreprise sioniste a troublé bien des observateurs²²¹. À propos de cette entreprise inédite sur le plan des principes et des méthodes, « *acculée à une politique d'agressions préventives à l'extérieur et de lois discriminatoires à l'intérieur, tout en développant une mentalité raciste et chauvine*²²² » et contrainte, de par sa logique interne, à aller toujours plus loin dans la neutralisation, l'humiliation, l'exclusion et l'asservissement de l'autre, Edmond Amran El Maleh, écrivain juif marocain, a pu écrire : « *Il est étonnant que personne n'ait osé entreprendre, au-delà des critiques du régime israélien, une analyse philosophique des bases racistes du sionisme. Raciste parce que prônant la patrie par le sang, l'exclusion des non-juifs et, dans la foulée, l'expansionnisme territorial, la terreur et la violation des lois internationales* ». À diverses reprises Hannah Arendt abordera elle aussi ce sujet législatif. Dans son ouvrage sur le procès Eichmann elle fait en effet un étroit parallèle entre les lois de Nuremberg et celles de l'État juif²²³ et y revient dans une lettre adressée à son mari. Relatant un dîner avec Golda Meir, ministre israélienne des Affaires étrangères, elle écrit : « *Nous nous sommes disputées jusqu'à une heure du matin [...] Avant tout sur la question de la Constitution, des mariages mixtes ou plus exactement de ces lois de Nuremberg qui existent actuellement et qui sont en partie vraiment monstrueuses* ». Face à la législation ségrégationniste mise en place dans l'État d'Israël, Haïm Cohen, ancien juge à la Cour Suprême, évoque lui aussi sans hésitation les lois nazies : « *L'amère ironie du sort, écrit-il, a voulu que les mêmes thèses biologiques et racistes propagées par les nazis et qui ont inspiré les infamantes lois de Nuremberg, servent de base à la définition de la judaïcité au sein de l'État d'Israël*²²⁴. »

Toutes ces données expliquent fort bien qu'en Israël, État colonialiste qui s'est donné comme but ultime et inédit de remplacer tous les non-Juifs par des Juifs et qui, depuis ses origines, foule aux pieds le droit international, si les non-Juifs sont susceptibles d'avoir des droits en tant qu'individus isolés, ils ne sauraient en avoir comme membres d'une communauté. Cette communauté est d'ailleurs toujours ignorée par les livres d'histoire à l'usage des enfants israéliens. Le Livre du Jubilé, publié en 1998 pour commémorer l'anniversaire de la création de l'État d'Israël et destiné à toutes les écoles du pays, en est un témoin exemplaire : entre l'antiquité biblique et la colonisation sioniste, l'histoire, notamment celle de l'islam, est entièrement occultée²²⁵. Seul compte en effet le passé juif, car les non-Juifs ne seront jamais que des *guérim*, ces *résidents en terre d'Israël*, étrangers que l'on tolère dans la condescendance, à moins qu'on les considère comme des *ennemis potentiels*, voire des *ennemis de l'intérieur* destinés à être expulsés hors de Palestine (suivant le concept appliqué par les nazis aux Juifs coupables d'agir contre les intérêts de l'Allemagne).

Les métaphores zoomorphiques : témoin pathognomonique du racisme d'un groupe

Boris Cyrulnik²²⁶ a parfaitement décrit le phénomène suivant lequel le mépris fait partie intégrante du processus raciste qui permet d'agresser une population, de la réduire en servitude, voire de la supprimer : « *Le processus qui permet d'exterminer un peuple sans éprouver de sentiment de crime, écrit-il, est toujours le même. En voici la recette : d'abord il*

²²¹. À ce propos on ne peut pas ne pas évoquer les juristes allemands, parfois de grande qualité tel le catholique Carl Schmitt, qui apportèrent leur concours à l'entreprise nazie. Mais ce concours ne fut néanmoins qu'un pâle reflet de celui apporté depuis quelque soixante ans à l'entreprise sioniste par les juristes juifs.

²²². Maxime Rodinson, Préface à *La conception matérialiste de la question juive* de A. Léon, p. XLII.

²²³. Lettre rapportée par Alain Gresh dans *Israël, Palestine*, p. 67.

²²⁴. *Fundamental Laws of the State of Israël*, Joseph Badi, New-York 1960, p. 15.

²²⁵. D. Vidal et J. Algazy, *Le péché originel d'Israël*, p. 7 ; Raz-Krakotzkin Amnon, *Exil et souveraineté*, p. 90.

²²⁶. *Les Anges exterminateurs*, Nouvel Observateur, 13/01/2005.

faut le désocialiser afin de le rendre vulnérable... Puis il convient de parler de ce groupe humain en employant des métaphores animales : "des rats qui polluent notre société", des "vipères qui mordent le sein qui les a nourries"... Quand on arrive enfin à la démarche administrative... il devient possible de mettre à mort ce peuple sans éprouver de culpabilité car ce n'est tout de même pas un crime que d'éliminer des rats. »

Pierre-André Taguieff²²⁷ constate de même que les métaphores animales : « vermine », « rats », « virus », « bacilles », « coucous », « ténias » sont largement utilisées dans la littérature judéophobe. Dès le XIX^e siècle, la métaphore de la « bactérie » est d'ailleurs inventée par le philosophe allemand Duhring pour qualifier le Juif²²⁸ et on sait que cette figure, selon laquelle le *virus* à combattre n'est pas représenté par quelque élément de la culture juive mais par les Juifs eux-mêmes en tant que personnes, sera largement reprise par les nazis pour les éliminer à tout prix dans la peur de voir la société allemande contaminée et ses intérêts économiques bafoués. Mais, en Palestine/Israël, non pour un génocide²²⁹ mais néanmoins pour un ethnocide caractérisé²³⁰, les Palestiniens ne sont-ils pas aussi animalisés sous la forme de « cafards » (pour Eitan ex-chef d'état-major israélien), de « bêtes féroces » (pour Menahem Beghin, ex-Premier ministre), de « serpents » (pour le grand rabbin Yossef, responsable du parti religieux Shass), de « crocodiles » (pour Ehoud Barak ex-Premier ministre), de « vers de terre » (pour Yehiel Hazan²³¹ député du Likoud) ? D'ailleurs, pour le chercheur Benny Morris parlant des Palestiniens : « *Il faut les enfermer dans quelque chose comme une cage [...] Il y a là-bas une bête sauvage à enfermer d'une manière ou d'une autre*²³². »

À propos du racisme inhérent au sionisme, Hannah Arendt pouvait écrire dès le mois de mai 1948 : « *Le sentiment traditionnel du sionisme est que tous les non-juifs sont antisémites... L'hostilité générale des non-juifs est considérée par les sionistes comme un fait inaltérable et éternel de l'histoire juive... Cette attitude est pur racisme chauvin ; il est évident que cette division entre les juifs et tous les autres peuples – tenus pour ennemis – ne diffère pas des autres théories de la race des seigneurs*²³³. »

Constatons en définitive que l'État d'Israël où s'entend à l'envi un discours ethnocidaire caractérisé et au sujet duquel le philosophe juif, Ernst Ludwig Pinner, peut écrire « *Aujourd'hui on exalte la race et on s'en sert comme d'une bannière au nom de laquelle tout*

²²⁷. *Op. cit.*, p. 15.

²²⁸. Dans son ouvrage de 1880 *"La question juive en tant que problème racial, moral et culturel"* il écrit : « *Race corrompue, les Juifs, pareils à des bactéries, contaminent le peuple au milieu duquel ils vivent. Les Allemands pourrissent ainsi de l'intérieur, c'est la raison de leurs déboires* ».

²²⁹. Ce néologisme, formé du grec *genos* (naissance, genre, espèce) et du latin *caederer* (tuer), fut inventé par Raphaël Lemkin en 1944 pour qualifier un crime, jusque là inconnu, le crime contre l'humanité. Précisons que la Convention de l'ONU de 1948 a défini le génocide comme : « *l'intention de détruire, en tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux* ».

²³⁰. Ce mot créé au milieu du XX^e siècle, à partir du grec *ethnos*, *peuple*, *nation*, s'applique non pas à la destruction des corps (c'est le génocide) mais à celle de la civilisation d'un groupe ethnique par un autre groupe plus puissant (Dict. Petit Robert) : le groupe dominateur impose au groupe dominé son propre modèle de civilisation. En pratique habituelle, c'est l'assimilation forcée. En fait, la définition du dictionnaire ne convient pas à l'État juif dont l'ethnocide est particulier. Ici, le peuple dominé n'est pas apte, au nom de la donnée raciale, à accéder au niveau du groupe dominateur : il est voué à abandonner son territoire ancestral spontanément ou par la contrainte. Depuis le génocide nazi qui s'est attiré la réprobation universelle, les régimes qui ont voulu *remplacer* une population par une autre (l'URSS, la Chine, Israël...) ont préféré l'ethnocide plus discret, plus habile en somme et mieux *accepté* que le génocide.

²³¹. Lors de la séance de la Knesset, 13 décembre 2004. Face à ces propos d'hommes politiques israéliens n'est-il pas facile d'imaginer les réactions des communautés juives si un responsable politique des 190 pays membres de l'ONU en avait tenu de semblables sur les Juifs !

²³². citations rapportées par Shlomo Sand dans *Les mots et la terre. Les intellectuels en Israël*, p. 153.

²³³. Article *Sauver la patrie juive* dans la revue *Commentaire* p. 401.

*se justifie*²³⁴ », n'est pas, comme le sont les États démocratiques, une construction au service des habitants qui y vivent dans leur diversité culturelle ou raciale. Il est cet État où « *les libertés publiques, les moyens de les mettre en œuvre et les droits de l'homme les plus fondamentaux sont déniés par la loi à ceux qui ne répondent pas à certains critères raciaux et religieux*²³⁵ ». Dérogation fondamentale au principe de toute démocratie : en appartenant exclusivement aux Juifs du monde, Juifs d'Israël et d'ailleurs, il s'est voulu une raciocratie²³⁶.

Une société à majorité raciste

Selon un sondage²³⁷ concernant les mariages mixtes en Israël, critère essentiel qui permet d'attribuer le qualificatif de *raciste* à une doctrine, une organisation ou une société véhiculant parallèlement quelque mystique de pureté du sang, 62 % des interrogés s'opposent à ces mariages. Comme il est logique, plus les personnes se disent religieuses, plus elles s'opposent à ces unions : cette opposition est de 35 % chez les laïcs, de 68 % chez les traditionalistes, de 95 % chez les religieux.

Par référence à de nombreux textes de la Bible (notamment au Deutéronome 7:3, au livre d'Esdras 9:2,12 ; 10:44 et au livre de Néhémie 13:25), la religion est effectivement le principal support de la mixophobie. Rappelons qu'en Israël, ce sont les autorités rabbiniques qui ont le monopole de statuer sur les mariages et les divorces juifs, l'héritage et l'identité juridique. Pour être reconnu comme Juif il faut aussi être circoncis par un rabbin (ce qui donne accès aux divers droits de citoyen, allocations familiales par exemple).

Les mariages mixtes représentant « *la pire catastrophe pour le judaïsme* » sont réprouvés depuis toujours par les dirigeants sionistes, tremblant devant le spectre de l'assimilation. Comme le disait Golda Meir Premier Ministre d'Israël, « *épouser un non-Juif, n'est-ce pas rejoindre les six millions de Juifs exterminés* » ? Ces mariages qui se veulent contre-nature sont interdits de fait en Israël depuis 1947 par la loi sur la juridiction des tribunaux rabbiniques.

Quant aux musulmans et chrétiens qui vivaient en Palestine avant la création de l'État d'Israël en 1947, ils sont considérés par l'article 3 de la Loi sur la nationalité de 1952 comme « *n'ayant jamais eu de nationalité* ». Pour acquérir la citoyenneté israélienne, ils doivent prouver qu'ils vivaient en Palestine avant la création de l'État d'Israël, ce qui est fort difficile compte tenu des vastes destructions systématiques opérées par l'armée et les milices sionistes. Il ne leur reste plus alors que la voie de la naturalisation qui exige une excellente connaissance de la langue hébraïque et qui reste à la libre appréciation du ministre de l'Intérieur. De toutes façons, n'étant pas Juifs, ils ne seront jamais que des Israéliens de seconde zone, apatrides dans le pays de leurs ancêtres.

Les partis politiques nationalistes et racistes

Ce sont principalement le Shass, le Moledet, le Hérout, le Tekouma, le Mafdal, Ysrael Beitenou... Qualifiés de *transféristes*, ils comportent tous l'expulsion de tous les non-Juifs de la Palestine historique pour « *achever la guerre de 1948* ».

À côté de ces partis politiques, divers mouvements ont également pour but la mainmise juive sur toute la Palestine. Ils sont représentés particulièrement par le Manigout Yéhoudit au sein du Likoud et le mouvement Kach qui, bien qu'interdit en 1994, n'en poursuit pas moins son activité au grand jour.

²³⁴. Citation rapportée par Klaus J. Hermann dans son article *Perspectives historiques sur le sionisme et l'antisémitisme*, in *Sionisme et Racisme* p. 252.

²³⁵. Ralph Schoenman dans *L'Histoire cachée du sionisme*.

²³⁶. Shlomo Sand dans *Comment le peuple juif fut inventé*, en parlant de la "race juive" et du "sang juif" promu notamment par les rabbins et les sionistes, utilise le terme équivalent d'"ethnocratie".

²³⁷. Rapporté en 2003 par *La Voix de la communauté juive de France*.

Pour la plupart de ces partis ou mouvements ultra-orthodoxes et ultra-nationalistes dominés généralement par des rabbins, l'obtention, au besoin par la guerre, de tous les territoires occupés est un impératif religieux et sacré dans la perspective du Grand Israël dépourvu de non-Juifs. Dans un discours conforme « *au commandement péremptoire et cruel ordonnant au peuple juif d'éliminer tous les autres habitants de la terre d'Israël* »²³⁸, comme l'écrit Avraham B. Yehoshua, ils visent explicitement l'expulsion de tous les Arabes de la Palestine pour que la Terre sainte soit débarrassée de toute « *souillure étrangère* ». On peut ajouter que, parmi eux, certains groupes organisés en milices, puissamment armés et fanatiques, ne se laissent arrêter, ni par les risques d'affrontements avec les Arabes qu'ils se plaisent à agresser, ni par la loi (la loi humaine est sans valeur à leurs yeux par rapport à la loi divine qui exige la possession par les Juifs de toute la Palestine), ni par les décisions éventuelles du gouvernement israélien. Responsables de bien des exactions, leurs membres bénéficient toujours d'une grande indulgence de la part des tribunaux. Leur immunité est pratiquement de règle.

Le racisme sioniste concerne en fait toutes les classes de la société israélienne

La *rue juive* israélienne est particulièrement révélatrice du racisme ambiant. Dans son livre *À tombeau ouvert*²³⁹, Michel Warschawski, évoquant les affiches et les autocollants posés sur les voitures et les murs de Jérusalem, en permet une appréciation assez fidèle. Parmi les multiples slogans qu'il rapporte citons par exemple ceux-ci : « *Transfert = Paix + Sécurité* » ; « *Expulser l'ennemi arabe* » ; « *Vaincre les Arabes - Casser les Arabes* » ; « *Pas d'Arabes, pas d'attentats* » ; « *C'est eux ou nous – Transfert* » ; « *Mort aux Arabes* » ; « *Shoah pour les Arabes* »... D'ailleurs, selon un sondage Gallup de la fin 2008, 44% des Juifs israéliens sont pour l'expulsion massive des Palestiniens hors de la Palestine²⁴⁰.

Certaines couches de la société juive sont particulièrement marquées. Outre celle des rabbins dont nous avons déjà parlé, outre celle des responsables de l'éducation particulièrement soucieux de maintenir la séparation entre les enfants juifs et non-juifs, citons aussi la toute puissante police qui considère depuis toujours les villes et les villages arabes d'Israël comme un *cinquième front* destinés à rester sous haute surveillance et être réprimé à la moindre exaction. Lors des pogroms de Nazareth, de Tel-Aviv, de Jaffa... perpétrés lors de l'Intifada 2000 sur des Arabes par des nervis juifs, le chroniqueur juridique israélien Moshé Hanegbi pouvait déclarer « *que ces pogroms ont renforcé le sentiment que la police est une police raciste engagée seulement dans la défense des Juifs : elle n'a tiré pour tuer que sur les émeutiers arabes.* »

L'institution spécifiquement israélienne d'une *corporation colonisatrice*, le Kibboutz, qui fut regardée initialement comme un modèle de socialisme, est également fort révélatrice. Établie le plus souvent sur des terres anciennement palestiniennes, elle n'a jamais admis de non-Juifs, même avant d'avoir été dominée il y a plusieurs dizaines d'années par l'élément religieux. Israel Shahak considère même que « *le kibboutz est l'organisation israélienne qui pratique le plus haut degré d'exclusion raciste* »²⁴¹.

Le domaine de l'instruction est bien entendu particulièrement impliqué en Israël par la politique de ségrégation : en dehors de quelques exceptions il n'y a pas d'écoles où des enfants juifs étudient avec des Palestiniens. On peut ajouter que l'enseignement traditionnel joue auprès des enfants juifs un rôle décisif quant à leur vision des non-Juifs, individus volontiers identifiés aux Philistins de la Torah dont l'élimination fait partie du plan divin.

²³⁸. *Pour une normalité juive*, p. 62.

²³⁹. p. 38.

²⁴⁰. Sondage rapporté par l'historien Martin van Creveld : <http://iraqwar.mirror-world.ru/article/188125>.

²⁴¹. Citation rapportée par Ralph Schoenman, dans *L'Histoire cachée du sionisme*.

Les intellectuels israéliens sont également largement concernés. Un auteur juif israélien peut ainsi écrire à leur propos : « *Les institutions académiques israéliennes sont toutes impliquées dans la politique raciste et colonialiste de leur État, dans la mesure où elles fournissent le soutien pratique et idéologique indispensable à la poursuite de l'occupation. C'est ainsi par exemple qu'elles offrent des services de conseil à l'establishment militaire et sécuritaire et financent la recherche utilisée pour justifier le nettoyage ethnique, les meurtres extra-judiciaires, la ségrégation raciale et les expropriations. Il n'y a pas un corps universitaire israélien qui ait protesté publiquement contre les enseignants-chercheurs israéliens qui produisent des travaux racistes sous prétexte de couvrir les cursus des étudiants.* »

Les Organisations israéliennes pour les droits de l'homme, elles-mêmes, n'ont pas échappé à ce pouvoir de corruption qui infiltre profondément la société sioniste : la plupart d'entre elles restent indifférentes face aux lois édictées par l'État qui fondent un apartheid institutionnel, impitoyable et humiliant. Certes, dans leurs colonies d'Afrique, d'Asie, du Pacifique, d'Amérique du Sud, les Européens dans leur ensemble, Français, Britanniques, Néerlandais, Espagnols, Allemands... ont manifestement affirmé eux-aussi leur supériorité et attribué un statut infiniment inférieur aux populations colonisées. Néanmoins, si une certaine composante raciste peut leur être attribuée, la comparaison avec l'État juif de Palestine ne saurait être juste. En vertu de la *mission civilisatrice* qu'ils s'étaient souvent donnée, ils ont été amenés à accepter nombre d'accommodements en faveur des indigènes qui avaient adopté leur culture et plus particulièrement la religion chrétienne. C'est ainsi que la barrière de la race fut souvent franchie et les mariages entre colons et indigènes relativement banalisés, critère qui reste le plus adéquat pour distinguer un régime résolument *raciste* d'un régime dont les membres, tout en nourrissant quelque sentiment de supériorité à potentialité *racisante*, ne voient pas cette différence comme irréductible. Le mélange des populations fut même souvent approuvé voire largement célébré au nom de l'universalisme laïque ou chrétien. Ce fut notamment les cas dans les États non ségrégationnistes du Nord des États-Unis, au Brésil et dans les colonies des Européens. Dans ces territoires, la discrimination ne fut jamais inscrite dans un texte législatif. Seuls trois pays formulèrent des interdictions concernant les mariages mixtes et instituèrent une ségrégation officielle : les États du Sud des États-Unis pour les Noirs soumis depuis la fin du XIX^e siècle aux lois Jim Crow, l'Afrique du Sud pour les Noirs et les Métis sous le régime de l'Apartheid, enfin l'Allemagne nazie pour les deux catégories raciales européennes particulièrement différenciées culturellement : les Juifs et les Tsiganes. Après qu'aient été abattus le régime nazi en 1945, le régime ségrégationniste des États-Unis à la fin des années 1960 et l'Apartheid en Afrique du Sud en 1991, c'est dire qu'il n'y a plus aujourd'hui qu'Israël, *État juif pour les Juifs*, où la ségrégation, conformément au judaïsme le plus traditionnel, est inscrite dans les lois.

Un structure étatique fondamentalement violente

L'époque moderne, avec l'État juif de Palestine, nous apporte des données particulièrement caractéristiques et concrètes sur les violences de tous ordres de type raciste suscitées par les éléments pernicioeux du judaïsme retenus dans l'idéologie sioniste. De multiples expressions conjuguant la métaphore du « *métal dur* » témoignent avec éloquence de cette violence propre à la société ségrégationniste d'Israël : Rabin, Premier ministre, lance en 1975 la politique de « *la main de fer* » (Hayad Barzel), Raphaël Eitan, son successeur comme chef des armées, impose le « *bras d'airain* » (Zrdaa Barzel), l'opération de purge des camps de Sabra et Chatila est appelée le « *cerveau d'acier* » (Moah Barzel). C'est le « *poing de fer* » (Egrouf Barzel), que Rabin utilise de nouveau comme la base de sa politique de répression et de représailles collectives face au soulèvement palestinien de 1987-1988 en Cisjordanie et à Gaza. L'opération de décembre 2008-janvier 2009 dénommée « *plomb* »

durci », menée par terre, par air et par mer fait quelque 1400 de morts et une dizaine de milliers de blessés dans la prison à ciel ouvert qu'est la bande de Gaza. Dès 1923, l'homme éminent que fut Jabotinsky, fondateur du sionisme révisionniste, utilisait déjà cette même métaphore dans son ouvrage *The Iron Wall* (Le Mur d'acier) et décrivait l'esprit du processus de conquête qu'il convenait de mettre en œuvre pour la pleine possession de la Palestine : « *Nous ne pouvons offrir aucune compensation contre la Palestine, ni aux Palestiniens, ni aux Arabes. Par conséquent un accord volontaire est inconcevable. Toute colonisation, même la plus réduite, doit se poursuivre au mépris de la volonté de la population indigène. Et donc, elle ne peut se poursuivre et se développer qu'à l'abri du bouclier de la force, ce qui veut dire un mur d'acier que la population locale ne pourra jamais briser. Telle est notre politique arabe. La formuler de toute autre façon serait de l'hypocrisie*²⁴² ». On sait que ce programme fut suivi à la lettre et que les sionistes n'ont pas hésité notamment à inventer et à recourir au terrorisme dans leur « *lutte de libération* » de la Palestine. Car le « *Tu ne tueras pas* » ne s'applique pas dans la circonstance. Comme l'écrit le philosophe Michel Onfray²⁴³, « *le décalogue vaut comme une invite locale, sectaire et communautaire. Sous-entendu : " toi, juif, tu ne tueras pas de juifs". Le commandement joue un rôle architectonique pour que vive et survive la communauté. En revanche, tuer les autres, les non-juifs, les goyim – le mot signale deux mondes irréductibles – le forfait n'est pas vraiment tuer, du moins ça ne relève pas des dix commandements* ». De nombreux rabbins, tel Yisrael Hess, aumônier du campus de l'Université de Bar-Ilan dans un article *Le commandement de Génocide dans la Torah* du *Journal des étudiants*, confirment bien que le fait de tuer un non-Juif ne transgresse pas le « *Tu ne tueras point* » biblique. Car, ici, la guerre n'est pas seulement justifiée mais sacralisée par la culture. Elle est sainte. C'est « *le phénomène religieux par excellence* », écrit le pasteur et philosophe Olivier Abel. On s'y prépare par le jeûne, la prière et les rites répétés de purification (Nb, 31, 19). *Yahvé Sabaot*, le Dieu des armées d'Israël, est un guerrier (Ex. 15, 23) : « *il bénit la guerre et ceux qui la font ; il sanctifie le combat, le mène, le conduit en inspirant son peuple ; il justifie les crimes, les meurtres, les assassinats, légitime la destruction des innocents [...] Aux ennemis il promet la destruction totale, la guerre sainte selon l'expression terrifiante et hypermoderne du livre de Josué*²⁴⁴. « *Dieu est avec nous* » proclame le Deutéronome (20, 4) dans les combats sanglants contre les ennemis. Et en temps de guerre « *il n'y a pas de civils innocents chez l'adversaire*²⁴⁵. »

Yahvé, le Dieu jaloux de la Bible, intransigeant pour son peuple et cruel pour les autres, est en effet tout autre que le Dieu-Père décrit dans l'Évangile. B. Michaël, fils de rescapés juifs du génocide nazi et éditorialiste du *Yediot Aharonot*, après qu'on eut découvert que les soldats israéliens numérotaient les bras des Palestiniens arrêtés, a décrit non sans courage et à sa manière le caractère impitoyable du régime sioniste. Ce texte intitulé "*De marqué à marquant*" commence ainsi :

« *En soixante courtes années – de marqué à marquant et numérotant ;*

En soixante ans – d'enfermé dans des ghettos à enfermant ;

En soixante ans – de dépossédé à dépossédant ;

En soixante ans – de celui qui défile en colonne les mains en l'air, à celui qui fait défiler en colonne les mains en l'air ;

En soixante ans – d'écrasé au nom d'un nationalisme cruel, à celui qui écrase au nom d'un nationalisme cruel ;

²⁴². Citation rapportée par Ralph Schoenman, *L'Histoire cachée du sionisme*, Ed. Selio 1988, p. 35.

²⁴³. *Traité d'athéologie*, p. 198.

²⁴⁴. *Ibid.*, p. 216.

²⁴⁵. Pour le conseil rabbinique Yesha lors de l'invasion du Liban en juillet 2006, « *tous les débats issus de la moralité chrétienne affaiblissent l'esprit de l'armée et de la nation et entraînent un coût en sang de nos soldats et de nos civils.* »

En soixante ans – de victime d'une abjecte politique de transfert, au soutien de plus en plus enthousiaste à une abjecte politique de transfert ;

En tout et pour tout soixante ans, et nous n'avons rien appris. Rien intériorisé. Nous avons tout oublié. »²⁴⁶

Dans la qualification de toutes les violences et indépendamment de leur niveau d'intensité, il convient par ailleurs de tenir compte de la vision que les agresseurs ont des agressés, c'est-à-dire de la prime raison qui sous-tend l'action violente et qui conditionne grandement l'avenir, c'est-à-dire notamment la réconciliation éventuelle ou la non-réconciliation des antagonistes. Or, la vision dictée par le sionisme est celle-ci : la Terre de Palestine appartient aux Juifs, et à eux seuls, en tant que constituants de l'entité juive et en vertu du mythe ancestral de l'Élection. C'est dire que si les Palestiniens étaient chrétiens, bouddhistes, athées ou autres, la vision des Juifs sionistes à leur égard ne serait pas différente : tous auraient à souffrir et à expier de ne pas être nés Juifs comme d'autres ont eu à souffrir et à expier de n'être pas Aryens. Car, ainsi que l'écrit Bernanos, « *les races n'ont pas de cœur, Elles se vantent d'être pures et, en effet, elles ne sauraient faillir, puisqu'elles sont à elles-mêmes leur propre fin*²⁴⁷. »

Si l'« *État juif avec canons, drapeaux et médailles* », qu'avant de se suicider Stefan Zweig²⁴⁸ voyait dans un « *dangereux rêve prémonitoire* », est un concentré de haine raciale et de violence, si, comme l'écrit Y. Leibovitz²⁴⁹, « *la violence est l'essence de l'État d'Israël* », il faut bien voir que ce phénomène est dans la logique des choses : seule, parmi toutes les grandes traditions spirituelles, la religion judaïque véhicule cette tare native que d'avoir inventé et promu deux *races* humaines fondamentalement étrangères l'une à l'autre et deux seules : les Élus et les Autres, les Hébreux et le reste du monde, les Juifs et les non-Juifs²⁵⁰.

Nous n'avons pas à revenir ici sur l'ensemble des violences de l'apartheid israélien dénoncées depuis 1948 à de multiples reprises par les organismes internationaux de défense des droits de l'homme, que ces violences soient d'ordre physique avec les guerres et les crimes de guerre, les spoliations, les expulsions, l'épuration raciale, la torture, les enlèvements, les meurtres d'État délibérés, les emprisonnements préventifs, les contraintes humiliantes²⁵¹, les punitions collectives... ou quelles soient d'ordre moral ou psychologique tels le mensonge sur l'histoire²⁵², l'espionnage savant, la corruption sophistiquée des Palestiniens peu instruits... toutes pratiques destinées à annihiler la population autochtone, à nier son passé bimillénaire et à subjuguier les nations pour les mettre devant une situation passant pour irréversible. Sacralisées par les textes bibliques, justifiées par la

²⁴⁶. Citation du Yedioth Aharonot du 15 mars 2002 rapportée par Michel Warschawski et Michèle Sibony dans *À contre-chœur, les voix dissidentes en Israël*, Textuel, 2003, p. 101.

²⁴⁷. *Le Chemin de la Croix-des-Âmes*, p. 224.

²⁴⁸. Lettre à Martin Buber rapportée par Sylvie Courtine-Denamy dans *Le souci du monde*, p. 127.

²⁴⁹. *La mauvaise conscience d'Israël*, p. 119.

²⁵⁰. Certes, de nombreux Juifs des derniers siècles ont été des *universalistes*, mais on constate que la plupart d'entre eux avaient rejeté le judaïsme en tant que religion, voire en tant que culture, et que tous étaient essentiellement tributaires de la pensée occidentale.

²⁵¹. Cécile Winter peut écrire : « *Le camp de détention d'Offer n'est pas un camp d'extermination, mais il ressemble beaucoup aux camps de concentration allemands des années trente, avec ses barbelés, ses miradors, ses masses de détenus apeurés, dénués de droits et parqués dans des conditions véritablement inhumaines* » (*Circonstances, 3 Portées du mot "juif"*, p. 118).

²⁵². Plusieurs nouveaux historiens ont en effet démontré, par exemple, que la version israélienne selon laquelle les Palestiniens se sont enfuis en 1948 à l'appel de leurs dirigeants était dépourvue de fondement et qu'il s'est agi généralement d'expulsions selon un plan largement préparé à l'avance. Ainsi, « *Des hommes libres, les Arabes, partirent en exil comme de misérables réfugiés, les Juifs s'emparèrent des maisons des exilés pour commencer leur nouvelle vie d'hommes libres* » (Tom Ségev, *Le septième million*, p. 218).

quasi-totalité des rabbins, menées, depuis les premières vagues de colons, avec un esprit de système inégalé dans l'obsession perpétuelle de *se débarrasser des Arabes*, ces violences sont décrites dans de multiples études, articles, revues, ouvrages qu'il est facile de consulter²⁵³.

Racisme de contamination ou racisme inhérent au judaïsme ?

En présence des propos émanant de Juifs représentatifs et montrant le parallélisme des lois de l'État sioniste et de l'État nazi, divers auteurs juifs ont suggéré depuis quelques dizaines d'années qu'il pouvait s'agir d'un racisme de contamination, soit par la pensée des doctrinaires européens du XIX^e siècle, soit plus encore par celle des nazis avec leur mystique du Sol et du Sang²⁵⁴, pensée qui aurait agi à la fois comme repoussoir et comme modèle... Si cette hypothèse de contamination n'est pas a priori illogique et ne saurait être totalement exclue, il ne saurait s'agir de toutes façons que d'une sur-contamination. D'une part, toutes les lois raciales ont pour l'essentiel un contenu commun, d'autre part le racisme institutionnel du judaïsme avec ses trois *valeurs* fondamentales : la séparation radicale de l'humanité entre Juifs et non-Juifs, la transmission héréditaire de la judéité et la loi du non-métissage dans une mystique de non-souillure, a, sur tous les autres racismes culturels, une large antériorité. C'est dire que cette hypothèse de contamination accidentelle du monde sioniste révèle avant tout chez ses auteurs d'une méconnaissance de la pensée raciale portée par le judaïsme depuis ses origines.

EN RÉSUMÉ

Ainsi qu'en témoigne l'histoire depuis plus de soixante ans, l'État sioniste où, pour la première fois depuis quelque quinze siècles le pouvoir est juif²⁵⁵, État bâti sur les particularismes racial et religieux du judaïsme, né dans la violence de la dépossession d'un peuple faible vu comme un corps étranger à éliminer (Derrida²⁵⁶ a parlé de *violence originare*) et ne pouvant subsister que par la violence dans un « *état permanent de guerre* » constituée, avec ses lois ségrégationnistes, un laboratoire expérimental absolument unique et irremplaçable sur le racisme spécifiquement lié à la culture judaïque. C'est dire que cette structure étatique dépendant étroitement de *valeurs* issues du judaïsme ne saurait être autre qu'hypernationaliste, militariste et ségrégationniste. Pour elle, comme pour le judaïsme dont elle émane, c'est en effet une question de vie ou de mort.

On peut ajouter que les violences suscitées par l'idéologie sioniste sont organisées en Palestine avec un génie inédit, dans la perspective à la fois de *casser* la société antagoniste des non-Juifs et d'anesthésier les dirigeants des nations qui seraient tentés de s'opposer à une œuvre banalement criminelle. Le succès de la tactique est incontestable : il est manifeste que ces dirigeants, intimidés par le chantage à l'antisémitisme, ignorant largement les données historiques relatives à la création de l'État juif, négligeant depuis quelque soixante ans les exactions criminelles à l'encontre de la population non-juive de Palestine et la multitude des réfugiés croupissant dans des camps de fortune avec interdiction de revenir chez eux, oubliant les affronts multiples faits aux Nations Unies et à principes établis en 1945, n'ont pas encore

²⁵³. Signalons mes ouvrages personnels *Le sionisme en Israël/Palestine, fruit amer du judaïsme* édité en 2004 et *Le Judaïsme et l'invention du racisme culturel* édité en 2007.

²⁵⁴. Les théoriciens racistes allemands des XIX^e et XX^e siècles avaient eux aussi leur *Blut und Boden*. « *La poutre maîtresse du national-socialisme est la communauté du Volk (peuple) enracinée dans son sol et unie par les chaînes du même sang* » proclame Hitler dans un de ses discours de janvier 1937. Walther Darré (qui devait être ministre de l'Agriculture de Hitler) avait publié en 1930 un ouvrage *La Race, nouvelle noblesse du sang et du sol*. Heidegger lui-même utilise "*la terre et le sang*" dans son discours lors de sa prise de fonction à l'Université de Fribourg en avril 1933.

²⁵⁵. Maxime Rodinson rapporte qu'un petit et éphémère État juif a existé en Arabie du Sud au VI^e siècle.

²⁵⁶. Expression rapportée par Henri Rey-Flaud, *Et Moïse créa les Juifs*, p. 307.

pris la juste mesure de la malignité foncière de l'idéologie sioniste²⁵⁷. Les plus hardis d'entre eux ne se contentent-ils pas de quelques critiques envers les dirigeants de l'État d'Israël au lieu d'émettre un rejet sans appel de l'idéologie qui les conduit ? Et, devant le spectacle d'un pays surarmé qui, depuis sa création en 1947, a fait quotidiennement l'objet d'une information journalistique et qui écrase impunément une population sans défense dans un combat où l'inégalité des forces en présence n'a jamais été aussi manifeste, comment ne pas évoquer la démission et l'inertie mentale des dirigeants occidentaux des années trente face aux manifestations progressivement criminelles de l'idéologie nazie²⁵⁸. Comment ne pas noter en particulier le fait que les chrétiens, tributaires du mythe de *l'Élection divine/Terre promise* intégré dans leur doctrine, non seulement n'ont pas encore fait repentance pour avoir participé à la spoliation des Palestiniens de leur terre ancestrale, mais que nombre d'entre eux, particulièrement aux États-Unis et en Europe, sont maintenant largement complices des crimes de l'État juif²⁵⁹ et notamment de celui que représente la colonisation continue et planifiée ?

²⁵⁷. Régis Debray s'adressant à Elie Barnavi (dans son ouvrage *À un ami israélien*, p. 103) peut écrire : « *Quant à "l'Europe", ombre molle, insignifiance redoublée d'obligeance, elle est digne du mépris rigolard que vos dirigeants lui portent. Ce fuyant ectoplasme exhorte les Palestiniens à célébrer des élections, en juge le déroulement impeccable mais refuse d'en reconnaître le résultat : il vous déplaît. Elle fait ensuite d'Israël un "partenaire privilégié", directement associé à ses travaux et décisions, puis plonge la tête dans le sable.* »

²⁵⁸. Par référence aux quelques années qu'avait duré la passivité des dirigeants occidentaux, un auteur a parlé de ce propos non sans raison, de *la plus longue lâcheté*. On peut ajouter que cet état d'esprit n'a épargné aucun de ces dirigeants à l'exception du seul Général de Gaulle dénonçant notamment : l'expansionnisme de l'État d'Israël (« *un Etat [...] résolu à s'agrandir* »), son militarisme (« *un État guerrier* »), son agressivité (« *Israël, ayant attaqué* »), sa tactique dilatoire consistant à utiliser un « *prétexte* » pour lancer ses attaques, son verbe « *qualifiant de terrorisme la résistance arabe* ». Seul aussi à dénoncer « *le sort scandaleux des réfugiés arabes* », et à montrer le caractère fondamental d'un retrait des territoires « *pris par la force* » (« *à moins que les Nations Unies ne déchirent elles-mêmes leur propre charte* »...).

²⁵⁹. Sans se rendre compte des moqueries qu'ils suscitent et de l'exploitation dont ils sont victimes de la part du monde juif, nombre d'entre eux dans leur naïveté multiplient en effet les gages d'un pro-judaïsme, voire d'un pro-sionisme inconditionnel. Quant au croyant et poète Paul Claudel qui, dans quelque délire mystique, voyait Jérusalem « *devenir le siège de toutes les grandes institutions mondiales chargées d'assurer le triomphe du bien, du droit, de la justice, au service de l'humanité tout entière* (André Chouraqui, *Le Destin d'Israël*, p. 228), il revendiquait pour les Juifs l'ensemble de la Palestine historique ». Pratiquement seul parmi les écrivains chrétiens, Louis Massignon tenta de s'opposer d'abord au projet sioniste puis ensuite à la création de l'État juif. Il reste que le comble de l'ignominie vis-à-vis des Palestiniens et de la méconnaissance de la malignité du sionisme appartient manifestement au Vatican. Pourtant bien placé pour apprécier la malignité du sionisme, de guerre lasse après les accusations contre le pape Pie XII et les multiples pressions et interventions en faveur de cette reconnaissance (notamment celles systématiques des grands rabbins près du pape lors de ses voyages à l'étranger ou près des hauts représentants du catholicisme dans les différents pays de résidence) le Vatican céda le 30 décembre 1993.

Manifestement plus maléfique encore que le rôle des catholiques, celui des chrétiens évangéliques compte tenu de leur nombre et de la puissance financière qu'ils représentent. Pour Aaron, de l'Ambassade chrétienne internationale de Jérusalem (ICEJ), « *l'appui sans faille du Congrès américain à Israël exprime les convictions des millions d'électeurs anonymes, membres d'églises évangéliques, qui voient dans l'État juif le levier de l'humanité* ». Ils seraient cinq fois plus nombreux que la communauté juive des États-Unis et leur credo est relayé par de nombreuses télévisions et radio, une quantité de publications sur l'ensemble du territoire américain. Fondée en 1980, centre nerveux à l'échelle mondiale de ce mouvement de soutien à Israël, représentée dans plus de 120 pays, dont la France, cette ambassade rappelle en toutes circonstances aux chrétiens « *le devoir de soutenir la nation juive, les juifs où qu'ils soient, et à Israël toutes les promesses merveilleuses, de Dieu à son égard* ». Les lobbies chrétiens sionistes, qui se considèrent comme le deuxième peuple élu, sont incontournables du paysage politique dans le Sud des États-Unis, en particulier en Floride, Alabama, Mississippi, Arkansas... Ils trouvent dans chaque candidat démocrate ou républicain une oreille attentive à leurs paroles sur la fin des temps. Leur message est simple. « *Qui s'oppose à Israël s'oppose à Dieu.* » Un discours qui fait peu de place aux Palestiniens ou les ignore totalement, mais fait entrevoir « *le retour du Christ quand les Juifs seront tous revenus sur la terre d'Israël et le Temple rebâti* ». (Le Monde 31 mai 2011).

Quant aux dirigeants de certains pays musulmans eux-mêmes, ne sont-ils pas encore aveugles sur le caractère obligatoirement mortifère de tout compromis, de toute concession, de toute collaboration avec une idéologie qui menace la paix du monde ?

En définitive, on peut dire :

- que l'idéologie sioniste, qui s'est manifestée par la violence dès avant la création de l'État d'Israël en engageant ses militants à tuer des innocents²⁶⁰ et qui sous-tend cet État, est bâtie exclusivement sur des *valeurs* inhérentes au judaïsme, comme en témoignent notamment la quasi-totalité des rabbins, en savants et fidèles interprètes de la Loi. D'ores et déjà, elle constitue la plus longue idéologie maligne de l'histoire (les fascismes ayant sévi généralement une à deux décennies, le communisme européen sept décennies) ;
- que l'État d'Israël, cet État des généraux et des rabbins qui, depuis sa création en 1947, bafoue les Nations Unies, se veut au-dessus des lois communes et considère la Palestine comme son bien propre « *en vertu d'un droit naturel et historique* » comme le proclame cyniquement le texte de la Déclaration d'indépendance, correspond à l'État-voyou défini dans les dictionnaires : « *un État qui ne respecte pas les règles du droit international et fait peser une menace sur la sécurité collective*²⁶¹ » ;
- que l'État juif, contrairement à nombre d'États nés comme lui dans un processus de violence anti-démocratique, est dans l'incapacité absolue d'acquérir la légitimité qui lui manque depuis sa naissance. En effet, l'idéologie qui le porte, idéologie la plus structurée que l'histoire ait connue, lui interdit l'exercice de la démocratie à l'égard de non-Juifs. Si tous les États accordent ce bien à leurs citoyens juifs (à l'exception de certains États musulmans manifestement retardataires), la réciproque ne saurait exister. Ici, seule une démocratie entre Juifs est concevable. Créé comme un État spécifiquement juif par les Nations Unies dont les responsables dans leur quasi-totalité étaient largement inconscients de la portée de leur décision²⁶², cet État qui se veut juif, qui est dirigé exclusivement par des Juifs, qui est soutenu par une très large majorité des Juifs de toutes catégories à travers le monde²⁶³ et qui peut se revendiquer légitimement *juif* est véritablement condamné par nature à appliquer une politique ségrégationniste. Car, seule cette politique raciste lui assure existence et survie comme l'altérité institutionnelle Juifs/non-Juifs assure celles du judaïsme ;

²⁶⁰ Pendant la période du mandat britannique sur la Palestine de 1920 à 1948, nombre d'Anglais et d'Arabes furent en effet tués au nom de cette idéologie naissante. Comme on a pu le dire pour d'autres idéologies, notamment pour le communisme et le nazisme, tuer des innocents est un signe qui témoigne à lui seul de la malignité de l'idéologie inspiratrice, aussi sûrement que tel signe clinique assure le diagnostic d'une maladie mortelle.

²⁶¹. Définition du dictionnaire Petit Robert.

²⁶². Munis d'une carte, d'une feuille blanche et d'un crayon, ignorant tout, pour la plupart d'entre eux, de la Palestine et de ses habitants, ils envisagèrent ainsi, par un semblant d'équité entre les deux principales parties en présence, un État *arabe* et un État *juif*. Avec le qualificatif *arabe* attribué à un certain territoire, ils prenaient certes un risque compte tenu de la diversité des communautés présentes en Palestine et du caractère pesant de l'islam sur la politique des États où il prédomine, mais toute perspective de démocratie – principe-guide de l'Organisation des Nations Unies – n'était pas abandonnée à jamais pour ce nouvel État. Avec le qualificatif de *juif*, par contre, ils ont méconnu une donnée essentielle : l'importance au sein du judaïsme de la composante raciale et du racisme qui en découle. Et ils ont créé ainsi d'autorité un État inédit, le premier État à dominante juive des temps historiques qui ne pouvait pas ne pas être fondé sur l'apartheid.

²⁶³. Indépendamment de l'immigration massive de Juifs, premier objectif des associations juives, des capitaux considérables émanant des Juifs de tous les pays occidentaux et d'abord des États-Unis, convergent depuis la fin du XIX^e siècle vers la Palestine par l'intermédiaire de multiples associations. Un journaliste constate ainsi qu'« *il n'y a pas une rue, un parc ou un bâtiment qui n'ait sa plaque de remerciements avec les noms des généreux donateurs* » (Michel Bôle-Richard, *Le Monde* du 17 décembre 2008).

- que seule une intervention internationale déterminée, vigoureuse, apportant la démocratie et bien plus complexe et plus risquée que celle mise en œuvre pour le nazisme, est capable de mettre fin au sionisme ?²⁶⁴

²⁶⁴ Elie Barnavi, ancien ambassadeur d'Israël en France, est enfin amené, comme certains autres israéliens, à penser (dans sa réponse à Régis Debray : *À un ami israélien*, p. 151) qu'une intervention extérieure est nécessaire pour la survie d'Israël. Mais, en sioniste convaincu, il ne voit, hélas, que l'intervention des États-Unis laquelle est juste capable de sauver une structure étatique folle, alors qu'il s'agit de sauver des hommes (tous les hommes résidant aujourd'hui en Palestine historique avec les expulsés de 1948 et leurs descendants) victimes d'une idéologie perverse.

CHAPITRE IV – LES ANTISÉMITISMES ET LEUR CAUSE COMMUNE : LA RACIALISATION DES JUIFS

Comme nous l'avons déjà évoqué toutes les formes d'antisémitisme peuvent être vues comme relevant de deux types de causes :

- une cause commune structurellement liée au judaïsme : la racialisation des Juifs,
- des causes conjoncturelles, fonction des temps, des lieux et des hommes et, par définition, toujours nouvelles.

C'est dire qu'il convient, certes, de ne pas négliger les travaux des historiens et des analystes rapportant les faits, les gestes et les intentions des personnes hostiles aux Juifs au cours de l'histoire, mais parallèlement d'appréhender l'altérité Juifs /non-Juifs qui ressort de l'anthropologie raciale en vigueur dans la culture juive et qui, seule et à elle seule, possède cette capacité de transformer toute hostilité banale à l'égard d'un Juif ou de quelques Juifs en une hostilité d'ordre racial. Pour les non-Juifs en effet, rencontrer cette culture, soit par leur héritage religieux judaïque s'ils sont chrétiens ou musulmans, soit par leur expérience concrète des communautés juives, soit simplement par leur connaissance de l'histoire récente montrant que l'antisémitisme peut exister dans des pays où il n'y a pas de Juifs, c'est être conditionné automatiquement à voir les Juifs, non pas comme les adeptes d'un système de pensée autre que le sien comme on en rencontre chaque jour dans la vie en société, non pas comme des personnes d'un aspect corporel différent qu'il est banal aussi de côtoyer, mais comme faisant obligatoirement partie d'une catégorie d'hommes radicalement différente de la sienne dans sa forme la plus achevée et la plus *séparante* : celle qui, au nom de l'Institution juive, fonde l'identité sur la naissance et le mariage endogame. De même que le Juif voit l'*Autre* dans le Goy, le non-Juif est amené à voir l'*Autre* dans le Juif, à penser *race* en présence d'un Juif et à adopter automatiquement la pensée exclusiviste et manichéenne du judaïsme, bref à avoir des Juifs une perception racisante tandis que de leur côté les Juifs, vecteurs involontaires de certains éléments pervers du judaïsme et vulnérables lorsqu'ils sont minoritaires, vont être les otages et les victimes premières de leur propre culture²⁶⁵.

Ainsi que nous allons le découvrir dans les pages suivantes en rapportant diverses formes emblématiques d'antisémitisme *latent* ou *caractérisé*, les deux sortes de causes du phénomène antisémite, d'un côté les données pathogènes d'un système de pensée, de l'autre des hommes (des non-Juifs mais aussi un certain nombre de Juifs), sont intimement conjuguées.

²⁶⁵. On peut noter que quelques exceptionnels auteurs juifs ont parfaitement saisi le phénomène en question. « *N'était-il pas naturel ou juste, écrivent Benbassa et Attias, que le judaïsme devint lui-même à terme la victime d'un exclusivisme qu'il avait promu ? Comme si, par l'effet de quelque étrange malédiction ou pour sanction de ses trop nombreux péchés, Israël était pour ainsi dire condamné à produire les armes perverses dont ses persécuteurs useraient contre lui. Comme si l'ennemi était là déjà, à l'intérieur* ». (*Le Juif et l'Autre*, p. 44 et 113). Et Mgr Lustiger a pu lui aussi écrire : « *La persécution des élus de Dieu n'est pas un crime semblable à tous les crimes que sont capables de commettre les hommes : il s'agit de crimes directement liés à l'Élection, et, donc, à la condition juive* ». (*Le mystère d'Israël*, Nouvel Observateur N° 1984 - extrait de *La Promesse*, Éditions Parole et Silence, 2002).

A - LES ANTISÉMITISMES LATENTS (OU EN PUISSANCE)

L'antisémitisme latent (antisémitisme que l'on a pu qualifier aussi de *mineur*, de *larvé*, d'*inconscient* ou d'*infraracisme antijuif*) se traduit volontiers par un malaise que l'écrivain juif Robert Misrahi²⁶⁶ a décrit ainsi : « *Et d'abord ces silences. Je prononce le mot "Juif" dans un cercle d'amis, ou dans une assemblée quelconque, cercle de travail, groupe d'étudiants, gens rassemblés, interlocuteurs. Je vois, à l'instant même, se cristalliser un malaise. Il est tissé dans le silence, il est le refus de l'antisémitisme, certes, mais il n'est pas la continuation spontanée du moment précédent. Le mot a tout changé et d'abord dans les regards ou la couleur de la peau: très imperceptiblement, quelques vaisseaux sanguins sont plus roses sur les visages qui m'écoutent. Mais rien n'a été dit, rien ne sera dit. Mes interlocuteurs me savent juif, ils me sont liés par telles ou telles formes de relations positives, aucun d'entre eux n'est un ennemi. Et pourtant, le malaise est là, présent, latent, implicite. Je n'aurais pas dû rompre cette belle harmonie, je n'aurais pas dû parler des juifs : c'est gênant de créer de la gêne.* »

L'auteur fait une parfaite description de la gêne qu'il a ressentie personnellement dans les réunions qu'il évoque mais il méconnaît à l'évidence un aspect fondamental de la situation en cause, totalement indépendante du temps et de l'espace. Ici, c'est chacune des parties juive et non-juive, même si elles ont de profondes ressemblances d'ordre naturel et culturel, qui perçoit dans l'Autre un différent indélébile, quelque part une altérité radicale ne pouvant guère générer – à moins que l'humour ne s'en mêle – que des rapprochements superficiels et jamais parfaitement sereins. N'est-il pas banal en effet de constater que les distances entre deux personnes de couleur différente sont souvent infiniment moins grandes que celles qui existent entre Juif et non-Juif séparés par une barrière invisible d'ordre culturel : l'interdit communautaire du rapprochement des sexes ce témoin par excellence d'une étrangeté radicale ? Manifestement, Robert Misrahi n'a pas perçu le fait que cette altérité relevait exclusivement du judaïsme avec sa conception dualiste de l'humanité : avant de se savoir regardé comme *juif* n'a-t-il pas lui-même pensé spontanément que ceux qu'il avait en face de lui n'étaient pas des semblables mais des gens différents, des *non-juifs* ? Sans doute n'a-t-il pas perçu non plus le discours intérieur embarrassé de chacun de ces non-Juifs impliqué *malgré lui* dans la situation qui est sienne : « *Puisque tu ne veux pas et ne peux pas partager mon repas, ni accepter que ton fils épouse ma fille et que mon sang se mêle au tien, puisque tu me considères comme un étranger et d'une catégorie d'hommes fondamentalement autre que la tienne, comment veux-tu ne pas être étranger aussi pour moi ?* » À l'équivalence, centrale dans le judaïsme, entre *goy* et *étranger*, répond *naturellement* l'équivalence entre *juif* et *étranger*, à l'altérité du *non-Juif* pour le *Juif* répond celle du *Juif* pour le *non-Juif*.

Pour juger du processus de contamination des non-Juifs au contact de la culture juive et du racisme dont les Juifs sont ici les victimes, le mieux est sans doute de considérer avec attention, non pas l'attitude du commun des mortels plus ou moins indifférents au sort particulier des Juifs, mais celle des individus d'exception qui, avec courage et abnégation, se sont vus, à un moment donné, les défenseurs des Juifs persécutés. Ce sont les témoins par excellence à la fois de la racialisation des Juifs inhérente au judaïsme et du racisme latent chez les non-Juifs.

Dans la période contemporaine, parmi les personnages qui, à un moment donné, se sont illustrés en France dans cette défense, on pourrait citer l'Abbé Grégoire, Anatole Leroy-Beaulieu, Emile Zola, Charles Péguy, André Gide, Georges Bernanos, Paul Claudel... mais

²⁶⁶. *Un Juif laïque en France*, p. 99-100.

nous retiendrons électivement deux philosophes éminents et représentatifs, l'un chrétien : Jacques Maritain, avant le cataclysme nazi, l'autre athée : Jean-Paul Sartre, dans les années qui ont suivi. Comme nous allons le découvrir à l'aide de quelques textes significatifs, leur pensée à l'égard des Juifs est toujours ambivalente : tout à la fois généreuse et tributaire du phénomène contaminateur elle va conduire l'un et l'autre à dépasser, par moments, les limites de l'antisémitisme inconscient...

Jacques Maritain (1882-1973)

Ce philosophe devenu à la fois un cardinal de l'Église romaine pour son rôle intellectuel au service de la foi chrétienne et un défenseur résolu des Juifs par ses différents écrits²⁶⁷ offre un exemple particulièrement intéressant. Le texte qui suit est en effet emblématique du monde chrétien en général qui, depuis deux mille ans, est porté à la fois à reconnaître l'apport majeur du judaïsme au christianisme, à développer un anti-judaïsme doctrinal par le dogme spécifique de la Rédemption au nom duquel l'Église a mis directement en cause pendant longtemps le peuple juif dans la mort de Jésus, enfin à pratiquer la charité envers tous les hommes tout en nourrissant une pensée raciale à l'égard Juifs conformément à l'héritage judaïque : « *c'est, l'Écriture, écrit Maritain, qui nous parle de race élue et nous oblige à voir dans la question juive une question raciale transcendante*²⁶⁸. »

« *La question juive, précise-t-il, qui n'est pas une simple question confessionnelle, présente deux aspects : un aspect politique et social, et un aspect spirituel ou théologique.* »

« *Au premier point de vue, la dispersion de la nation juive parmi les peuples chrétiens pose un problème particulièrement délicat. Sans doute bien des Juifs, ils l'ont montré au prix de leur sang pendant la guerre, sont vraiment assimilés à la patrie de leur choix ; la masse du peuple juif reste néanmoins séparée, réservée, en vertu même de ce décret providentiel qui fait de lui, tout le long de l'histoire, le témoin du Golgotha. Dans la mesure où il en est ainsi, on doit attendre des Juifs tout autre chose qu'un attachement réel au bien commun de la civilisation occidentale et chrétienne. Il faut ajouter qu'un Peuple essentiellement messianique comme le peuple juif, dès l'instant qu'il refuse le vrai Messie jouera fatalement dans le monde un rôle de subversion, je ne dis pas en raison d'un plan préconçu, je dis en raison d'une nécessité métaphysique qui fait de l'Espérance messianique et de la Justice absolue, lorsqu'elles descendent du plan surnaturel dans le plan naturel et qu'elles sont appliquées à faux, le plus actif ferment de révolution [...] Je n'insiste pas sur le rôle énorme joué par les financiers juifs et par les sionistes dans l'évolution politique du monde pendant la guerre et dans l'élaboration de ce que l'on appelle la paix. De là, la nécessité évidente d'une lutte de salut public contre les sociétés secrètes judéo-maçonniques et contre la finance cosmopolite, de là même la nécessité d'un certain nombre de mesures générales de préservation.* »

« *Les mesures dont je parle sont, par nature, des mesures d'autorité gouvernementale et si, de fait, pour les obtenir, il est nécessaire de recourir à l'opinion publique, nous avons le devoir, nous autres écrivains catholiques, d'éclairer celle-ci et de lui apprendre à raisonner de ces choses sans haine, en gardant la discipline intellectuelle qui convient [...] J'arrive maintenant au second aspect de la question juive, à l'aspect spirituel ou théologique, qui concerne la vocation du peuple juif, et que je me permets de souligner, parce qu'il est trop oublié. Si antisémite qu'il puisse être à d'autres points de vue, un écrivain catholique, cela me paraît évident, doit à sa foi de se garder de toute haine et de tout mépris à l'égard de la race juive et de la religion d'Israël considérées en elles-mêmes. [...] Si dégénérés que soient les Juifs charnels, la race des prophètes, de la Vierge et des apôtres, la race de Jésus est le*

²⁶⁷. Citons notamment *L'Impossible antisémitisme* de 1937, *Les Juifs parmi les nations* de 1938, *La persécution raciste en France* de 1942.

²⁶⁸. Dans une lettre à André Gide, *Nouvelle Revue française* 1^{er} juin 1938, N° 297.

tronc sur lequel nous sommes entés [...] Plus la question juive devient politiquement aiguë, plus il est nécessaire que la manière dont nous traitons de cette question soit proportionnée au drame divin qu'elle évoque ; il est incompréhensible que des écrivains catholiques parlent sur le même ton que Voltaire de la race juive et de l'Ancien Testament, d'Abraham et de Moïse [...] C'est ainsi que l'Église, pressée par sa charité, et malgré cette sorte d'horreur sacrée qu'elle garde pour la perfidie de la Synagogue, et qui l'empêche de plier les genoux lorsqu'elle prie pour les Juifs le Vendredi saint, c'est ainsi que l'Église continue et répète parmi nous la grande clameur : « "Pater, dimitte illis" de Jésus crucifié²⁶⁹. »

Indépendamment de ses banales critiques concernant des groupes de Juifs pratiquant des solidarités jugées agressives (groupes financiers dans la circonstance), indépendamment de son opposition doctrinale au judaïsme relevant de la simple discussion d'opinions religieuses, il est clair que Maritain, à partir de la racialisation institutionnelle des Juifs, cette pensée banale dont il a hérité, a franchi un certain pas vers le racisme antijuif.

Jean-Paul Sartre (1905-1980)

C'est avec une immense générosité que J.P. Sartre s'est lancé dans la défense des Juifs avec son ouvrage *Réflexions sur la question juive*. Si le philosophe a bien saisi l'existence avec les Juifs d'un « problème racial »²⁷⁰ – l'expression « race juive » revient à chaque instant dans son texte – les carences, les défauts d'interprétation, les maladresses dont il fait preuve sont le témoin exemplaire du caractère pathogène de la racialisation des Juifs dont nous parlons et de la banale méconnaissance du processus antisémite. Quelques paragraphes sont particulièrement caractéristiques à cet égard :

« Le Juif est un homme que les autres hommes tiennent pour Juif : voilà la vérité simple dont il faut partir écrit-il [...] c'est l'antisémite qui fait le Juif » ; « on a contraint les Juifs de se penser Juifs », « ce qui fait le Juif, c'est sa situation concrète » ; « c'est l'idée que l'on se fait du Juif qui semble déterminer l'Histoire, non la "donnée historique" qui fait naître l'idée²⁷¹. »

Ailleurs, il écrit : « Le Juif a pour obligation de se choisir lui-même à partir de la situation qui lui est faite²⁷². »

Certes, comme tout individu conscient, le Juif subit le regard de l'Autre – de l'antisémite dans la circonstance – mais il est clair que le Juif est d'abord le fruit du judaïsme, de la Torah et de la Loi, seul système de pensée qui ait fondé, par ses mythes, deux humanités irréductibles et qui s'est constitué en civilisation particulière. Le Juif, « qui reste au-dehors²⁷³ » et qui a reçu en dépôt « l'orgueil de la différence²⁷⁴ », se voit d'abord différent du non-Juif avant que celui-ci, à son contact et à regret, le perçoive différent. Avant de devenir le Juif du non-Juif et la cible de l'antisémite, le Juif est d'abord la représentation du Juif conscient de sa judéité, de sa différence indélébile, de son altérité qui n'est pas de l'ordre de la pensée mais d'ordre racial. Contrairement à ce que pense Sartre, l'appartenance juive du Juif ne naît nullement en premier lieu du regard d'autrui sur lui, mais de son regard sur lui-même auquel il a été généralement conditionné dès le jeune âge par son environnement culturel : se penser, se voir et être Juif, n'est-il pas d'abord une prescription essentielle du judaïsme avant d'être une contrainte venue de l'extérieur ? Avant d'être remarqué comme différent, n'a-t-il pas été marqué d'un sceau qui s'est voulu ineffaçable : le non-mélange ?

²⁶⁹. À propos de la question juive, La Vie spirituelle, 11, n°4, juillet 1921.

²⁷⁰. *Réflexions sur la question juive*, p. 163.

²⁷¹. *Ibid.*, p. 83-84, p. 175, p. 18.

²⁷². *Qu'est-ce que la littérature*, Gallimard, 1948, coll. "Idées", p. 98.

²⁷³. Theodor Lessing, *La haine de soi, le refus d'être juif*, p. 44.

²⁷⁴. Expression de Alain Finkielkraut dans son ouvrage *Le Juif imaginaire*, p. 120.

De cette méconnaissance du problème racial porté par le judaïsme découlent bien entendu nombre des autres erreurs de Sartre. Relevons quelques unes d'entre elles à partir des éléments de son texte :

« *On peut déceler chez le démocrate le plus libéral. une nuance d'antisémitisme*²⁷⁵ »

Le philosophe fait une observation parfaitement juste – tous les démocrates nourrissent bien quelque antisémitisme latent, larvé, inconscient – mais ce qu'il ne perçoit pas c'est que ces démocrates, dans leur perspective humaniste, saisissent, consciemment ou non, d'une part qu'il y a, entre les deux pôles du monde que sont les Juifs et les non-Juifs, une dichotomie inacceptable parce que basée sur la filiation sanguine et la prohibition institutionnelle de l'exogamie, d'autre part que cette séparation provient exclusivement de la culture juive. Face à cette donnée regrettable, ce sera toujours pour eux un honneur que de la récuser au plus profond d'eux-mêmes et de dénoncer en même temps, dans l'Institution juive, la loi du groupe génératrice d'un particularisme spécifique qui n'est pas de l'ordre de la pensée philosophique ou religieuse et dont le destin inexorable est de conditionner au racisme les deux populations en présence.

« *Je ne nierai pas qu'il y ait une race juive*²⁷⁶ »

Ce « *Je ne nierai pas* » de Sartre n'est-il pas la marque d'une juste mais éphémère intuition : il y a bien une dimension biologique dans l'identité des Juifs à la base de leur malheur ? Tout à la fois Sartre semble regretter et avouer l'existence d'une race juive et expliciter dans son texte l'incontournable conception raciale des Juifs dont, lui aussi, est tributaire :

« *Quand je vivais à Berlin, dans les commencements du régime nazi, écrit-il, j'avais deux amis français dont l'un était juif et l'autre non. Le Juif présentait un type "sémite" accentué ; il avait un nez courbe, les oreilles décollées, les lèvres épaisses...* » ;

« *Si le Juif a décidé que sa race n'existe point, c'est à lui d'en faire la preuve [...] Mais il ne peut pas choisir de ne pas être Juif* » ;

« *Si le Juif est fasciné par les chrétiens, ce n'est pas pour leurs vertus, qu'il prise peu, c'est parce qu'ils représentent l'anonymat, l'humanité sans race* » ;

Et à propos de l'antisémitisme de certains Juifs, il écrit : « *Il faut voir dans l'antisémitisme du Juif un effort pour se désolidariser des défauts qu'on reconnaît à sa "race" en s'en faisant le témoin objectif et le juge*²⁷⁷. »

« *On ne comprend rien à l'antisémitisme, écrit-il par ailleurs, si l'on ne se rappelle que le Juif, objet de tant d'exécration, est parfaitement innocent, je dirai même inoffensif*²⁷⁸. »

C'est dire que Sartre a manifestement méconnu le fait que le judaïsme qui a inventé le concept de *guerre sainte* a développé une mystique de la violence dans ses textes sacrés comme aucune autre communauté ne l'a fait dans l'histoire et que cette violence s'est exprimée de façon variable avec les temps : violence essentiellement d'ordre moral et psychologique et relevant du Verbe dans les situations minoritaires, violence de tous ordres et d'un haut niveau dans les situations majoritaires, telle celle de l'État juif de Palestine.

« *Sa vie (celle du Juif) n'est qu'une longue fuite devant les autres et devant lui-même. On lui a aliéné jusqu'à son propre corps, on a coupé en deux sa vie affective, on l'a réduit à poursuivre dans un monde qui le rejette, le rêve impossible d'une fraternité universelle. A qui la faute ? Ce sont nos yeux qui lui renvoient l'image inacceptable qu'il veut se dissimuler. Ce sont nos paroles et nos gestes – toutes nos paroles et tous nos gestes, notre*

²⁷⁵. *Réflexions sur la question juive*. p. 68

²⁷⁶. *Ibid.*, p. 73.

²⁷⁷. *Ibid.*, pp. 74, 108, 109, 129.

²⁷⁸. *Ibid.*, pp. 140, 54.

*antisémitisme, mais tout aussi bien notre libéralisme condescendant – qui l'ont empoisonné jusqu'aux moelles*²⁷⁹. »

Certes, il y a toujours des non-Juifs impliqués dans le malheur des Juifs, mais il faut bien voir qu'il n'y a pas d'antisémitisme où les non-Juifs n'aient pas été contaminés peu ou prou par la donnée d'ordre racial issue du judaïsme-culture.

« *Pour l'antisémite, ce qui fait le Juif, c'est la présence en lui de la "Juiverie", principe juif analogue au phlogistique ou à la vertu dormitive de l'opium* » [...] *Ce principe on s'en doute est magique : pour une part, c'est une essence, une forme substantielle et le Juif quoi qu'il fasse ne peut la modifier, pas plus que le feu ne peut s'empêcher de brûler*²⁸⁰. »

Sartre, avec son « *principe qui fait le Juif* », tout à la fois adopte inconsciemment les mots et la pensée directrice du parfait antisémite (l'expression *le Juif* au sens générique revient près de 200 fois dans son essai de 185 pages) et se fait le fidèle rapporteur de la tare fondamentale du judaïsme : l'essentialisation-racialisation de l'homme juif. C'est dire qu'il se fait littéralement piéger par ses contradictions en fonction même de sa bonne volonté.

Le contre-feu que Sartre, par sa sympathie à l'égard des Juifs, a voulu établir avec ses *Réflexions sur la question juive*, a manifestement apporté quelque réconfort à nombre d'entre eux au lendemain du judéocide hitlérien²⁸¹. Il n'a sans doute pas été totalement inutile pour faire réfléchir les Français et notamment les chrétiens de cette époque, mais il a aussi contribué à obscurcir près des générations suivantes le malheureux phénomène de société qu'il voulait résoudre ou réduire. Après avoir un instant saisi la dramatique portée de l'altérité Juifs/non-Juifs véhiculée par le judaïsme, en écrivant « *il faudrait décrire cette humanité scindée en deux*²⁸² », Sartre oublie immédiatement cet élément majeur. Indépendamment des multiples et virulentes critiques suscitées dans les milieux juifs²⁸³, on peut dire que son ouvrage témoigne avant tout d'une méconnaissance du judaïsme. Le *Juif* n'est point une création de l'antisémite mais de la culture juive comme le revendiquent hautement nombre d'auteurs juifs ; contrairement aux causes conjoncturelles la cause invariante des antisémitismes n'est pas plus à rechercher dans les faits et gestes des persécuteurs que dans ceux des persécutés.

En résumé, si on rapproche la vision que ces ardents philosémites ont des Juifs de celle des antisémites, il paraît évident que les uns et les autres voient les Juifs à travers des données de race. Force est de constater que cette représentation : une lignée, une généalogie, une communauté de sang centrée et fermée sur elle-même par la naissance et l'endogamie... est entièrement dépendante de la culture juive. On peut même ajouter que cette vision avec son pouvoir contaminant est imposée d'autorité aux non-Juifs qu'ils soient judéophiles²⁸⁴, judéophobes ou indifférents...! Nourrissant un sentiment d'étrangereté et une conception biologisante des Juifs, ayant à leur égard un conscient ou un subconscient d'ordre racial, les

²⁷⁹. *Ibid.*, p. 164.

²⁸⁰. *Ibid.*, pp 46-47.

²⁸¹. Claude Lanzmann affirmait qu'il avait marché autrement après avoir lu les *Réflexions* ; Pierre Vidal-Naquet, quant à lui s'était senti vengé (*Sartre et les Juifs*, p. 51).

²⁸². *Réflexions sur la question juive*, p. 162.

²⁸³. Susan Rubin Suleiman, par exemple, « relisant "*Les Réflexions sur la question juive*" après beaucoup d'années s'est sentie de plus en plus indignée et offensée » (citation rapportée par Pierre Vidal-Naquet dans *Sartre et les Juifs*, p. 51).

²⁸⁴. Certains auteurs juifs, tel Robert Misrahi (dans son ouvrage *Un Juif laïque en France*, p. 102 et suivantes) ont en effet bien perçu que les philosémites étaient aussi suspects d'antisémitisme, sinon plus que les antisémites caractérisés.

non-Juifs pourraient-ils être libres de penser et d’agir de façon habituelle *comme si le Juif qu’il ont en face d’eux n’était pas juif*, de ne pas être en somme des antisémites en puissance ?

C’est là le problème spécifique du judaïsme, inventant dans la Torah la pensée raciale et distinguant deux mondes irréductibles dans un apartheid à l’échelle de la terre. Au contact de la société juive, culturellement conditionnée au racisme, la société voisine qui est vue et qui se voit comme antagoniste, ne peut pas ne pas participer de cette même orientation. Et lorsque l’altérité relève d’une idéologie structurée et non plus de la nature, il ne saurait y avoir le dialogue véritable qui seul permet la résolution des conflits sans cesse renaissants.

Cet antisémitisme potentiel ou larvé des défenseurs des Juifs, qui témoigne à lui seul de sa présence banale chez les non-Juifs et qui se traduit de bien des manières plus ou moins conscientes²⁸⁵, ne saurait rester à ce stade dans nombre de cas. Que vienne s’ajouter dans l’esprit des non-Juifs quelque grief, motivé ou non, envers des Juifs – grief qui se décline sous la forme d’une de ces multiples causes contingentes décrites par les historiens (celle relevant par exemple de la conjoncture économique sur lesquelles l’historien Fernand Braudel insiste particulièrement²⁸⁶) – un racisme caractérisé va automatiquement se développer à l’encontre des Juifs. L’histoire de plusieurs sociétés est particulièrement révélatrice à cet égard.

²⁸⁵. Cas typique de ce phénomène d’antisémitisme latent : celui du Premier ministre français Raymond Barre qui, sollicité *ex abrupto* de commenter un attentat devant une synagogue, avait distingué parmi les victimes « *des Juifs qui allaient au culte* » et des « *Français innocents* ».

²⁸⁶. Dans son ouvrage *La Méditerranée* et plus particulièrement dans la partie intitulée « *Une civilisation contre toutes les autres : le destin des juifs* ».

B - LES ANTISÉMITISMES EN ACTES, CARACTÉRISÉS OU EXPLICITES

Si parler d'une hostilité envers les membres d'une communauté est toujours une entreprise difficile remarquons tout d'abord que le problème est particulièrement aggravé avec les antisémitismes. Deux données associées y concourent : d'une part la communauté juive est très fermée sur elle-même, d'autre part son caractère racial d'ordre culturel n'apparaît pas d'emblée au grand jour comme celui qui relève d'un aspect corporel. C'est dire que les Juifs ont été tout au long de l'histoire, notamment en matière de violences morales, à la fois les victimes de calomnies et de fantasmes et les acteurs méconnus de ce type de violences. Les deux phénomènes existent : il convient de ne méconnaître ni l'un ni l'autre. Ni le premier, comme si les hommes n'étaient pas portés naturellement à être racistes, ni le second, comme si les jugements critiques portés sur les Juifs tout au long des siècles par nombre de personnalités éminentes : philosophes, historiens, théologiens des diverses confessions chrétiennes, penseurs juifs et non-juifs des temps modernes, croyants et non-croyants, n'étaient que grossières affabulations. Les calomnies furent nombreuses mais nombreuses aussi les accusations dont le fondement était juste même si leur forme peut aujourd'hui apparaître contestable²⁸⁷.

Deux formes, éventuellement associées, d'antisémitisme caractérisé, peuvent être décrites : d'une part, une forme purement *réactionnelle*, d'autre part une forme *idéologique*.

L'antisémitisme réactionnel

Face au comportement d'un Juif ou d'un groupe de Juifs jugé, à tort ou à raison, comme agressif par les non-Juifs, l'idée omniprésente chez tous les individus de la *racialisation* des Juifs a, comme nous l'avons vu, le pouvoir spécifique de transformer une hostilité banale en un antisémitisme manifeste d'ordre *réactionnel*. Visant en bloc une communauté lignagère tel est en effet le propre du processus raciste, processus éminemment regrettable mais banalement humain.

Cet forme d'antisémitisme systématique c'est en somme un contre-racisme relevant d'un esprit de vengeance à l'égard des Juifs et plus précisément de la loi du talion, que celle-ci soit qualifiée d'*ordinaire* et traduite par l'aphorisme « *œil pour œil, dent pour dent* » ou bien d'*aggravée* lorsque les exactions exercées dépassent celles que les victimes ont subies.

Plusieurs sociétés que l'histoire a particulièrement retenues, et sur lesquelles nous allons revenir, ont développé à l'égard des Juifs cette forme d'antisémitisme réactionnel. Ce sont :

- la société perse avant l'ère chrétienne,
- les sociétés grecque et romaine de l'Antiquité,
- les sociétés arabo-musulmanes.

L'antisémitisme idéologique

Face à la société juive et à ses lois de pureté raciale émanant de la Bible, deux sociétés occidentales ont développé leur propre idéologie raciste avec leur traduction habituelle : la prohibition des unions mixtes. Ce sont :

- la société chrétienne espagnole des XV^e/XVI^e siècles avec son "*Statut de pureté du sang*" (*estatuto de limpieza de sangre*) ;

²⁸⁷ Remarquons que la Franc-maçonnerie, à propos des soupçons qu'elle suscite, a quelque analogie avec le judaïsme. Toutefois, différence notable : ses cercles spécifiques, tout au moins dans certaines obédiences, cultivent certes la discrétion mais non le secret, ne sont qu'entrouverts mais non fermés au commun des mortels. Et son idéal de tolérance et de fraternité, « *l'étranger est mon frère* », se veut dépassement, loin de la loi biblique du talion et de toute pensée raciale.

- la société germanique des XIX^e-XX^e siècles, d'abord avec le mythe aryen et son surhomme fabriqué en regard du surhomme juif, puis avec ses *"Lois pour la protection du sang et de l'honneur allemands"*.

L'ANTISÉMITISME RÉACTIONNEL CHEZ LES PERSES AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE

Un texte du Livre d'Esther (3, 8-10) rapporte un épisode qui n'a pas été absolument confirmé par les historiens mais en tant qu'écrit juif destiné à des Juifs et relu chaque année à la synagogue en donnant lieu à une cérémonie particulière, il est particulièrement significatif. Ce texte daté du III^e siècle av. J.-C. est celui-ci :

« Alors Aman déclara au roi Xerxès : *"Il y a un peuple éparpillé et divisé au milieu des populations dans toutes les provinces de votre royaume. Leurs lois diffèrent de celles de tout peuple : quant aux lois du roi ils ne les observent pas ; il n'est pas opportun que le roi les ménage. Si cela plaît au roi, qu'on ordonne par écrit de les faire périr. Je pèserai dix mille talents d'argent ; je les remettrai aux intendants, ils les verseront au trésor royal !" Alors le roi enleva de sa main son anneau; il le remit à Aman, fils d'Ammedatha, l'Aguaguite, ennemi des Juifs. »*

Ainsi que nous le voyons les principes qui régissent la haine des Juifs sont exposés clairement : ce groupe particulier observe ses propres lois et non celles du royaume. Cette différence fondamentale et irréductible que perçoivent les Perses au contact des Juifs signe à l'évidence et une catégorie d'ordre racial antagoniste et un racisme réactionnel caractérisé devant conduire, dans la circonstance, à rien de moins qu'à l'élimination des Juifs.

L'ANTISÉMITISME RÉACTIONNEL DU MONDE ANTIQUE GRÉCO-ROMAIN

Avant d'examiner les rapports particuliers que les Grecs et les Romains entretiennent avec les Juifs, il n'est pas sans intérêt de voir la manière dont ils se comportent avec les étrangers en général.

Les **Grecs**, qui sont en Palestine et en Égypte depuis la conquête d'Alexandre au IV^e siècle av. J.-C., considèrent qu'il y a des Grecs et des non-Grecs, des Civilisés et des Barbares, mais on peut voir remarquer tout d'abord que cette distinction n'est point fondée pour eux sur une donnée d'ordre naturel : les premiers sont des civilisés parce qu'ils ont la chance de vivre dans la Cité sous un régime démocratique et peuvent devenir des hommes achevés, les autres sont des barbares parce qu'ils ne parlent pas le grec, ont une langue incompréhensible et vivent sous un régime de servitude. Ce sont les coutumes particulières adaptées à telle ou telle région, notamment au climat, qui déterminent la division de l'espèce humaine en peuples différents et non quelque donnée d'ordre racial, telle que la couleur de la peau ou l'origine familiale. Certes, certains de ces peuples sont manifestement regardés avec condescendance ou notable mépris par quelques intellectuels grecs – il y a des degrés dans la *barbarie* – mais « *il reste*, écrit Jacqueline de Romilly²⁸⁸ *que le plus souvent les Grecs n'ont vu là, en fin de compte, qu'une opposition de cultures. »*

D'après le philosophe Jacques Ricot²⁸⁹, ce sont les sophistes de l'Antiquité grecque qui ont ébranlé le préjugé ancestral selon lequel l'être du barbare et celui du civilisé étaient déterminés par la nature. L'un d'entre eux, Antiphon, peut écrire : « *Par nature, nous sommes tous et en tout de naissance identique [...] Aucun de nous n'a été distingué à l'origine comme barbare ou comme Grec : tous, nous respirons l'air par la bouche et par les narines* ». Pour

²⁸⁸. *La Grèce antique contre la violence* de Fallois 2000, p. 9.

²⁸⁹. *Étude sur l'humain et l'inhumain*, p. 50.

Isocrate : « *on appelle Grecs, plutôt ceux qui participent à notre éducation que ceux qui ont la même origine que nous* ». « *Ainsi le terrain est-il ensemencé, poursuit J Ricot, pour que germe avec les stoïciens l'idée d'une unité du genre humain [...] et que la cosmopolis, c'est-à-dire la société universelle du genre humain, se substitue au cadre devenu exigü de la polis (la cité)* ». C'est dans ce contexte que résonne la célèbre formule de Ménandre, formule d'humanité universelle traduite par Térence : « *Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger* », ou encore celle de Sénèque : « *Ma patrie, c'est le monde* ». La différence entre Grecs et Barbares, entre maîtres et esclaves s'évanouit : tous les hommes sont appelés à la vertu, tous représentent une parcelle du divin.

Quant aux Noirs employés comme domestiques c'est-à-dire comme esclaves dans les cités grecques, « *si un jugement péjoratif est porté sur eux, il semble raisonnable de penser que c'est leur statut social, non la couleur de leur peau, qui est en cause* » écrit Delacampagne²⁹⁰. Et à l'appui de ses propos l'auteur signale²⁹¹ le célèbre texte de la *Métaphysique* d'Aristote considéré comme l'un des premiers grands textes antiracistes où le philosophe établit magistralement que la différence entre Blancs et Noirs ne constitue pas une différence spécifique à l'intérieur de l'humanité. Certains philosophes grecs rangés dans la catégorie des cyniques revendiqueront même « *l'égalité entre les hommes sans distinction ni de race, ni de sexe, ni de statut social* ». Ce n'est guère en effet qu'avec le judaïsme et le christianisme que le Noir sera ostracisé. Descendant de Cham, fils de Noé selon la Bible, il est porteur d'une malédiction éternelle, d'autant plus que la couleur noire de la peau symbolise les ténèbres et le mal.

En somme, on peut affirmer tout d'abord que l'altérité *par nature* des populations étrangères par rapport aux citoyens, premier critère établissant vraiment le racisme culturel, n'existe guère chez les Grecs. Deux autres données sont également capitales de ce point de vue : d'une part l'*ethnos* grec est largement ouvert aux étrangers, d'autre part les esclaves affranchis peuvent atteindre le stade supérieur de *métèques* avant de se fondre en quelques générations dans le reste de la population. Leur situation, pour inférieure qu'elle soit, n'est pas irréversible, une porte de sortie existe toujours.

Pour les **Romains**, il en est sensiblement de même. Les citoyens qui proclament leur attachement à la République puis à l'Empereur, les esclaves, les nationaux des territoires conquis, forment des catégories fort diverses de par leur habitus mais, là encore, aucune étude ne permet de conclure que l'aspect extérieur des individus, la couleur de la peau notamment, engendre quelque différenciation ou discrimination radicale et inamovible. Les hiérarchies entre les hommes sont appréciées essentiellement en terme de croyances, de traditions, mais non en termes de races. À Rome les esclaves affranchis deviennent même d'emblée des citoyens à part entière, tandis que dès le ^ve siècle av. J.-C. la Lex Canuleia autorise les mariages entre patriciens et plébéiens. Aucune théorie *racisante* n'est vraiment élaborée pour justifier la division de l'humanité en divers groupes. Autre critère d'importance : les unions inter-raciales, notamment avec les Noirs, sont fort répandues sans que cette coutume suscite de réprobation.

Rapports particuliers des Grecs et des Romains avec les Juifs

Si quelques appréciations favorables aux Juifs peuvent être relevées chez les intellectuels grecs – Théophraste les considère comme un « *peuple de philosophes* », tel autre a des paroles élogieuses à propos de leur dieu, tel autre encore estime particulièrement certains sages juifs à l'instar des Égyptiens dont les dieux ont été adoptés – on peut remarquer néanmoins que sont formulés avant tout des griefs à leur égard.

²⁹⁰. *L'invention du racisme*, p. 197.

²⁹¹. *Ibid.*, p. 313.

Ces reproches concernent tout d'abord la divinité. Certes les philosophes ne croient guère à l'existence des divinités populaires de l'Olympe mais ils s'indignent avec force de la volonté des Juifs d'imposer à toutes les nations leur dieu particulier, unique, suprême et éternel en prétendant de plus que Moïse a inspiré les plus grands d'entre eux, Platon, Aristote..., à la source de la sagesse hellénique. Pourquoi les Juifs rejettent-ils avec mépris les dieux de la cité, renversent-ils autels et statues alors qu'ils refusent aux autres l'accès de leurs propres sanctuaires ?

Mais ce qui prime avant tout pour les Grecs ce sont les lois des Juifs qui les différencient des autres hommes et qui les maintiennent toujours à l'écart. Vivant entre eux, asociaux, xénophobes, ils refusent de manger avec les autres, de prendre part à leurs jeux et à leurs exercices, de servir sous leurs étendards. Enfin, donnée jugée particulièrement offensante et méprisante, ils refusent de se marier avec des non-Juifs.

Hécatee d'Abdère attribue à Moïse l'invention d'un « *mode de vie contraire à l'humanité et à l'hospitalité* », pour Posidonios, dans le siècle précédent l'ère chrétienne, le peuple juif est « *le seul qui refuse d'avoir des rapports avec les autres peuples et les traite tous comme des ennemis* ». Quant au philosophe Philostrate²⁹², qui écrit vers l'an 250, il résume assez bien les griefs qui leur sont faits par ses compatriotes. Après avoir constaté que « *ce peuple s'est depuis longtemps insurgé contre l'humanité en général* » il considère que les Juifs sont « *des hommes qui ont imaginé une vie insociable, qui ne partagent avec leurs semblables ni la table, ni les libations, ni les prières, ni les sacrifices, qui sont plus éloignés d'eux que la Bactriane ou que l'Inde plus reculée encore.* »

Quant aux Romains, qui arrivent en Palestine en 63 av. J.-C., ils vont être relativement bienveillants à l'égard des Juifs pendant un certain temps. D'une part ils se souviennent d'avoir reçu d'eux une aide précieuse lors de la conquête d'Alexandrie, d'autre part ils ont un paganisme très tolérant à l'égard des autres religions. Le reproche d'athéisme que les païens vont faire aux Juifs ne sera guère utilisé que pour conforter leur opposition à ces derniers se montrant réfractaires à partager leur vie. Ainsi, dans la première période de coexistence, les Romains assurent aux Juifs le libre exercice de leur culte – le judaïsme est *religio licita* – et leur accordent même des privilèges très particuliers voire exceptionnels, notamment l'exemption du culte de l'Empereur et un adoucissement du service militaire. Mais, quelques années seulement après la conquête de Pompée, un antagonisme sérieux devait apparaître à l'occasion de l'abolition du Sanhédrin. Car désormais c'est Rome qui entend gouverner seul et être le maître absolu dans ses provinces. Par l'intermédiaire d'un proconsul résidant à Damas et d'un gouverneur local chargés de résoudre les problèmes quotidiens se posant au pays devenu la province romaine de Judée, il s'agit avant tout que l'impôt soit payé et les lois romaines respectées. C'est à ce sujet que les oppositions vont particulièrement se manifester et croître sans cesse en intensité.

Par ailleurs, en Égypte et plus particulièrement à Alexandrie qu'ils occupent depuis l'an 30 av. J.-C., les Romains, qui se veulent des arbitres au sein des populations conquises, assistent à des conflits permanents entre les Juifs représentant 40 % de la population et les autochtones hellénisés. Exaspérés de la permanence des conflits, les Romains en viennent à accuser les Juifs d'être anti-patriotes, d'être déloyaux envers l'Empereur, de ne pas vivre comme tout le monde et, plus particulièrement, de refuser les mariages avec les autres. Tandis que sont édictés des ordres impériaux réprimant la propagande juive, toutes ces critiques vont être développées par les lettrés, Cicéron, Horace, Juvénal, Suétone, Tacite... très attachés aux traditions de Rome. Ainsi se dessine une opposition caractérisée entre les valeurs de l'hellénisme et celles du judaïsme. Cicéron se félicite que le Sénat ait prohibé l'exportation de l'or que les Juifs ont l'habitude d'envoyer tous les ans au temple de Jérusalem pour subvenir

²⁹². *Ibid.*, p. 176.

aux besoins du culte : « Résister à une superstition bizarre c'est de la part de Flaccus, écrit-il, une marque d'énergie ; rejeter dans l'intérêt de la République cette multitude de Juifs si souvent turbulents dans nos assemblées, c'est la marque d'une singulière force d'âme²⁹³ ». Les Juifs sont accusés par Juvénal « d'être élevés dans le mépris des lois romaines, de n'observer que la loi judaïque, de n'exister que pour causer des maux aux autres peuples...²⁹⁴ ». Sénèque les traite de *race criminelle*. Pour Tacite, c'est l'agressivité des Juifs envers les autres communautés qu'il convient de dénoncer particulièrement : « Ils ont entre eux, écrit-il, un attachement obstiné et une commisération active qui contrastent avec la haine implacable qu'ils portent au reste des hommes. Jamais ils ne mangent, jamais ils ne couchent avec des étrangers, et cette race, quoique très portée à la débauche, s'abstient de tout commerce avec les femmes étrangères²⁹⁵ ». Et bientôt critiques, médisances et éventuellement calomnies, favorisées par le mystère qui entoure le culte des Juifs et leur mode de vie à l'écart des autres, vont être relayées avec une nouvelle vigueur par les auteurs chrétiens à l'égard de ces misanthropes insociables qui se veulent foncièrement autres.

De cet antagonisme vont résulter des crises violentes. Elles n'ont pas comporté les mauvais traitements que les siècles suivants devaient connaître mais elles furent néanmoins meurtrières à certaines périodes. Sous l'empereur Tibère, c'est l'expulsion des Juifs de la ville de Rome et, en 38 de notre ère, on assiste sous Caligula, qui nourrit une véritable haine des Juifs du fait de leur comportement asocial, à un véritable pogrom avec pillages des synagogues et massacres de familles entières. Après la défaite militaire et la destruction du Temple en 70 les Juifs vont progressivement et de plein gré (et non par la force suivant la plupart des historiens modernes) quitter la Palestine pour rejoindre les communautés déjà présentes dans les pays voisins.

En résumé

Le monde gréco-romain, avec ses hommes politiques et ses intellectuels particulièrement sensibles au comportement des Juifs dans les domaines essentiels de la vie en société, a manifestement exercé à leur encontre des violences d'ordre raciste au sens moderne du terme. Cependant, contrairement au monde juif, il est manifeste qu'il n'a pas créé de concepts, formulé de théories, élaboré de règles, établi de lois fondant le statut de l'Étranger radical, de l'Autre structurel, statut témoignant à lui seul d'une société culturellement racisante. Face au comportement jugé agressif des Juifs refusant de partager la table, de se marier avec les non-Juifs, de participer à la vie de la Cité et se voulant d'une catégorie fondamentalement autre, on peut considérer que le racisme des Grecs et des Romains envers les Juifs ne fut pas d'ordre *idéologique* mais d'ordre typiquement *réactionnel*.

²⁹³. *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme* p. 238.

²⁹⁴. *Ibid.*, p. 293.

²⁹⁵. *Ibid.*, p. 307.

L'anti-judaïsme traditionnel arabo-musulman

Si l'islam a des points communs d'ordre doctrinal avec le judaïsme dont il a hérité : d'abord la donnée essentielle de la conception de Dieu avec un strict monothéisme, ensuite un certain nombre de dispositions importantes telles que l'absence de hiérarchie sacerdotale ou certaines pratiques rituelles concernant l'alimentation, le jeûne, la circoncision..., il reste que l'antagonisme entre les deux religions s'est révélé très tôt lorsque les Juifs de Médine, la ville initiale du Prophète, refusèrent d'embrasser l'islam. Très rapidement la rupture fut consommée entre elles : La Mecque devait désormais remplacer Jérusalem et l'hostilité des musulmans se manifester au grand jour, d'autant plus que les Juifs étaient largement minoritaires. Le Coran est explicite : « *Nous les avons maudits et nous avons endurci leur cœur. Ils altèrent le sens des paroles révélées ; ils oublient une partie de ce qui leur a été rappelé. Tu ne cesseras pas de découvrir leur trahison – sauf chez un petit nombre d'entre eux* » (sourate V, 13).

Même si une sourate engage à « *oublier les fautes des Juifs et à pardonner* » les multiples textes, affirmant la supériorité absolue de l'islam sur les autres religions et appelant à la guerre sainte (le djihad) contre les infidèles, visent d'abord les Juifs vus comme « *usurpateurs et falsificateurs des Écritures* » :

« *Combattez ceux qui ne croient pas en Dieu ; ceux qui ne considèrent pas illicite ce que Allah et son prophète ont déclaré illicite ; ceux qui, parmi les gens du Livre ne pratiquent pas la vraie Religion. Combattez-les jusqu'à ce qu'ils paient directement le tribut (la jizya) après s'être humiliés* » (IX, 29).

« *Combattez-les jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de luttes doctrinales et qu'il n'y ait pas d'autre religion que celle d'Allah. S'ils cessent, Allah le verra* » (VIII, 39).

« *Vous formez la meilleure communauté suscitée parmi les hommes ; vous ordonnez ce qui est convenable, vous interdisez ce qui est blâmable* » (III,110).

Dans les régions où l'islam est parvenu à étendre sa domination, accompagnant les dispositions d'esprit favorisées par de nombreux versets du Coran, brimades et humiliations, ont été particulièrement notables à l'égard des Juifs : discriminations concernant le vêtement et les maisons, interdictions d'occuper des postes de pouvoir, d'exercer sa religion en public ou de construire des synagogues, de posséder des armes et de monter à cheval, d'épouser une musulmane (un musulman peut néanmoins s'unir à une juive), obligation de se déchausser au passage devant un mosquée, impossibilité de témoigner contre un musulman... Parfois les Juifs sont considérés comme des impurs auxquels sont interdits les mosquées, les bains publics, certaines rues des villes. Et puis les conversions forcées, les réductions en esclavage, voire les persécutions de communautés juives obligeant les Juifs à s'exiler ont pu également se voir à certaines périodes. Albert Memmi²⁹⁶ rappelle notamment à l'époque moderne un massacre à Casablanca en 1907, un autre à Fez en 1912, un autre à Constantine en 1936 qui fit 24 morts et des dizaines de blessés, un autre à Tripoli en 1945.

Néanmoins, malgré leur situation d'infidèles, les Juifs comme les chrétiens restent en principe des *dhimmis* (protégés) des autorités musulmanes. On peut remarquer par ailleurs que les dispositions contraignantes dont nous avons parlé n'ont guère été appliquées dans certains pays et que bien des Juifs, notamment dans l'Espagne des X^e et XI^e siècles, purent occuper des postes élevés dans l'administration musulmane. D'autres, chassés de ce pays au XV^e siècle par les rois catholiques, ont souvent trouvé refuge dans les pays musulmans.

À ces données tantôt favorables tantôt défavorables aux Juifs, il faut en ajouter une autre assez particulière : le fait que l'islam qui se veut le vrai destinataire du message biblique, message écrit depuis le début des temps par Dieu mais révélé et dicté directement à Mahomet,

²⁹⁶. *Juifs et Arabes*, Gallimard, coll. "Idées", p. 62.

n'a jamais reconnu sa dette envers ceux qui l'ont précédé. Et cette dette est importante en vérité puisque le contenu de bien des sourates du Coran est largement repris de la Bible et du Talmud. La vindicte envers le judaïsme qui a précédé l'islam, la malédiction d'Allah envers ceux qui ont mérité sa colère jusqu'à la fin des temps, le refus de reconnaître un quelconque héritage juif, vont constituer, en définitive, pour le monde musulman un terrible handicap. Quoi de plus stérilisant en effet que d'avoir à maudire ce dont on est redevable, avec le funeste engrenage qui s'ensuit !

De l'anti-judaïsme traditionnel au racisme anti-Juifs caractérisé

Pendant les siècles qui ont vu se succéder les diverses croisades des chrétiens, la colonisation par les Européens de nombreux pays musulmans et le démantèlement de l'Empire ottoman à la suite de la guerre de 1914-1918, on peut considérer que l'hostilité des musulmans est restée banale, celle d'agressés envers leurs agresseurs. Car, l'islam, ouvert à tous les hommes de la terre comme le christianisme, n'a pas de dimension raciale. C'est à l'évidence l'agression sioniste en Palestine à partir du xx^e siècle qui, en distillant violences de tous ordres et humiliations extrêmes²⁹⁷ sans commune mesure avec les précédentes dans une guerre continue avec ses multiples paroxysmes (paroxysmes de 1947-1948, de 1956, de 1967, de 1973, de 1982, de 2006, de 2008-2009), a fait basculer vers un racisme réactionnel caractérisé l'hostilité à l'égard des Juifs, hostilité qui, depuis les débuts de l'islam était restée relativement modérée. Les inscriptions « *Mort aux Juifs* » fleurissent lors de l'Intifada 2000. Le slogan « *One Jew, one bullet* » retentit à la conférence de Durban en 2001, tandis que les sourates sacrées du Coran, hostiles aux infidèles et longtemps mises sous le boisseau, sont réactivées dans nombre de mosquées. Le célèbre faux fabriqué en France contre les Juifs au début du xx^e siècle par un russe émigré, *Les Protocoles des Sages de Sion*, est réédité dans de nombreux pays ; les thèses niant le judéocide par les nazis, développées en Europe il y a quelques années, sont reprises par des intellectuels arabes ; des injures caractérisées sont adressées aux Juifs dans leur ensemble, des caricatures tournent en dérision la destruction des Juifs européens par les nazis...

Fait notable, l'antisémitisme arabo-musulman, face à l'État juif honni au plus haut point, n'est pas seulement le fait des politiques, des religieux et des intellectuels produisant une vaste littérature antisémite et de nombreux films, mais celui de l'ensemble du corps social à un degré progressivement croissant. Le qualificatif de *juif* est même étendu aux autres populations collaboratrices de cet État. « *Beaucoup d'Irakiens se défient tellement des Américains, écrit Thomas Friedman²⁹⁸, qu'ils leur ont trouvé un surnom : les "Juifs" ; le grand ennemi de l'Islam s'appelle désormais JIA pour Jews, Israël and America* ». D'ailleurs « *New York n'est-elle pas à la fois la première ville juive et déjà la deuxième ville israélienne du monde ?* »

La spirale infernale est d'autant plus inexorable que le terrorisme *arabe* ou *musulman*, répond à la fois à la haine extrême que nourrissent les Juifs extrémistes envers tous les musulmans²⁹⁹, aux multiples actions criminelles de l'État juif et, auparavant, à celles des organisations juives de l'Irgoun, du Lehi et du groupe Stern. On peut dire que ce terrorisme est avant tout le fruit du désespoir et de la faiblesse de ses auteurs en face d'une agression-

²⁹⁷. Car, comme l'écrit Jean Daniel, « *l'humiliation est l'un des pires maux de l'humanité. Plus que les oppressions, les occupations et les aliénations, c'est elle qui blesse le plus profondément l'âme d'un individu ou d'une collectivité. C'est elle qui est à l'origine des révoltes contrôlées mais aussi des révolutions fanatiques* » (Nouvel Observateur 1-7 avril 2010).

²⁹⁸. *International Herald Tribune*, 25 octobre 2004.

²⁹⁹. Cette haine concerne en effet « *tous qui se réclament de l'islam dans toutes ses variantes : Jordaniens, Pakistanais, Egyptiens, Maghrébins, Iraniens, etc.* » (Elisabeth Roudinesco, *Retour sur la question juive*, p. 10).

répression scientifiquement organisée avec la complicité et la puissante aide de nombreux pays occidentaux.

Particulièrement grave aussi le fait qu'une partie notable du monde islamique (le Dar el Islam, soit environ 1 milliard de personnes depuis le Maroc à l'Ouest jusqu'à l'Indonésie à l'Est) qui, pendant longtemps vivait sa foi sans se référer ni au judaïsme ni au christianisme, est entravé dans son développement économique, social et humain par certains éléments inhérents à sa religion. La conjonction du politique et du religieux, la prééminence de la communauté sur l'individu, le statut souvent inférieur de la femme, la difficulté voire l'impossibilité pour certaines communautés musulmanes d'interpréter les textes du Coran dictés par Allah lui-même³⁰⁰, le poids de l'hérédité dans la religion, l'absence d'autorité supérieure susceptible de favoriser une évolution doctrinale... constituent à l'évidence des handicaps considérables avec comme conséquences la crispation identitaire et le fondamentalisme attaché à la lecture littérale des textes sacrés.

Sur fond de racialisation des Juifs inspirant aussi nombre de caricatures et de métaphores bestialisantes ayant une connotation spécifiquement raciste et à partir de la réactivation de son anti-judaïsme doctrinal, il est clair que le monde musulman a manifestement basculé, et pour une durée qui ne peut être que longue, vers le racisme antijuif. Ce racisme représente maintenant une composante majeure de l'islamisme dans sa conception moderne de courant de pensée politique extrémiste, idéologie dont le développement fulgurant dans la rage de l'impuissance est manifestement lié au sionisme et plus particulièrement à la création de l'État juif, affront suprême et totalement injuste fait à un peuple sans défense par des peuples puissants et largement inconscients de la gravité de leur geste de 1947, geste par lequel des hommes sont devenus brutalement et définitivement des étrangers sur leur terre ancestrale.

En résumé

L'antisémitisme que nourrit le monde arabo-musulman depuis le XX^e siècle est manifestement un des plus étendus que l'histoire ait connus. Néanmoins, il faut bien voir que ce racisme est, comme celui des Grecs et des Romains, essentiellement d'ordre *réactionnel*. En effet, même les pays musulmans du Moyen-Orient les plus directement confrontés au monde juif depuis 1945 n'ont pas établi de pratiques ou institué de lois raciales à l'encontre des Juifs ainsi qu'on a pu le voir chez les chrétiens ou les nazis avec l'interdiction des mariages mixtes et des relations sexuelles entre les communautés³⁰¹. Que ce soit dans le passé avec ses moments alternés de paix et de conflit ou dans le présent où les Juifs représentent pour eux une force omnipotente et maléfique, on peut dire que les sociétés musulmanes n'ont pas développé de racisme *idéologique* et que leur antisémitisme bien que parfois extrême relève essentiellement de la loi ancestrale du Talion, loi de vengeance pour les griefs qu'elles nourrissent envers les Juifs et leurs alliés en raison du conflit palestinien.

³⁰⁰. Selon la tradition sunnite « *le texte est divin mais son interprétation est l'œuvre des hommes : il convient de le soumettre à l'ijtihad, l'effort de réflexion individuelle* », mais il reste en pratique que le champ d'interprétation possible de certains textes est pratiquement inexistant.

³⁰¹. Remarquons, fait capital que contrairement au judaïsme il n'y a ni notion de *sang*, ni notion de *race* transmettant par voie masculine ou féminine l'identité même de la personne. L'islam n'a jamais fait de différence entre les races comme en témoigne son prosélytisme constant près des *infidèles*. De ce fait, il est resté indemne de racisme premier. Comme le rapporte Hesna Cailliau « *les Arabes n'hésitèrent pas, dès la première expansion, à mêler leur sang aux nouveaux convertis, créant ainsi une culture arabo-berbère au Maghreb, arabo-égyptienne dans la vallée du Nil, arabo-iranienne dans l'ancien Empire sassanide. Ce processus d'acculturation et de métissage s'est poursuivi jusqu'à nos jours* » (*L'esprit des religions*, p. 231).

L'ANTISÉMITISME IDÉOLOGIQUE DE LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE ESPAGNOLE DES XV^e/XVI^e SIÈCLES

Comme chacun le sait, les liens religieux entre judaïsme et christianisme sont particulièrement étroits et l'opposition doctrinale entre les deux systèmes de pensée foncièrement irréductible. Certes, le christianisme a repris intégralement les mythes fondateurs du judaïsme (la Création par Yahvé le dieu juif, le Paradis terrestre, le Péch^e originel, la Terre promise, le Peuple élu, le Messianisme), mais il se veut en même temps, par ses mythes spécifiques (la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption), le continuateur et l'achèvement du judaïsme. Si, comme le montre l'histoire, ce type d'opposition est parfois à lui seul la source de graves conflits, il faut noter qu'ici s'ajoute une donnée majeure attachée au judaïsme et incontournable : la racialisation des Juifs avec son pouvoir d'engendrer, selon une logique implacable, une hostilité d'ordre raciste. Dans un banal réflexe mimétique, les chrétiens vont *renvoyer la balle à l'adversaire* et reprendre à son encontre le statut biblique du pur et de l'impur. Face à l'impureté des chrétiens pour les Juifs, émerge maintenant dans les esprits une contre-idée folle : l'impureté des Juifs pour les chrétiens... Car, tel est le monde des hommes où une catégorie raciale particulièrement différenciée comme celle des Juifs engendre automatiquement une contre-race, une agression une contre-agression, une société racisante une autre société racisante. Après une phase de quelque deux siècles où l'opposition des chrétiens et des Juifs fut purement religieuse et pacifique, l'agressivité prosélyte des premiers en position dominante allait monter gravement en puissance : l'opposition purement doctrinale devait, non seulement se structurer régulièrement au cours des siècles sous l'influence des théologiens chrétiens mais s'associer à un racisme anti-Juifs caractérisé explosant dans l'Espagne du XV^e siècle.

LE DÉVELOPPEMENT D'UNE CULTURE RACISTE ANTIJUIVE – LES STATUTS DE PURETÉ DU SANG

C'est dès le début du IV^e siècle que le concile d'Elvira (300-306) institue les premières mesures discriminatoires de type raciste envers les Juifs. En réplique à la loi rabbinique il interdit aux chrétiens, clercs et fidèles, sous peine d'être exclus de la communion, de manger avec des Juifs (canon 50) et, sous peine d'une excommunication de 5 ans, de se marier avec eux (Canon 16). Par ailleurs, interdiction est faite aux Juifs d'avoir des épouses chrétiennes ou d'acquérir des esclaves chrétiens. Quant aux enfants nés de ces unions ils doivent être baptisés.

Tour à tour, manifestations d'une certaine tolérance ou contraintes aggravées vont se succéder. Alors que plusieurs rois d'Espagne et de France, Sisebut, Chilpéric, Dagobert ordonnent, sur le conseil de certains évêques et hommes sages, que tous les Juifs refusant la régénération du baptême sacré soient expulsés hors des territoires du royaume, ailleurs certains évêques, tels Grégoire le Grand et Isidore de Séville, refusent qu'appel soit fait au bras séculier. Pour ces derniers, seules la persuasion et la discussion autour de l'Ancien Testament sont dignes de la doctrine chrétienne.

Plusieurs siècles plus tard, Saint Bernard exprime lui aussi une tolérance très relative. S'adressant en 1146 au clergé et au peuple de Rhénanie il déclare : « *Vous ne devez ni persécuter, ni mettre à mort les Juifs... Ils sont des monuments vivants qui nous rendent pour ainsi dire présente la passion du Sauveur. C'est pour cette raison que nous les voyons répandus dans tous les pays du monde, car la punition du crime qu'ils ont commis est une preuve irrécusable de la rédemption du genre humain.* »

Pendant un certain temps les choses ne devaient pas beaucoup évoluer. C'est la première croisade et l'appel aux armes lancé contre les musulmans par le pape Urbain II lors du Concile de Clermont qui déclenchent en 1096 les persécutions contre les Juifs européens. Des

hommes armés échappant à tout contrôle massacrent les Juifs à Worms, Cologne, Trèves, Ratisbonne mais aussi à Prague, à Metz, à Rouen. Car pour ces tout nouveaux croisés, les Juifs sont, non seulement des infidèles comme les Sarrasins, mais ils ont commis le *crime suprême*, celui d'avoir tué Jésus le Sauveur.

Au XIII^e siècle, saint Thomas lui-même dans sa *Summa theologica*, n'appelle guère qu'à quelque modération : « *Suivant le droit, il est licite, écrit-il, de tenir les Juifs, à cause de leurs crimes, en servitude perpétuelle et, pour les princes, de regarder les biens des Juifs comme appartenant à l'État mais il convient de faire preuve d'une certaine modération et ne pas les priver des choses nécessaires à la vie* ». En 1215 le pape au 4^e concile de Latran met en œuvre des mesures discriminatoires caractérisées envers les Juifs : ils doivent porter des vêtements spécifiques tandis que certaines charges leur sont interdites. La guerre sainte va faire beaucoup de victimes : les Juifs sont expulsés d'Angleterre, de France, d'Italie, plus tard d'Ukraine et de bien d'autres régions chrétiennes.

Parallèlement à l'expansion du christianisme et à la prise de conscience progressive de la résistance des Juifs à la conversion, les diatribes et l'animosité antijuives des chrétiens s'aggravent sans cesse. Ce refus de plus en plus avéré, incompréhensible et insupportable au regard du temps écoulé, cette obstination des Juifs à persévérer dans l'erreur malgré l'apport de la théologie chrétienne et le zèle des pasteurs, cette incapacité à adopter la *vraie* religion, ne peuvent être que le reflet d'une tare héréditaire, d'un vice de la nature, le fruit d'un châtement divin consécutif à l'acte déicide de l'an 33. D'ailleurs, ces « *docteurs de l'incrédule* » ne portent-ils pas une odeur spécifique (*foetor judaïcus*)³⁰² ? Et puis, en condamnant Jésus à mort, les Juifs n'ont-ils pas pris la responsabilité de voir son sang « *retomber sur eux et sur leurs enfants* » ? Le défaut de leur nature s'avérant irréductible, le temps de la patience, de la persuasion et de la conversion est désormais terminé. À la fin du XIV^e siècle-début du XV^e commencent alors la grande intolérance et les persécutions envers les Juifs d'Espagne. En 1391, une vague de pogroms a lieu dans les royaumes de Castille et d'Aragon tandis qu'une législation contraignante se met progressivement en place. En 1412, le statut de Valladolid mis au point par saint Vincent Ferrier interdit aux Juifs « *de vendre ou d'offrir des produits alimentaires aux chrétiens, de faire labourer par ceux-ci leurs champs, de faire précéder leurs noms du titre de Don, de changer de domicile, de couper leurs cheveux et de raser leur barbe* ». Et c'est au milieu du XV^e siècle qu'est promulgué à Tolède le premier *Statut de pureté du sang* (*estatuto de limpieza de sangre*) qui, suivant la démarche de ses auteurs, va se servir du judaïsme lui-même et copier sa loi du sang pour punir collectivement les Juifs. Le sang pur des chrétiens va s'opposer au sang impur des Juifs. Plus tard les nazis, en suivant ce même réflexe commun aux hominidés, renverront eux aussi les armes à l'adversaire : ils retourneront contre les Juifs la même loi juive. Dès l'arrivée de Hitler au pouvoir en 1933, le législateur écrit dans le préambule des lois de Nuremberg en préparation : « *Le modèle qui s'est tenu devant mes yeux tout au long de la rédaction de ces décrets est celui des lois d'Esdras et de Néhémie, les premières lois jamais édictées pour la protection de la pureté raciale*³⁰³. »

Désormais, c'est le sang qui va être le plus sûr garant de ce qui est bon et de ce qui est mauvais en matière religieuse. L'impureté des juifs risque de contaminer les chrétiens et de mettre en péril leurs femmes, leurs enfants, leurs biens, leur salut. L'exclusion, l'expulsion, voire le massacre, apparaissent comme des actes d'intérêt public. Il y a le *bon* sang chrétien et le *mauvais* sang juif : *pureté de la foi* et *pureté du sang* vont de pair.

La pureté de la race étant maintenant élevée aussi au rang d'un idéal chrétien, les interdits relatifs au métissage vont créer un système de séparation inamovible tandis que les Juifs sont

³⁰². Témoin d'une pensée raciale caractérisée, dictée par quelque grief envers des Juifs, il s'agit là d'une calomnie païenne remontant à l'Antiquité.

³⁰³. Ilan Halevi dans *Question juive*, p. 43.

de plus en plus l'objet de contraintes. Ayant à choisir entre la conversion au christianisme et la comparution devant le tribunal de l'Inquisition, tribunal installé en 1478 pour veiller au respect de l'orthodoxie chrétienne et punir toute forme d'hérésie, une forte proportion de Juifs se convertissent alors³⁰⁴. Mais ces *nouveaux chrétiens* (appelés ainsi non pas tant pour s'être convertis à la foi du Christ que parce qu'ils sont les descendants de Juifs), ces *conversos*, souvent désignés par le terme péjoratif de *marranes*, même profondément sincères, vont souvent rester des suspects capables de contaminer les chrétiens. À la mixophobie juive répond la mixophobie chrétienne. Dans son *Histoire générale d'Espagne (1587)*, Louis Turquet de Mayerne, relatant la conversion d'une partie des Juifs après l'édit de 1492, écrit : « *Dont advint un autre inconvénient, c'est qu'avec le temps les nobles familles s'allians par mariages avec ceste race se sont entièrement contaminées, et polluées de sang, et de créance*³⁰⁵ ».

Le fait d'avoir du *sang juif* va ainsi constituer pendant longtemps une déféctuosité héréditaire dans la société espagnole tandis qu'à la l'hostilité religieuse envers le peuple *déicide* s'associe la haine d'ordre racial. Dès lors, toute personne soupçonnée de judaïser en secret est aussitôt dénoncée au tribunal. D'assez nombreux *conversos* n'ont à subir de la part des juges que des peines mineures telles que vexations et brimades mais d'autres, aussi nombreux, finissent leur vie sur le bûcher de l'Inquisition.

Néanmoins, comme le montre l'expérience du terrain, cela ne suffit pas à extirper le mal : il faut en finir avec les Juifs indésirables et les expulser. Le 31 mars 1492, sous l'influence du Grand inquisiteur, Thomas de Torquemada, l'Édit d'expulsion de Grenade est promulgué par les Rois Catholiques Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille. Rejetant le statut de hors-la-loi avec tout ce qu'implique un tel statut, plus de cent cinquante mille Juifs séfarades trouvent alors refuge en Europe, en Afrique du Nord et dans l'Empire ottoman (à Constantinople et Salonique notamment) ; ils y sont rejoints quelques années plus tard (en 1497) par les Juifs chassés du Portugal par le roi Manuel I^{er}.

Au début, ces lois et pratiques de profonde hostilité antijuive n'allèrent pas sans quelque franche opposition dans l'Église. Le roi Jean II de Castille, les papes Nicolas V et Paul III, ainsi que nombre de représentants du clergé et de la classe politique, protestent énergiquement au nom de la doctrine chrétienne selon laquelle *non est distinctio Judaei et Graeci*, mais progressivement cette opposition s'estompe. Malgré la poursuite de la controverse aux siècles suivants au nom des principes évangéliques, les progrès du *estatuto de limpieza de sangre* sont malgré tout notables. Le sang, et non la croyance toujours incertaine, reste le critère décisif.

Après les Rois, ce sont les gouvernements locaux d'Espagne et les Institutions et Ordres religieux qui adoptent à leur tour des statuts de *pureté raciale*. En 1486, c'est l'Ordre de saint Jérôme, en 1488 les collèges de San Bartolomé (Salamanque) et de Santa Cruz (Valladolid), en 1519 celui de San Ildefonso, en 1496 le monastère dominicain d'Avila ; à partir de 1531 les autres établissements dominicains, en 1525 ceux des franciscains, en 1515 et 1530 les chapitres des cathédrale de Séville et de Cordoue. En 1547, l'archevêque de Tolède élargit leur application à tous les corps ecclésiastiques relevant de sa juridiction. L'Inquisition s'aligne au milieu du xvi^e siècle tandis que les jésuites attendent 1593.

Quant aux papes Alexandre VI, Clément VII et Paul IV ils ratifient respectivement les statuts en 1495, 1525 et 1555

Suivant ces statuts, toute personne désirant un poste rémunéré en Espagne doit désormais démontrer, au terme d'une enquête généalogique, qu'elle n'a aucun Juif dans sa famille depuis au moins quatre générations. Des certificats de *pureté raciale* sont ainsi demandés

³⁰⁴. « *Entre 1391 et 1492 tout porte à croire que cinquante pour cent au moins se convertirent au christianisme* » (Y. H. Yerushalmi, *Sefardica*, p. 264)S.

³⁰⁵. Citation rapportée par Claude Liauzu, *Race et Civilisation*, p. 207.

pour admettre les novices dans les ordres religieux, pour rejoindre les rangs des missionnaires, pour être admis à l'Académie militaire, pour rentrer à l'Université, voire pour devenir simple conquistador dans les Amériques.

De multiples problèmes sont bien entendu posés par les Statuts. La conversion peut-elle véritablement pallier le défaut de la nature pour l'admission au sein de l'Église ? La pureté de la foi ne va-t-elle pas de pair avec la pureté du sang ?... À l'instar de la grande interrogation juive : « *La conversion au judaïsme suffit-elle pour faire partie du Peuple élu ?* », la grande question du christianisme devient celle-ci : « *Le baptême chrétien peut-il vraiment supprimer les tares naturelles du peuple déicide ?* » Tour à tour, en fonction des mentalités, des contextes et des interprétations de l'Évangile, une réponse favorable ou non est donnée par les instances religieuses chrétiennes.

Tandis que les *nouveaux chrétiens* conservent une marque sociale infamante – parfois eux-mêmes considéreront qu'être de sang juif est un malheur et une tare – la pureté du sang et de la lignée reprise de la société juive devient, pour la société chrétienne ibérique portée depuis de nombreux siècles à être particulièrement unie, une véritable obsession nationale. « *Pouco sangue Judeo he bastante a destruyr o mundo* » (« *un peu de sang juif suffit à détruire le monde* ») s'écrie le portugais Vicente da Costa Mattos. La dimension biologique est encore plus évidente chez Fray Francisco de Torrejoncillo. Dans sa *Centinela contra judios* (Sentinelle contre les juifs) il propose en 1673 de caractériser ainsi le Juif : « *Pour enseigner la haine des Chrétiens, du Christ et de sa Loi divine, il n'est pas nécessaire d'avoir un père et une mère juifs. Un seul suffit. Si le père n'est pas juif, il suffit que la mère le soit. Et celle-ci n'a pas besoin de l'être entièrement, l'être à demi suffit ; bien plus, un quart suffit, ou même un huitième. Notre Sainte Inquisition a découvert des gens qui, séparés de leurs ancêtres juifs par vingt et une générations, continuaient de judaïser* ». Et il poursuit : « *Dans les palais, les nourrices choisies pour allaiter les fils de rois et de princes doivent être de vieilles chrétiennes [cristianas viejas], car il n'est pas convenable qu'ils sucent un vil lait juif. Venant de personnes infectées [personas infectas], ce lait ne peut qu'engendrer des inclinations perverses.* »

Fray Prudencio de Sandoval, dans sa biographie de l'empereur Charles Quint, revient lui aussi sur cette malédiction que les Juifs ont attirée sur eux lors du drame du Calvaire, malédiction qui estompe le grand précepte de la charité chrétienne envers tous les hommes : « *Je ne critique pas la compassion chrétienne qui embrasse tous les hommes, car alors je commettrais un péché mortel ; je sais qu'Unique est le Seigneur de tous et qu'il n'y a pas de distinction entre le juif et le gentil... Cependant, qui peut nier que chez les descendants des juifs persiste et se perpétue le mauvais penchant de leur ancienne ingratitude et de leur aveuglement*³⁰⁶ ? »

La phobie de la pollution raciale par le *sang infecté* (sangre infecta) sera si prégnante en Espagne que l'obligation légale de prouver la non-contamination juive de son ascendance ne prendra guère fin qu'en 1865 sous le règne de Joseph Bonaparte, soit trois siècles et demi après l'expulsion des Juifs, et que la société espagnole allait être en effet profondément et durablement marquée par cette expérience. Ainsi que l'écrit Yerushalmi³⁰⁷, « *la limpieza, allait exercer une profonde influence sur l'histoire et la civilisation espagnoles et portugaises, modeler certains aspects de la littérature et colorer ce sens de l'"honneur" si particulier à la péninsule ibérique.* »

En fait, par l'intermédiaire des Ordres de chevalerie et des diverses congrégations religieuses, ce sont toutes les nations chrétiennes européennes, notamment française, allemande et britannique, qui, à leur tour, vont être contaminées durablement par cette notion

³⁰⁶. Les trois citations successives d'auteurs espagnols sont rapportées par Yosef Hayim Yerushalmi dans *Esprit* mars-avril 1993.

³⁰⁷. *Ibid.*, p. 19.

de *race* et ajouter, à leur traditionnel anti-judaïsme doctrinal, un racisme anti-Juifs caractérisé. En France, Joachim du Bellay conseille vivement au roi de conserver la pureté de son aristocratie :

« *Et ne permettra point que d'un sang moins hardy
Le sang plus généreux devienne abastardy...*³⁰⁸ »

Cette obsession du sang pur n'atteindra jamais en France et en Grande Bretagne le niveau de l'Espagne, mais ces pays vont néanmoins procéder à des expulsions massives. Après l'expulsion en 1394 ordonnée par Charles VI et le Parlement de Paris, expulsion complétant elle-même celles de 1182 par Philippe Auguste et de 1306 par Philippe le Bel, il n'y a pratiquement plus de Juifs en France. Ils n'y reviendront guère qu'à la fin du XVII^e siècle, lors de la conquête de l'Alsace et de Metz par Louis XIV.

Après avoir considéré les chrétiens comme des *intouchables*, les Juifs deviennent désormais les **intouchables** des chrétiens dont l'innocence ne peut qu'être souillée par un contact impur. Si on excepte le temps de son fondateur, Ignace de Loyola, qui ne tint pas compte du tabou de la *limpieza*, la Compagnie de Jésus est à cet égard particulièrement éloquente. Les Juifs convertis étant toujours quelque peu des impurs, des *maculados* dont le sang porte une tache (*macula*), il ne convient pas qu'ils puissent accéder aux charges et honneurs publics des chrétiens, et notamment à la prêtrise. Trois dates principales vont jalonner l'histoire de la Compagnie à ce sujet : en 1593, la Convention de l'Ordre, au lendemain de la mort d'Ignace de Loyola, n'admet en son sein « *aucun chrétien d'ascendance juive* » ; en 1608, un décret stipule que les novices doivent faire la preuve qu'ils n'ont pas de sang juif depuis cinq générations ; en 1923 enfin, un amendement au décret précédent précise qu'il suffit que les novices n'aient pas de sang juif depuis quatre générations. C'est ainsi que le R.P. Koch, dans l'ouvrage *Jesuiten-Lexikon*, peut écrire avec satisfaction en 1934 (un an après le triomphe du parti nazi en Allemagne) : « *De tous les ordres, c'est la Compagnie de Jésus qui, par sa règle, est le mieux protégée contre toute influence juive*³⁰⁹. »

Notons que les musulmans (les Maures) furent aussi visés par l'arrêt d'expulsion des rois d'Espagne mais les vexations et rétorsions qu'ils subirent ne sauraient être comparées à celles qui furent appliquées aux juifs. Alors que les chrétiens, comme tous les non-Juifs, sont séparés des Juifs par la barrière infranchissable de l'élément racial qu'impose le judaïsme, chrétiens et musulmans ne sont séparés que par une donnée, prégnante certes mais néanmoins relative, celle d'une croyance. Du *Dieu le veut* des croisés massacrant les musulmans de Jérusalem, au *Allah est le plus grand* des conquérants arabes à l'assaut de l'Europe, il s'agit toujours de guerres d'ordre religieux et non de combats d'ordre racial.

En résumé

S'il est avéré que les chrétiens espagnols, à partir de leur opposition purement doctrinale au judaïsme, ont inauguré et développé avec une particulière ampleur une forme caractérisée d'antisémitisme *idéologique*, il est non moins patent qu'il n'ont pas eu à inventer la racialisation des Juifs, cet élément étiologique commun à toutes les formes d'antisémitisme. C'est dire que ce racisme antijuif qui a concerné une partie notable de la société chrétienne européenne instruite est particulièrement emblématique de la fragilité des hommes face aux idéologies de rencontre, notamment religieuses. Alors que le christianisme est ouvert à tous les hommes, et que sa doctrine est fondamentalement étrangère aux notions de *race* et de *sang* avec notamment la proclamation princeps de saint Paul : « *désormais il n'y a plus ni Grecs ni*

³⁰⁸. Citation rapportée par Claude Liauzu, *Race et Civilisation*, p. 207.

³⁰⁹. Données rapportées par Hannah Arendt, *Sur l'antisémitisme*, p. 224.

*Juifs, ni circoncis ni incirconcis, ni Barbares ni Scythes, ni esclaves ni hommes libres*³¹⁰ », les chrétiens se sont manifestement servis des lois bibliques de pureté du sang établies par Esdras et Néhémie à l'encontre des Juifs. Et le processus *infectieux* n'allait point s'interrompre : les *Statuts de pureté du sang* devaient rester en vigueur plusieurs siècles (en Espagne jusqu'en 1860 ; au Portugal jusqu'en 1873). Associés notamment au luthéranisme, ils allaient contaminer une grande partie de l'Europe voire jouer un rôle notable dans le génocide juif du XX^e siècle³¹¹.

³¹⁰. (I Cor. 12, 13). Ainsi que l'écrit Julia Kristeva (citée par J. Ricot dans son *Étude sur l'humain et l'inhumain*, p. 47) : « *L'Église paulinienne hérite du cosmopolitisme propre à l'hellénisme tardif qui offrait déjà des conditions matérielles et juridiques plus propices qu'auparavant aux étrangers et à leurs croyances. Paul s'appuie sur cette disposition pour rompre avec le nationalisme des communautés juives* ». Il faut certes remarquer que l'humanité en perspective pour le fondateur du christianisme doit « *être tout entière rassemblée dans le Christ* ». Retenons néanmoins que le christianisme, en héritier du paganisme gréco-romain, a récusé formellement toute appartenance raciale qui sépare les hommes.

³¹¹. Yosef Yerushalmi, dans les *Archives des Sciences sociales des Religions*, oct-déc. 2000, rapporte que Cecil Roth et Benzion Netanyahu, avaient adopté le point de vue selon lequel les Statuts auraient constitué « *les prémises des Lois de Nuremberg* ». En fait, il n'est pas sûr que les nazis, comme les autres Européens des XIX^e et XX^e siècles, Français notamment, connaissent vraiment l'"*estatuto de limpieza de sangre*". Ce que l'on peut affirmer par contre c'est qu'ils étaient tous – comme le furent précédemment les Espagnols – tributaires de la donnée inhérente au judaïsme qui donne à toute hostilité envers les Juifs son caractère racial.

L'ANTISÉMITISME IDÉOLOGIQUE DU MONDE NATIONAL-SOCIALISTE

Si les manifestations de l'antisémitisme nazi sont inédites par leur forme et leur ampleur, en un mot par leur monstruosité, il faut bien voir par contre que l'idéologie qui leur est sous-jacente, idéologie qui se développe exclusivement dans une société européenne, est la résultante non pas de quelque innovation, invention ou rupture par rapport au passé comme ont pu le penser quelques auteurs³¹², mais de plusieurs filiations actives :

- d'une part les filiations juive et chrétienne qui transmettent la notion de racialisation des Juifs à la base de tout antisémitisme,
- d'autre part la filiation intellectuelle qui depuis les Lumières du XVIII^e siècle, et avec les écrivains et les biologistes européens du XIX^e, véhicule non seulement la notion de hiérarchie entre les races mais la notion de race aryenne qui s'est édifiée au XIX^e siècle en opposition directe à la race juive.

L' ANTISÉMITISME IDÉOLOGIQUE NAZI ET SES FILIATIONS JUIVE ET CHRÉTIENNE

(L'héritage du judaïsme et du catholicisme ayant été traité antérieurement nous nous arrêterons ici essentiellement sur l'influence du protestantisme et plus précisément sur celle de luthéranisme)

Dans son hostilité caractérisée envers les Juifs, on peut dire que Luther a suivi l'exemple des catholiques. Certes, dans un premier temps, espérant les attirer vers le christianisme, il se montre très bienveillant à leur égard, relance l'étude de l'Ancien Testament et réproouve fermement les persécutions de l'Église catholique qui ne font que repousser les Juifs dans leur communauté. Mais, dès qu'il se rend compte que les Juifs sont tout à fait rebelles à la conversion et rejettent l'enseignement de la religion réformée, il leur déclare lui aussi une guerre sans merci. En 1543, quelques années avant sa mort il publie un pamphlet, *Les Juifs et leurs mensonges*, dans lequel il exprime sa haine des Juifs et fustige leur « *race maudite* ». Comme le remarque fort justement Franklin Sherman, éditeur de l'édition américaine de l'ouvrage, les écrits de Luther contre les Juifs ne sont pas « *simplement un ensemble de jugements théologiques sérieux, pondérés et posés : ils sont pleins de rage et de haine contre "un groupe humain identifiable"* ». En effet, comme tous les non-Juifs au contact du judaïsme, Luther considère que les Juifs ne sont pas seulement les adeptes d'une doctrine religieuse opposée à celle du christianisme mais les membres d'une catégorie qui, de par leur naissance et leur comportement, se veulent radicalement différents des non-Juifs, une catégorie d'ordre racial au sens moderne du terme. Luther injurie, apostrophe les Juifs avec une grande violence et accumule envers eux nombre de griefs, notamment celui de vanter leur race comme si il y avait entre les hommes « *une différence en ce qui concerne la naissance, la chair ou le sang* ». Il répète même les calomnies traditionnelles du Moyen Âge : le meurtre rituel³¹³, l'empoisonnement des puits, la sorcellerie... Les Juifs méritent une punition sévère : que leurs maisons et leurs synagogues soient brûlées, leur Talmud et leur livres de prière

³¹². Tel Élie Botbol écrivant qu'avec Hitler la judéité est vue pour la première fois dans l'histoire comme un caractère racial. (*Quel avenir pour le judaïsme*, p. 65). L'auteur méconnaît manifestement, non seulement le fait que l'élément racial issu du judaïsme est présent dans toute forme d'antisémitisme, mais l'importante anthropologie raciale juive développée particulièrement en Allemagne à partir du milieu du XIX^e siècle et que, comme nous l'avons vu, l'historien A. Pichot a particulièrement mis en évidence.

³¹³. Fait singulier, un historien juif contemporain, Ariel Toaff, italien et fils d'un ancien Grand-rabbin de Rome, a relancé récemment la polémique dans un ouvrage *Pâques de sang* où il laisse entendre que de petits groupes de juifs se seraient livrés entre le XII^e et le XV^e siècle en Italie du Nord à des meurtres rituels.

confisqués. Et si cela ne suffit pas, qu'ils soient expulsés comme ils l'ont été par les rois d'Espagne et éventuellement exterminés³¹⁴.

Tout imprégnés de nationalisme et présentant le peuple allemand comme un peuple supérieur, les écrits tardifs de Luther vont avoir une influence considérable sur la postérité allemande, d'abord dans l'invention au XIX^e siècle de la race aryenne en race antagoniste de celle des Juifs puis ensuite dans l'idéologie nazie. Celle-ci ne retiendra nullement l'antijudaïsme doctrinal de Luther mais intégrera par contre deux éléments fondamentaux de sa pensée éminemment générateurs de racisme par leur conjugaison : d'une part, les *ordres* de la création (la famille, le peuple, la nation, la race...), d'autre part, l'Allemagne comme nouveau peuple élu. Le philosophe allemand Karl Jaspers pourra écrire, non sans raison mais sans s'apercevoir toutefois que la racialisation des Juifs a été héritée du judaïsme par Luther : « *Vous avez déjà là l'ensemble du programme nazi*³¹⁵. »

L' ANTISÉMITISME IDÉOLOGIQUE NAZI ET SA FILIATION INTELLECTUELLE

La raciologie générale et l'inégalité des races dans l'Europe du XIX^e siècle

Dans sa lettre aux instituteurs de France en 1882, quelque cent ans après la promulgation de la Déclaration française des droits de l'homme et du citoyen, Jules Ferry écrit : « *Les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures. Je répète qu'il y a pour elles un droit parce qu'il y a un devoir de civiliser les races inférieures* ». C'est aussi l'avis de Renan : « *La conquête d'un pays de race inférieure par une race supérieure qui s'y établit pour le gouverner n'a rien de choquant [...] Autant les conquêtes entre races doivent être blâmées, autant la régénération des races inférieures ou abâtardies par les races supérieures est dans l'ordre providentiel de l'humanité.* » En effet, écrit-il encore : « *La nature a fait une race d'ouvriers, c'est la race chinoise, d'une dextérité de main merveilleuse sans presque aucun sentiment d'honneur [...] ; une race de travailleurs de la terre, c'est le nègre [...] ; une race de maîtres et de soldats, c'est la race européenne*³¹⁶ ».

En Grande Bretagne, Rudyard Kipling écrit son poème *Le fardeau de l'homme blanc* selon lequel il est de la responsabilité de cet homme d'apporter les bienfaits de la civilisation à ceux qui en sont dépourvus et de prendre en charge, au besoin par la force militaire, « *les peuples nouvellement conquis et réfractaires, mi-diables, mi-enfants.* »

En Allemagne, c'est Ernst Haeckel (1834-1919), savant biologiste et philosophe, qui, en 1868, à peine neuf ans après *L'Origine des espèces*, va à la fois populariser la théorie de l'évolution dans son *Histoire de la création* et établir une hiérarchie des races que nombre d'auteurs vont retenir. En bas de l'échelle il y a les Noirs relativement proches des singes, en haut les Indo-Germains, c'est-à-dire les Allemands, les Anglo-saxons et les Scandinaves, dont l'avancement, dans le domaine de l'industrie et des arts, témoigne de la forme humaine la plus évoluée.

On peut remarquer ici que cette conception de l'inégalité des races, soutenue ainsi au XIX^e siècle par des Européens de culture chrétienne ou non et qui va largement justifier l'entreprise coloniale, est allée de pair, même si les exactions commises à cette occasion furent parfois notables, dans un tout autre esprit que celui préconisé par les nazis à l'égard des hommes *inférieurs*. Tous souscriraient vraisemblablement à ce qu'écrivait Ernest Renan à ce propos : « *Certes, nous repoussons comme une erreur de fait fondamentale l'égalité des individus humains et l'égalité des races : les parties élevées de l'humanité doivent dominer les parties*

³¹⁴. Lucie Kaennel : *Luther était-il antisémite ?*, Genève, Labor et Fides, 1997.

³¹⁵. Cité par Franklin Sherman dans *Foi transformée : les rencontres avec les Juifs et le judaïsme*, édité par John C. Merkle, (Collegeville, Minnesota, Liturgical Press, 2003), 63-64.

³¹⁶. *Œuvres complètes I*, p. 390.

basses [...] Mais les nations européennes telles que les a faites l'histoire sont les pairs d'un grand sénat où chaque membre est inviolable [...] La société humaine est un édifice à plusieurs étages où doit régner la douceur, la bonté (l'homme y est tenu même envers les animaux)³¹⁷.

Face à la race juive l'invention de la race aryenne et du surhomme aryen.

Comme nous l'avons noté précédemment avec l'historien André Pichot³¹⁸, l'anthropologie raciale aryenne s'est développée dans la seconde partie du XIX^e siècle en regard de l'anthropologie raciale juive qui s'est constituée plus précocement. Un texte de Disraeli écrit en 1852 traduit très bien cette dernière : « *La race juive relie les populations modernes avec les premiers âges du monde [...] Les Juifs sont la preuve vivante la plus frappante de la fausseté de cette pernicieuse doctrine des temps modernes, l'égalité naturelle des hommes, un principe qui, s'il était possible de le réaliser, détériorerait les grandes races, et détruirait tous les génies du monde. [...] La tendance innée de la race juive, qui est justement fière de son sang, est opposée à la doctrine de l'égalité des hommes³¹⁹* ». L'historien résume lui-même cette anthropologie juive de la manière suivante : « *Les textes de Wolf, Jacobs, Reichler, Fishberg, etc., sont parfaitement clairs : la race juive est le produit des prescriptions hygiéniques et eugéniques de la Bible et du Talmud, et c'est de l'observance de ces prescriptions qu'elle tient sa pureté et sa supériorité (et même, pour Wolf, sa surhumanité dans l'évolution biologique)³²⁰*. »

Croyant eux aussi à l'inégalité des races et à l'influence profondément délétère des unions mixtes sur la pureté d'une race, les auteurs non-Juifs, écrivains et biologistes, vont ainsi, à la fois, s'inspirer largement du discours juif sur les Juifs et édifier leur modèle en totale opposition-rivalité. La race aryenne, construction largement artificielle et vue comme regroupant les peuples germaniques et scandinaves en tant que descendants de populations dites indo-européennes, devient désormais la race par excellence, la race majeure, face à l'anti-race des Juifs.

Dans son discours d'ouverture au Collège de France en 1862 Ernest Renan, par exemple, est tout à fait explicite : « *Maîtresse de la planète* » la race aryenne le deviendra « *grâce à la recherche réfléchie, indépendante, sévère, courageuse, philosophique en un mot de la vérité, qui semble avoir été le partage de cette race* ». À la raison et à la science des Aryens, s'oppose « *l'épouvantable simplicité de l'esprit sémitique, rétrécissant le cerveau humain, le fermant à toute idée délicate...³²¹* ».

Gobineau (1816-1882), lui, se fait particulièrement nostalgique d'une pureté originelle et contempteur du métissage dans lequel il voit lui aussi dégénérescence, mésalliance et, en fin de compte chute des civilisations. Dans son *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853) il écrit : « *Point de civilisation véritable chez les nations européennes quand les rameaux aryens n'y ont pas dominé.* »

Bien d'autres auteurs vont relayer les précédents dans ce discours sur les races opposant électivement l'Aryen et le Sémite. En Grande-Bretagne, Houston S. Chamberlain (1855-1927), fasciné par l'Allemagne dont il prend la nationalité avant de devenir le gendre de Richard Wagner, exalte lui aussi franchement la race aryenne et le sang germanique avant qu'ils ne soient souillés par les Juifs, potentiellement coupables du crime de « *lèse-sang* ». « *Se délivrer du joug sémitique* », « *cultiver une discipline de la race* », débarrasser le christianisme de « *ses oripeaux étrangers pour créer une religion adaptée à l'essence de*

³¹⁷. *Œuvres complètes I*, p. 455.

³¹⁸. Dans ses ouvrages : « *Aux origines des théories raciales. De la Bible à Darwin* » et « *La société pure – De Darwin à Hitler* ».

³¹⁹. *Aux origines des théories raciales. De la Bible à Darwin*, p. 395.

³²⁰. *La société pure – De Darwin à Hitler*, p. 400.

³²¹. *Œuvres complètes II*, p.333.

notre type germanique », telles sont les orientations et pratiques qui doivent contribuer au rétablissement de la pureté originelle et à l'avènement d'une « *race noble* ». Pour lui, comme pour les auteurs précédents, il est évident que « *les Aryens surpassent tous les hommes corporellement et psychiquement et qu'en bonne justice ils sont les maîtres du monde*³²² ». Et, en témoin du processus volontariste de différenciation qui, à lui seul, peut fonder un groupe d'ordre racial, il écrit dans son ouvrage, *Fondements du XIX^e siècle*, paru en 1899 : « *Même s'il était prouvé qu'il n'y eut jamais de race aryenne dans le passé, nous voulons qu'il y en ait une dans l'avenir.* »

En France, Édouard Drumont (1844-1917) ne cesse d'opposer lui aussi Sémites et Aryens. Au début de *La France juive*, il écrit : « *Demandons à un examen attentif et sérieux les traits essentiels qui différencient le Juif des autres hommes et commençons notre travail par la comparaison ethnographique, physiologique et psychologique du Sémite et de l'Aryen, ces deux personnifications de races distinctes irrémédiablement hostiles l'une à l'autre, dont l'antagonisme a rempli le monde dans le passé et le troublera encore davantage dans l'avenir*³²³ ». Pour Vacher de Lapouge (1854-1936) également, qui publie en 1889 *L'Aryen, son rôle social*, seule la race blanche, aryenne, dolichocéphale, est vraiment porteuse de grandeur. Il lui oppose la race brachycéphale et *médiocre*, dont les Juifs représentent la pire espèce. Et pour lui aussi le métissage, qu'il constate particulièrement au Brésil où les races sont nombreuses, conduit à la dégénérescence. Les mesures de ségrégation qu'il réclame alors sont très semblables à ce qu'allait être en 1935 les lois de Nuremberg.

Hiérarchie des races, pureté raciale, phobie du métissage, tels sont les thèmes revenant sans cesse dans le discours de ces théoriciens. Après la dichotomie *Juifs/non-Juifs* instituée par le judaïsme, il y a maintenant, dans un même schéma manichéen, la dichotomie *Aryens/non-Aryens*. Néanmoins, contrairement à la *non-judéité* qui est simple (les goyim ne forment en effet qu'une masse de personnes indifférenciées), il y a plusieurs niveaux à la *non-aryanité*. En ordre croissant de gravité carentielle on trouve ainsi les Slaves, les Noirs, les Tsiganes, les Juifs. Ces derniers représentant les archétypes de cette non-aryanité, la séparation radicale qui va prévaloir dans les esprits va être tout naturellement celle des *Aryens* et des *Juifs*. Dans son grand discours idéologique et programmatique du 13 août 1920 à Munich intitulé : « *Pourquoi sommes-nous antisémites* », Hitler va reprendre ce thème de l'opposition-rivalité entre les deux catégories raciales les plus caractérisées. Il y reviendra sans cesse : « *Ne vous êtes-vous pas aperçu que le juif est en toutes choses le contraire de l'Allemand et qu'il lui est cependant apparenté au point qu'on pourrait les prendre pour deux frères*³²⁴ » dit-il à Hermann Rauschning. Fait particulièrement notable, les mythes du *Peuple élu* et du *Messie* issus du judaïsme seront eux-mêmes réinventés. « *Il ne peut pas y avoir deux peuples élus* », dit-il encore à son interlocuteur. « *Nous sommes le peuple de Dieu. Ces quelques mots décident de tout*³²⁵ ». Et lors du baptême des enfants de S.S., qui se faisait au nom de la mission divine confiée au peuple allemand élu de Dieu et à son représentant dans la personne du Führer, l'officiant lisait le texte suivant : « *Nous croyons au Dieu de l'univers. Nous croyons en la mission de notre sang qui jaillit éternellement jeune de la terre allemande. Nous croyons au peuple porteur de la race et au Führer que Dieu nous a envoyé*³²⁶. »

Et ce sera quinze ans plus tard les lois de Nuremberg « *pour la protection du sang et de l'honneur allemand* » qui comporteront, comme toutes les lois raciales, l'interdiction des mariages mixtes, voire celle des relations sexuelles entre Juifs et Aryens, et qui ne seront que le prélude aux persécutions et crimes caractérisés que l'on sait.

³²². Citation rapportés par A. Pichot, *Aux origines des théories raciales*, p. 468.

³²³. *La France juive, essai d'histoire contemporaine*, C. Marpion et E. Flammarion, Paris, 1885, t. I, p.3.

³²⁴. Rauschning Hermann, « *Hitler m'a dit* », Hachette, p. 265.

³²⁵. *Ibid.*, p. 269.

³²⁶. Rapporté par René Major dans *Au commencement*. p. 151.

L'héritage philosophique allemand

Comme nous l'avons déjà vu il n'y a pas de racisme en général, et d'antisémitisme en particulier, qui ne comporte une part réactionnelle aux griefs et reproches fondés ou non à l'égard de la population visée. Le nazisme, et plus précisément Hitler dans *Mein Kampf*, va reprendre et faire siens, non pas les griefs d'ordre religieux – c'est un domaine qui ne le concerne guère – mais tous les autres qui ont été formulés précédemment contre les Juifs, notamment par les écrivains et les philosophes allemands s'inspirant d'ailleurs largement de Luther. Dès le milieu du XIX^e siècle l'orientaliste Paul de Lagarde, dans un ouvrage de 1874, accuse les Juifs « *d'avoir perverti l'âme de la Nation et de donner à l'Allemagne un esprit mercantile* ». Le fédéraliste Konstantin Frantz, à la même époque, leur reproche « *de demeurer étrangers à l'âme du peuple au milieu duquel ils vivent tout en prenant la tête des pays qui les accueillent* ». Theodor Fritsch publie son *Catéchisme antisémite* où il défend « *la vision raciale de la question juive* ». L'historien Treitschke, quant à lui, dénonce « *l'ampleur de l'invasion par les Juifs et exige leur assimilation ou leur émigration*³²⁷ ». De par leur nature ils sont dangereux pour la race allemande dotée jusqu'ici de qualités (bravoure, loyauté, beauté...) inhérentes à la Germanie des origines.

C'est avant tout le pouvoir des Juifs que dénonce Fichte : « *Au sein de tous les pays d'Europe s'étend un État puissant animé de sentiments hostiles, qui est continuellement en guerre avec tous les autres et qui, dans certaines circonstances, opprime terriblement les citoyens ; je veux parler des Juifs [...] Si cet État est à ce point redoutable, c'est parce qu'il est fondé sur la haine du genre humain*³²⁸. »

Pour Hegel aussi, le peuple juif, se définit avant tout par la haine des autres et par l'oppression qu'il exerce sur eux : « *Lorsqu'il fut accordé à ses descendants (ceux d'Abraham) de réduire l'écart entre leur être réel et leur être idéal, ils régnèrent sans ménagement, exerçant la tyrannie la plus révoltante*³²⁹ ». Marx, quant à lui, dénonce le pouvoir économique des Juifs : « *L'argent est le dieu jaloux d'Israël devant qui nul autre dieu ne doit subsister* », mais il dénonce plus particulièrement encore le fait que le judaïsme constitue un « *élément antisocial* » par les différences qu'il établit entre les Juifs et les autres. Il en conclura que « *dans sa dernière signification, l'émancipation juive consiste à émanciper l'humanité du judaïsme* ». À la même époque Bruno Bauer, dans un article intitulé comme l'ouvrage de Marx, *La question juive*, écrit sensiblement la même chose : « *L'émancipation des juifs n'est possible que lorsqu'ils seront émancipés non pas comme juifs, c'est-à-dire comme des êtres qui doivent toujours rester étrangers aux chrétiens, mais lorsqu'ils deviendront des hommes qui ne seront plus séparés de leurs semblables par une barrière considérée à tort comme essentielle*³³⁰. »

À ces griefs assez semblables à ceux des Grecs et des Romains de jadis, Hitler, pour avoir vécu personnellement divers événements du siècle en cours, ajoute avec une insistance particulière les responsabilités de la *juiverie internationale* et des Juifs allemands dans la défaite de l'Allemagne lors de la guerre 1914-1918, le fait que le Congrès juif américain a déclaré une guerre financière à l'Allemagne dès son arrivée au pouvoir en 1933, enfin le rôle primordial des Juifs dans la révolution bolchevique de 1917 avec les massacres

³²⁷. Les diverses citations de ce paragraphe émanent de l'ouvrage : « *De l'antijudaïsme antique à l'antisémitisme contemporain* », p. 154.

³²⁸. Citation rapportée par Gilles Zenou dans *Regards sur la condition juive*, p. 82. À noter que l'expression : « *Les Juifs : ennemis du genre humain* » que nombre d'auteurs depuis l'Antiquité ont utilisée (à la suite de Tacite écrivant au livre V de ses *Histoires* que les Juifs sont l'« *odium generis humani* »), traduit généralement dans leur esprit le comportement des Juifs dicté par le judaïsme à l'égard des populations de voisinage : « *ne pas assimiler, ne pas s'assimiler* », comportement jugé au mieux comme signe d'indifférence et de dédain, au pire signe de mépris et d'hostilité.

³²⁹. *Ibid*, p. 87.

³³⁰. rapporté par Arvon Henri *Les Juifs et l'idéologie*, p. 91.

perpétrés³³¹. Il en tire la conclusion « *qu'il fallait, à titre de représailles et de prévention, les exterminer*³³² ». Pour les nazis, *Juifs* et *communistes* deviennent d'ailleurs des synonymes.

Le choc de deux cultures

Pour la première fois dans l'histoire, se trouvent face à face deux idéologies structurées ayant généré chacune une catégorie raciale particulièrement différenciée culturellement dont les membres sont réunis non seulement par des *liens du sang* réels ou symboliques, mais par des lois écrites interdisant toute union interraciale, lois de la Bible d'un côté, lois de Nuremberg de l'autre. Pour un choc inévitable, voire un combat à mort... Car les races d'ordre *culturel*, bien plus encore que les races *naturelles*, sont impitoyables. « *Il y a un droit international mais il n'y aura jamais un droit interracial* » écrit excellemment Bernanos. Les nations peuvent fusionner mais les races ne le peuvent pas car « *tout ce qui ne leur ressemble pas est une menace à leur intégrité, à leur pureté. C'est dans cet esprit que les Juifs ne se contentaient pas de vaincre les non-Juifs, ils exterminaient les vaincus. C'est pour la même raison que la nouvelle race élue, la race allemande, extermine les Juifs, ou les fait exterminer par les nations réduites au rôle de servantes et appelées ainsi à collaborer à la préservation du sang sacré, du sang des maîtres*³³³ ». Et ce sera à la fois une amputation massive de la race juive et l'évanouissement de la race aryenne. Car, comme l'écrit encore Bernanos en 1938, « *il n'y a pas de place dans le monde pour deux peuples élus*³³⁴. »

³³¹. Avec la révolution russe de 1917, l'influence des juifs fut mise particulièrement en cause dans la plupart des pays européens. En Angleterre, l'historienne Nesta Webster parle de « *conspiration juive* », le *Times* de Londres de « *péril juif* », Winston Churchill voit dans l'élément juif « *la force qui se cache derrière chacun des mouvements subversifs du XIX^e siècle* », en Italie, en France, en Allemagne... les milieux chrétiens et leur presse dénoncent avec force la présence juive derrière le *judéo-bolchevisme*. (Enzo Traverso, *La violence nazie*, p. 113).

³³². La directive, diffusée parmi les soldats de la Wehrmacht à Minsk le 19 octobre 1941 pendant l'avancée allemande en Union soviétique, et martelée pendant toute la guerre dans les pays occupés pour appeler les volontaires au combat, appelait à une lutte sans merci au nom de la sauvegarde de la culture européenne : « *En tant que porteurs du bolchevisme et guides spirituels (geistigen Führer) de l'idée communiste, les juifs sont notre ennemi mortel. Il faut les anéantir. (Sie sind zu vernichten)* ». (citation rapportée par Enzo Traverso, *La violence nazie*, p.114).

³³³. *Essais et écrits de combat II* – Gallimard 1995, *Le Chemin de la Croix-des-Âmes*, p. 221.

³³⁴. *Les Grands Cimetières sous la lune*, p. 568. En fait, Bernanos s'est arrêté en chemin : en chrétien tributaire de la Bible, il n'a pas vu que la notion de *race élue* est sans doute une des plus perverses que les hommes aient inventées. Toute race élue par un Dieu (comme celle des Juifs) ou par les hommes (comme celle des Aryens) pourrait-elle ne pas engendrer racisme et contre-racisme ?

L'ANTISÉMITISME DANS LE MONDE JUIF

Indépendamment des nombreux Juifs qui se détestent comme Juifs à l'exemple de Otto Weininger et de Karl Marx, ou qui se font traités d'antisémites par leurs congénères pour des raisons diverses, notamment pour leur opposition déterminée à l'idéologie sioniste³³⁵, il existe nombre de Juifs qui, en parfaite conscience, s'affichent eux-mêmes comme *antisémites résolus* tant ils récusent au plus profond d'eux-mêmes certains aspects de la culture juive reçue en héritage. À propos de deux d'entre eux, Theodor Herzl et Max Nordau, particulièrement représentatifs de cette culture, Jacques Le Rider peut écrire : « *On trouve chez eux des passages accusateurs de tous les vices du juif contemporain qui sont terribles et qui débouchent sur l'idée que le sionisme sera la thérapie, la guérison de toute cette pathologie culturelle à la fois séculaire et contemporaine*³³⁶ ». Rencontrant une vive opposition de la part de l'élite juive des villes européennes et des banques à son projet d'État juif Theodor Herzl, par exemple, n'hésite pas à mobiliser contre eux la langue du parfait antisémite. « *Le Youpin (Mauschel) est antisioniste. Nous le connaissons depuis longtemps et rien que de le regarder, sans l'approcher, et encore moins, le ciel nous pardonne, le toucher suffirait à nous rendre malade [...] Mais, au fait, qui est le Youpin ? Un individu, mes chers amis, un personnage qui surgit régulièrement, le redoutable compagnon du Juif, dont il est si inséparable qu'on les a toujours pris l'un pour l'autre [...] Le Youpin est une défiguration hideuse de la nature humaine, quelque chose d'inqualifiable, de bas et de répugnant [...] Le Youpin est la malédiction des Juifs. De nos jours, il ne suffit plus de s'éloigner de la religion pour se débarrasser du Youpin. C'est la race qui est en question*³³⁷. »

Parmi les nombreux Juifs qualifiés ou se qualifiant d'antisémites³³⁸, c'est peut être Simone Weil qui a le mieux perçu le caractère pathogène et malsain de l'identité raciale que le judaïsme impose d'autorité aux Juifs dès la naissance. Gustave Thibon, dans la préface qu'il a écrite pour l'ouvrage de la philosophe *La pesanteur et la grâce*, rapporte que Simone Weil évoquait comme une évidence les « *racines juives de l'antisémitisme* » : « *Combien de fois m'en a-t-elle parlé !* » écrit-il. Il précise même qu'« *elle aimait à répéter qu'Hitler chassait sur le même terrain que les Juifs* ». Désignée comme juive par le gouvernement de Vichy qui, dès octobre 1940, publie un Statut des Juifs et établit une législation raciale sur le modèle des nazis, Simone Weil est exclue de l'enseignement public. Élevée dans un milieu complètement assimilé, totalement étrangère au monde juif – elle n'apprit qu'en classe de première qu'il existait des Juifs et des Gentils – sa profession de foi à l'adresse des autorités ne laissait place à aucune ambiguïté, tant sur ce qu'elle était que sur ce qu'elle voulait être : une personne libre et non la simple héritière de quelque *sang*. Quand elle se dit « *antisémite* »³³⁹ il est clair que ce mot n'a pas pour elle son sens habituel d'hostilité envers des personnes, les Juifs. C'est contre les éléments pervers du système de pensée juïque, qui fait de la race juive une « *idole* » et du peuple élu « *une idolâtrie sociale, la pire idolâtrie* », qu'elle se révolte de tout son être, système qui catégorise et identifie une personne sur sa généalogie et non sur ce qu'elle est. Et

³³⁵ Citons notamment l'article de S. Plaut *La Pathologie de l'antisémitisme* dans lequel l'auteur dénonce « *une épidémie qui se répand comme la peste* » chez les Juifs d'Europe, des États-Unis, d'Israël (<http://lessakele.over-blog.fr/article-la-pathologie-de-l-antisemitisme-juif-s-plaut-45183081.html>).

³³⁶ dans son article *Décomposition de la "haine de soi juive"*, Revue Penser/Rêver, printemps 2005 p. 73.

³³⁷ Rapporté par E. Roudinesco, *Op. cit.*, p. 105.

³³⁸ Alain Finkielkraut dans son ouvrage *Le Juif imaginaire* (p. 82) considère que les Juifs assimilés, notamment en Allemagne et en France, se précipitèrent dans l'antisémitisme. Pour Robert Misrahi dans *La condition réflexive de l'homme juif* (p. 73-78) le juif antisémite qui a « *la haine de soi* » est porteur d'une double honte celle « *qu'éprouve un homme d'être juif d'abord, d'être antisémite ensuite* » !

³³⁹ S. Pétrement, *La Vie de Simone Weil*, t. II, p. 291.

il est probable que ce même état d'esprit se retrouve chez nombre de Juifs qui quittent le judaïsme.

Dans cette acception très particulière du mot, acception qui n'a guère été retenue par les auteurs, il est probable également – à l'exemple de Jacques Maritain dont j'ai rapporté précédemment les propos suivant lesquels « *être antisémite se justifiait à certains points de vue* », ou bien de Georges Bernanos pour qui « *l'antisémitisme, dégagé des hyperboles ridicules, apparaîtra ce qu'il est réellement : non pas une marotte, une vue de l'esprit, mais une grande pensée politique*³⁴⁰ » – que nombre de chrétiens aient utilisé ce mot dans la même acception que Simone Weil : une critique sévère d'un système de pensée conditionnant fortement les hommes au racisme et non une hostilité quelconque envers des personnes.

³⁴⁰. *La grande peur des biens-pensants*, p. 133.

CONCLUSION DES ANTISÉMITISMES

Si le christianisme et l'islam ont développé, chacun à l'encontre de l'autre, des violences inouïes, voire des actes de guerres caractérisés lors des Croisades ou de l'avancée de l'islam en Occident, ces antagonismes pour cruels qu'il ont été ne furent pas des *guerres de races* mais des *guerres de religion* typiques, des combats de la *Vérité* contre l'*Erreur*. Car les chrétiens et les musulmans ne sont que des *croyants*... Lorsqu'un système de pensée différencie les hommes à partir de données à la fois d'ordre biologique et sacré, la problématique est toute différente. Prônant, dans la hantise du mélange, le culte de la séparation, de la différence et de l'altérité, le judaïsme constitue manifestement, dans la sphère occidentale et sans doute dans le monde, l'exemple unique d'une religion-race. Le phénomène raciste en résultant ne peut pas ne pas revêtir une gravité particulière. Il n'est pas seulement « *aussi ancien* » que le judaïsme comme le constatent divers auteurs³⁴¹ : par sa cause invariante il lui est consubstantiel.

³⁴¹. tel Th. Reinach, dans l'article *Juif* de la *Grande Encyclopédie*.

3^{ème} Partie

ANTISÉMITISME... JUDAÏSME : UN DESTIN COMMUN

CHAPITRE V – LA RACIALISATION INSTITUTIONNELLE DES JUIFS : CAUSE STRUCTURELLE DE LA « QUESTION JUIVE »

La question juive en France au début du xx^e siècle

Avant l'avènement du nazisme et du régime hitlérien, de nombreux Juifs européens sont relativement heureux et sereins dans leurs pays respectifs, notamment en France où ils arrivent nombreux persuadés d'être dans un pays où les droits de l'homme seront toujours respectés. « *La Seine est leur Jourdain, Paris leur Jérusalem* ». Certes, ils se savent sans doute honnis de certains milieux mais ils se savent aussi estimés par d'autres. À cette époque, dans une proportion fort importante, ils se sentent chez eux et à l'abri de tout danger. « *D'une manière générale dans les milieux bourgeois, écrit un auteur, on est d'avis que l'isolement des Juifs et l'antisémitisme sont en train de s'évanouir et que la question juive va se régler d'elle-même en silence*³⁴² ». Un grand nombre de ces Juifs se sont éloignés de la religion – certains se sont convertis au christianisme, d'autres, nombreux, ont adhéré au parti communiste – tandis que la règle de transmission de la judéité par l'hérédité est largement transgressée comme en témoignent les nombreux mariages mixtes. Ces hommes se disent Français, Allemands, Anglais avant d'être Juifs : leur patrie est celle qui les a vus naître, grandir, accomplir leur service militaire, exercer leur profession, faire la guerre avec ferveur patriotique comme soldats ou officiers. La culture, l'histoire de ces pays est leur culture et leur histoire. Appliqués à être des *contemporains irréprochables*, ce sont des Français juifs, des Allemands juifs, des Anglais juifs comme il y a des Français catholiques, des Allemands protestants, des Anglais agnostiques. En exceptant l'agriculture, il y a des Juifs – ils se nomment et on les nomme plutôt israélites³⁴³ – dans toutes les professions, y compris dans l'armée. « *Sois un Juif au-dedans et un homme au-dehors est alors le credo de toutes les communautés juives de l'Europe libérale, leur credo et leur principale règle de vie : Dieu est ton affaire, une affaire privée, une affaire de famille ; dans l'intimité, tu peux prier comme tu l'entends, revêtir les phylactères et parler à l'Éternel en langue hébraïque... Mais au-dehors, dans la cité, il faut que tu sois comme les autres, français en France, allemand en Allemagne, prêt à défendre ta patrie contre tout agresseur, heureux de mourir en première ligne, républicain fervent si tu vis en régime parlementaire, fidèle sujet au cas où tu serais né dans une monarchie*³⁴⁴ . »

Tout en considérant qu'« *un Juif français, incorporé à notre peuple depuis plusieurs générations, restera sans doute raciste puisque toute sa tradition morale ou religieuse est fondée sur le racisme* » Georges Bernanos³⁴⁵ peut lui-même écrire que « *ce racisme s'est humanisé peu à peu, le Juif français est devenu un Français juif ; ses vertus héréditaires, comme les nôtres, sont désormais au service de la nation* ». En 1914, plusieurs associations de Juifs allemands avaient même appelé leurs membres « *au-delà de ce qu'impose le simple devoir de patriote* », à consacrer toutes leurs forces au service de l'Allemagne. Après avoir été l'un des organisateurs de l'économie de guerre allemande Walter Rathenau, un grand

³⁴². Jean-Jacques Lafaye, *Stefan Zweig* p. 55.

³⁴³. Comme nous l'avons vu, ce terme *israélites* voulait avoir une connotation essentiellement confessionnelle comme celui de catholiques ou de protestants. Gommant l'élément racial que porte le mot *juif* il était évidemment préférable à ce dernier sur le plan de la prévention du racisme anti-Juifs. En fait, comme nous l'avons vu, la religion juive n'a jamais été, et ne peut pas être, disjointe de sa dimension raciale et dans l'esprit des Juifs et dans celui des non-Juifs. Ce qui explique que depuis le XIX^e siècle, en fonction des époques, les deux termes d'*israélite* et de *juif* furent à la fois vivement préconisés par les uns et rejetés avec force par les autres. Aujourd'hui les Juifs, les jeunes surtout, rejettent avec mépris le terme d'*israélite* signifiant pour eux des tentatives d'assimilation dans les Nations.

³⁴⁴. Alain Finkielkraut, *Le Juif imaginaire*, p. 75.

³⁴⁵. *Encore la question juive*, in *Le Chemin de la Croix-des-Âmes*, p. 423.

industriel juif, fut l'un des artisans de son relèvement comme ministre des Affaires étrangères de la République de Weimar. On sait qu'il paya de sa vie le don qu'il fit à la jeune République : il fut assassiné en 1922 par un pré-nazi. Quant à l'historien français, Marc Bloch, torturé et fusillé par la Gestapo en 1944 pour faits de Résistance, il pouvait crier son amour de la France et écrire dans *L'étrange défaite* : « *La France, dont certains conspirent à m'expulser aujourd'hui et peut-être (qui sait ?) y réussiront, demeurera, quoi qu'il arrive, la patrie dont je ne saurais déraciner mon cœur. J'y suis né, j'ai bu aux sources de sa culture, j'ai fait mien son passé, je ne respire bien que sous son ciel, et je me suis efforcé à mon tour de la défendre de mon mieux*³⁴⁶. »

Mais il est clair, d'une part que la note d'optimisme contenue dans certains de ces témoignages n'était que conjoncturelle, d'autre part qu'elle allait de pair avec une méconnaissance du potentiel contaminateur que représente, et pour l'esprit des Juifs et pour celui des non-Juifs, le phénomène de racialisation généré par l'Institution juive et ses mythes fondateurs... Après le génocide nazi, explosion extrême du racisme anti-Juifs, et tandis que se déroule sous nos yeux l'ethnocide palestinien, manifestation extrême du racisme opposé émanant d'une entité juive pourvue pour la première fois depuis deux mille ans du pouvoir politique, la cause structurelle de l'antisémitisme est toujours là, sous jacente aux événements perpétuellement nouveaux.

La question juive aujourd'hui et son facteur conjoncturel principal : l'État sioniste

Comme en témoignent de nombreuses données statistiques, il est patent que les difficultés de la condition juive se sont manifestement aggravées avec la création de l'État juif et que ce super-ghetto à l'échelle d'une région est devenu une source permanente et inédite d'inquiétude, voire de déchirement, pour tous les Juifs du monde qu'ils soient des apôtres ou des contempteurs du sionisme. Car aucun d'entre eux ne peut rester indifférent. Cette chape qui pèse sur eux c'est d'abord le drame inédit des deux patries dont l'une est moralement imposée. En effet, pour les Juifs sionistes qui mettent le concept de race juive au-dessus de tout, « *un Juif n'est allemand ou français que fortuitement ; il est Juif avant tout*³⁴⁷ ». D'ailleurs, dans la pensée de nombre d'entre eux vivant en Israël/Palestine, comme ce fut le cas notamment de Ben Gourion, le qualificatif le plus approprié à appliquer aux Juifs refusant d'aller y vivre n'est-il pas celui de déserteurs ? Et la double allégeance de nombre de Juifs restés dans leurs divers pays d'origine n'est tolérable à la rigueur que si elle privilégie systématiquement Israël de façon active³⁴⁸. Quant aux Juifs assimilés il n'est pires ennemis qu'eux : ce sont des renégats. C'est ainsi que, conditionnés en même temps que culpabilisés par les mots de *diaspora*³⁴⁹ et de *alyah*³⁵⁰ que le sionisme leur met incessamment devant les

³⁴⁶. *L'étrange défaite*, p. 32.

³⁴⁷. Citation de Sylvain Lévy rapportée par P. Prévost, *La France et l'origine de la tragédie palestinienne*. p. 93.

³⁴⁸. Ce qui a suggéré en 2009 au CRIF de travailler à faire valider une double identité politique pour les Juifs de France afin qu'ils puissent, en toute liberté, promouvoir en priorité les intérêts d'Israël, éventuellement au détriment de ceux de la France. C'est dans cet état d'esprit que de jeunes Juifs français choisissaient de faire leur service militaire obligatoire à la faveur d'une convention datant du 30 juin 1959 ou que d'autres continuent, aujourd'hui encore, à servir volontairement pendant un certain temps dans l'armée d'Israël.

³⁴⁹. Initialement, le terme de *diaspora* a signifié la dispersion des juifs à la suite de leurs révoltes réprimées par les Romains. Le terme s'applique donc normalement à cet exil précis des Juifs et, par extension, à l'exil massif d'autres populations que ce soit à l'occasion de guerres ou de conditions économiques particulièrement défavorables. On parle de diaspora irlandaise, chinoise, italienne... etc. Mais pour les sionistes, comme pour tous les Juifs religieux ou restant tributaires du mythe ancestral, la diaspora s'applique à tous les Juifs du monde qui, hors de leur vraie patrie, la Palestine, ne peuvent qu'être en exil.

³⁵⁰. Précisons que l'*alyah* ne signifie pas seulement la *montée* mais le *retour* dans la Terre promise justifiant l'appartenance et la possession éternelles.

yeux, harcelés voire sommés par les émissaires sionistes d'aller vivre en Israël³⁵¹ ou de lui fournir, à titre de compensation, une aide toujours renouvelée dans un quelconque domaine à titre d'impôt³⁵², tiraillés perpétuellement entre la solidarité de *race* envers les Juifs israéliens et leur conscience morale, volontiers désorientés dans leur jugement, portés à faire de la surenchère ou à commettre maladresses et provocations à l'égard des non-Juifs, poussés à agir contre les intérêts matériels ou moraux de leur pays de résidence, incités à la déloyauté, nombre de Juifs, de France et d'ailleurs, vont être profondément affectés. Car, si avoir une patrie de naissance et en acquérir volontairement une seconde ultérieurement n'entraîne de drame intérieur pour la plupart des individus qu'en cas de grave conflit entre les nations en question, le problème est ici tout différent : cette *acquisition* a été imposée de l'intérieur même du judaïsme par la force d'une idéologie dont la malignité, apparue initialement à la majorité du monde juif s'est, depuis, largement estompée dans les esprits. Et le malaise est toujours là omniprésent. Avraham Burg qui, après avoir été président du Parlement israélien et de l'Agence juive, a quitté Israël pour la France, écrit que « *la nation israélienne n'est plus aujourd'hui qu'un amas informe de corruption, d'oppression et d'injustice* ». Il résume, quant à lui, le sionisme dans les propos suivants : « *un État chauvin et cruel où sévit la discrimination, un État où les nantis sont à l'étranger et où les pauvres déambulent dans les rues, un État où le pouvoir est corrompu et la politique corruptrice ; un État de pauvres et de généraux, un État de spoliateurs et de colons*³⁵³ ». Et dans un autre texte il formule le pronostic suivant : « *une structure construite sur l'insensibilité à l'Homme s'effondrera d'elle-même, inévitablement. Prenez bien note de cet instant : la superstructure du sionisme s'effondre déjà [...] Seuls les fous continuent à danser en haut de l'immeuble alors que les piliers s'effondrent* ». *Avoir défini l'État d'Israël comme un État juif sera la clef de sa perte. Un État juif c'est de la dynamite.* »

« *Le sionisme est à bout de souffle*, écrit de son côté Chmuel Trigano, *mais personne n'ose (se) l'avouer*³⁵⁴. »

Quant au philosophe Alain Badiou³⁵⁵ face à « *la politique de conquête, de liquidation physique des Palestiniens, de massacre de lycéens arabes, de maisons dynamitées, de tortures, que mène l'État d'Israël* », il redoute que « *le nom des Juifs soit mis en péril* » par cet État « *antisémite* ».

Remarquons aussi que l'idéologie sioniste fut envisagée, avant la création de l'État d'Israël, par nombre de Juifs agnostiques ou athées éloignés de leurs traditions religieuses, comme un espoir de libération à la fois des ennemis de l'extérieur et des multiples tutelles et

³⁵¹. En 2004, il y a avait en France une centaine d'agents recruteurs émissaires d'Israël avec la mission de convaincre les Juifs français de faire leur *alyah* : « *Partez de la France dès maintenant : elle n'est plus un endroit sûr pour les Juifs. Venez dans votre vraie patrie, Israël* ».

³⁵². La collecte annuelle, à laquelle participe une fraction notable des Juifs, est vue par les sionistes comme un simple impôt de solidarité entre membres d'une même famille. En 1979, Guy de Rothschild président du *Fonds social unifié*, coprésident de l'*Appel unifié juif de France*, président de la *Commission économique et sociale internationale Israël-Diaspora* précisait à ce sujet que 60 à 70 % de l'importante somme recueillie en France allait à Israël qui en avait la libre disposition, y compris pour acheter des armes (alors que la France avait mis l'embargo sur le matériel militaire) et que le reste allait à la communauté juive de France (Alfred Fabre-Luce, *Pour en finir avec l'antisémitisme*, p. 129 et 131). Cette aide considérable n'empêche pas les Juifs israéliens de fustiger les donateurs qui tentent par ce moyen d'apaiser leur conscience en n'allant pas en Israël.

³⁵³. *La révolution sioniste est morte*, Le Monde du 11/09/03.

³⁵⁴. *La nouvelle question juive*, Gallimard 1979, p. 29.

³⁵⁵. *Circonstances, 3 Portées du mot « juif »*, p. 25-27. Si le nom *juif* est effectivement souillé par les exactions de l'État juif que l'histoire enregistre chaque jour depuis plus d'un demi-siècle, avec les répercussions inélictables et incalculables sur les personnes porteuses de ce même qualificatif, il faut bien voir cependant que cette pollution, pour profonde qu'elle soit, n'est que conjoncturelle et donc secondaire par rapport à celle dont est responsable la culture juive traditionnelle donnant au nom *juif*, depuis longtemps, une connotation essentiellement raciale.

contraintes du judaïsme. Faire du peuple juif « *un peuple comme les autres* » ou « *un peuple normal parmi les autres* », était leur désir sincère. Et aujourd'hui certains Juifs israéliens peu instruits de leur tradition, ou passant outre, ont toujours cette perspective de faire de l'État d'Israël « *un État parmi les autres* ». Mais il s'agit là d'un rêve insensé³⁵⁶ : le premier commandement du judaïsme, que les rabbins et les multiples auteurs juifs ont conjugué sous toutes les formes depuis toujours en référence aux textes fondamentaux du judaïsme, ne veut-il pas au contraire que ce peuple et cet État ne soient pas *comme les autres* de par l'identité même que les Juifs reçoivent à la naissance³⁵⁷ et qui leur impose pour survivre le tragique devoir de refuser l'égalité à ceux qui ne sont pas juifs ? Leur déconvenue dans un État largement théocratique, leur désorientation, leur angoisse dans un pays parsemé de barrières et de murailles de toutes sortes, leur sentiment de vulnérabilité, voire de peur, face au *judéocide annoncé* et aux armes de destruction massive, ne peuvent pas ne pas être à la mesure du dramatique aveuglement affectant une partie notable du monde juif. Car l'Élection à une différence radicale vaudra toujours *Condamnation* à cette même différence. Et en ce début du XXI^e siècle, ne constate-t-on pas qu'un antisémitisme plus ou moins caractérisé se manifeste de façon croissante dans divers pays d'Europe et d'Amérique voire dans des pays qui précédemment ne connaissaient pas ce type d'hostilité, tandis qu'une immense clameur de haine antijuive est hurlée dans presque tout l'Orient musulman ? Ainsi que l'écrit Maxime Rodinson : « *La situation actuelle des Juifs, apparemment triomphants en Israël, apparemment à l'apogée de leur prestige dans le monde capitaliste est plus tragique sous cette gloire qu'elle ne l'a souvent été sous l'humiliation. Le sionisme a réalisé son objectif principal, la création d'un État juif en Palestine [...] cela n'a nullement résolu le problème juif et l'a même incomparablement aggravé. Comme l'avaient annoncé bien des Juifs et des non-Juifs, non seulement des révolutionnaires et des marxistes, mais tout aussi bien des libéraux bourgeois, cela a en tout premier lieu créé un problème inextricable [...] L'enchaînement des protestations et des réactions que celles-ci entraînaient a déjà causé plusieurs guerres, d'innombrables petites opérations militaires, émeutes, bagarres, attentats individuels et collectifs. Il est aisément prévisible que ce processus va continuer et que nous devons nous attendre en Palestine à une ou plusieurs tragédies de première grandeur*³⁵⁸. »

Et cette nouvelle chape psychologique, qui s'est abattue sur eux avec la création de l'État d'Israël où ils sont entourés d'ennemis et voués à une guerre perpétuelle, préventive ou défensive, ne cesse de s'alourdir, d'une part par la progression de l'élément religieux facteur essentiel du communautarisme et du racisme³⁵⁹, d'autre part par la prise de conscience que la guerre en question n'est pas un conflit ordinaire destiné à se terminer par quelque compromis comme le pensent encore, ou font semblant de le penser, les dirigeants de nombreux pays. Car la finalité de ce type de guerre n'est rien d'autre que l'élimination de la partie la plus faible. Les moyens de l'entreprise sont bien connus : d'abord les incitations et les pressions de tous

³⁵⁶. Ce rêve insensé fut même celui de Ben Gourion déclarant qu' « *Israël serait un pays normal le jour où il aurait ses prostituées, ses gangsters, sa police, ses prisons* ».

³⁵⁷. Gershom Scholem, écrit à ce sujet : « *Je rejette cette proposition stupide selon laquelle les Juifs devraient devenir un "peuple comme les autres". Si cela devait arriver, ce serait la fin du peuple juif. Je partage l'opinion traditionnelle selon laquelle, quand bien même nous voudrions devenir un peuple comme les autres, nous n'y réussirions pas. Et si nous y parvenions, ç'en serait fini de nous.* » (citation rapportée par E. Roudinesco, *Op. cit.*, p. 208). Scholem exprime bien le fait que les Juifs représentent un groupe particulièrement différencié, que cette différenciation est effectivement nécessaire à la survie du judaïsme mais, comme la plupart des auteurs il ne voit qu'il s'agit là du témoin par excellence d'une "race" au sens le plus évolué et le plus contraignant du terme.

³⁵⁸. Dans sa préface à *La conception matérialiste de la question juive* de Léon Abraham, p. XLII.

³⁵⁹. Notamment par la progression extraordinaire du nombre des ultra orthodoxes en Israël. « *La raison en est simple : en moyenne, une femme Haredi a 7,6 enfants ce qui est grosso modo le triple du taux de natalité de la population juive israélienne* » (John Mearsheimer professeur de science politique à l'Université de Chicago).

ordres pour que cette population quitte le territoire des maîtres, dans un second temps l'épuration, l'expulsion, la déportation, enfin, si nécessaire, l'élimination complète clôturant le funeste engrenage. Après la guerre menée depuis un siècle au nom de l'idéologie sioniste selon laquelle la terre de Palestine appartient aux Juifs et à eux seuls, guerre tantôt chronique avec la colonisation permanente et planifiée de la Palestine (ce « crime contre l'humanité » inédit par sa continuité et sa perversité), tantôt suraiguë avec les avions, les hélicoptères, les drones, les fusées et les chars, comment ne pas évoquer ici les projets israéliens de déportation massive des non-Juifs hors de la Palestine historique et la préparation des politiques et des militaires à manier les armes *apocalyptiques*³⁶⁰.

Plusieurs auteurs de la fin du XIX^e siècle ont bien vu le rôle majeur et potentiellement dramatique que joue *l'instinct de la différence d'ordre racial* quand il est exacerbé au sein d'un groupe : « *la haine intime et inexpiable* » engendre généralement « *un programme impitoyable d'anéantissement* » envers le groupe antagoniste. Ernest Renan, dans une lettre à M. Strauss en 1871 écrit ainsi : « *La division trop accusée de l'humanité en races, outre qu'elle repose sur une erreur scientifique, très peu de pays possédant une race vraiment pure, ne peut mener qu'à des guerres d'extermination*³⁶¹ ». Quant à James Darmesteter, professeur au collège de France entre 1885 et 1894, il écrit de même à propos des groupes raciaux très différenciés : « *La guerre est entre eux inévitable et éternelle, si la cause est toujours présente et plonge de tout leur passé dans tout leur avenir. Ce sont alors deux organismes, deux instincts, deux âmes inconciliables qui sont aux prises : ce ne sont plus deux hommes, mais deux vertébrés d'ordre différent. L'extermination rapide ou lente peut seule mettre un terme à la lutte*³⁶². »

Nietzsche, lui aussi, a bien compris le problème en question : « *La nation dit : " Soyons nobles" !* », « *La race dit : "Soyons durs !"* »³⁶³. »

En résumé,

- si « *le peuple juif n'a jamais cessé d'être socialement et historiquement malade* » comme l'écrit Albert Memmi³⁶⁴,

- si « *les juifs se sont enfermés dans une véritable prison* » comme le constate Jean Daniel³⁶⁵ ou « *s'ils sont otages du lien intime existant entre leur identité de juifs et le judaïsme* » comme l'écrit Élie Botbol³⁶⁶,

- si la condition de Juif est « *pesante* », ou « *impossible* », ou « *insoluble* », ou « *névrotisante* », ou « *humiliante* », ou « *obsédante* »... , si être juif est une « *tare héréditaire* », une « *infirmité de naissance* », un « *souci majeur* », un « *fardeau* », une « *malédiction* », un « *malheur* », une « *pathologie culturelle* » voire une « *honte* »³⁶⁷ ... comme l'écrivent d'autres auteurs juifs,

³⁶⁰. Martin van Creveld, ancien professeur à l'université hébraïque de Jérusalem, historien militaire et spécialiste des guerres du futur peut déclarer : « *Nos forces armées sont aux deuxième ou troisième rang mondial. Nous avons la capacité de détruire le Monde. Et je peux vous assurer que cela arrivera.* » (<http://iraqwar.mirror-world.ru/article/188125>).

³⁶¹. rapporté par Maurice Olender dans son ouvrage *Race sans histoire*, note p. 305.

³⁶². *Ibid*, p. 35.

³⁶³. Rapporté par G. Bernanos, *Essais et écrits de combat II, Le Chemin de la Croix-des-Âmes* p. 225.

³⁶⁴. *La libération du Juif*, p. 187.

³⁶⁵. *La Prison juive*, pp. 26 et 52.

³⁶⁶. *Quel avenir pour le judaïsme*, p. 68.

³⁶⁷. Dans son étude concernant *Rahel Varnhagen*, Hannah Arendt dit de cette animatrice des salons littéraires de Berlin du début du XX^e siècle que toute sa vie fut dominée par la honte de sa naissance. Hannah Arendt pense elle-même : « *qu'on ne peut pas échapper à la "honte" d'être juif que "par l'engagement politique et la lutte pour l'honneur du peuple tout entier"* » (Sylvie Courtine-Denamy, *Trois femmes dans de sombres temps*, p. 234).

- si les Juifs « *en ont assez de cette histoire, assez de cet insoluble intrinsèque* » comme l'écrit encore un autre³⁶⁸,
 - si le judaïsme racialise les Juifs, les conditionne particulièrement au racisme et ne cesse de générer des antisémites en leur fournissant le facteur invariant de leur hostilité,
 - si les éminents et courageux défenseurs des Juifs cités dans ce texte ont tous été tributaires de la pensée raciale inhérente au judaïsme, se sont vus d'une catégorie d'hommes différente de celle des Juifs et ont pu être tous accusés d'antisémitisme au moins latent,
 - si les Juifs sont conditionnés, par le mythe religieux de l'*Élection divine* et par les lois du groupe, à ne jamais voir dans les non-Juifs des semblables authentiques mais seulement des antisémites en puissance et sont ainsi voués à l'encerclement dans un monde potentiellement hostile³⁶⁹ avec les conséquences qui en découlent,
 - s'ils sont fascinés tout à la fois par l'*exil* et le *retour* et si la *Terre promise* est toujours un leurre,
 - s'ils sont invités à voir dans un mariage avec un habitant non-juif du pays où ils vivent un *crime de lèse-sang* ou une trahison d'ordre sacré,
 - s'ils sont incités à considérer dans l'abandon du judaïsme une « *extermination spirituelle conduisant, comme l'extermination physique, à la solution finale de la question juive* »³⁷⁰,
 - si des frontières invisibles existent entre les non-Juifs et les Juifs et font de ces derniers (malgré leur intégration dans de multiples domaines parmi les goyim), un corps étranger dans toute société,
 - si se libérer de la judéité est plus difficile pour le Juif dont la culture lui a inculqué « *l'irrésiliabilité de son être juif* »³⁷¹ que, pour le non-Juif, de se libérer de n'importe quel système de pensée religieux ou philosophique,
 - si le mot *juif*, que des écrivains juifs du XIX^e siècle voulaient voir rayer du dictionnaire, est pollué par sa connotation raciale,
 - si le judaïsme sioniste a aggravé le *mal juif* alors qu'il s'était donné comme tâche d'y remédier,
 - si l'identité d'ordre racial des Juifs, qui représente la pierre angulaire de tout antisémitisme, conditionne en même temps la survie des Juifs en tant que Juifs et celle d'Israël en tant qu'État,
 - si...
- comment ne pas conclure que la culture juive, avec l'identité pathogène qu'elle engendre pour les siens, fonde une irréversible altérité Juifs/non-Juifs potentiellement génératrice de tous les malheurs ?

³⁶⁸. Daniel Sibony, *L'énigme antisémite*, p. 44.

³⁶⁹. Hostilité que traduit notamment ce chant ancestral et solennel de la Pâque juive : « *À chaque génération le goy est prêt à nous détruire* » et qui, aux yeux des sionistes, justifie leur conquête continue de la Palestine. Pour Esther Benbassa parlant des Juifs « *l'hostilité des autres, réelle ou imaginaire est le principal ciment de leur identité* » (*Les Juifs ont-ils un avenir*, p. 248).

³⁷⁰. Comme l'exprime après bien d'autres auteurs le grand rabbin d'Israël, Israël Lau, (Alfred Grosser, *Les fruits de leur arbre*, p. 29).

³⁷¹. Benny Lévy, *Être juif, Étude lévinassienne*, p. 38.

CHAPITRE VI – L'INEXORABLE ÉCHEC DES ORGANISMES DE "LUTTE CONTRE L'ANTISÉMITISME"

Parmi ces organismes il convient de citer particulièrement :

- *la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme (LICRA)*
- *l'American jewish committee (AJC)*
- *le Centre international de recherche sur l'antisémitisme (CIRA) de Jérusalem*
- *le Centre d'étude sur l'antisémitisme et le racisme (CEAR) de Tel Aviv*
- *le Centre européen de recherches et d'action sur le racisme et l'antisémitisme (CERA)*
- *l'Institut européen d'études contemporaines de l'antisémitisme (EISCA)*
- *le Centre européen juif d'information (CEJI) de Bruxelles*
- *le Centre de recherche sur l'antisémitisme (CRA) de Berlin*
- *le Comité interministériel de lutte contre le racisme et l'antisémitisme en France.*

Par ailleurs de multiples groupes et associations ont mis également *la lutte contre l'antisémitisme* dans leur programme d'action. Pour la France ce sont notamment :

- *le Service de protection de la communauté juive (SPCI) cogéré par le "Fonds social juif unifié" (FSJU),*
- *le Conseil représentatif des Institutions juives de France (CRIF),*
- *le Consistoire central et le Consistoire de Paris,*
- *l'Observatoire du monde juif,*
- *le Bureau de vigilance du Conseil des communautés juives de Seine-Saint-Denis.*

L'État d'Israël, quant à lui, a institué une *Journée nationale de lutte contre l'antisémitisme* en janvier 2004 ; d'autre part, il collecte et exploite les multiples faits classés comme antisémites par les sionistes des différents pays où vivent des Juifs

Ajoutons que sont également consacrés à cette action étendue et multiforme une floraison de sites Web, d'ouvrages, de revues, d'articles journalistiques, de plaquettes à l'usage du public (où sont indiquées les *munitions* à utiliser dans le combat en question), ainsi que nombre d'émissions de télévision et de radio, de congrès et de colloques, de cours scolaires et universitaires.

Les actions préconisées et leur inspiration

Ces organismes se sont donnés un triple rôle : analyser le phénomène devenu mondial de l'antisémitisme, enregistrer avec assiduité toutes ses manifestations, enfin générer de nouvelles stratégies pour le contrer et le surmonter.

Certaines résolutions du xxiv^e congrès sioniste mondial (Jérusalem 17-21 juin 2002) sont, à ce propos, tout à fait représentatives des actions et de l'esprit qui animent ces organismes. Extraites du chapitre intitulé *Lutte contre l'antisionisme, l'antisémitisme et le racisme*, ces résolutions sont les suivantes :

1°... mettre en place des groupes d'experts qui travailleront avec les faiseurs d'opinion, les médias (presse, radio et télévision) et les intellectuels pour combattre les fléaux de l'antisémitisme et de l'anti-sionisme qui se propagent actuellement dans certains de ces milieux ;

2°... créer dans tous les pays où ce sera nécessaire, des groupes de réflexion qui travailleront avec des législateurs pour faire adopter une législation qui mettra hors-la-loi l'antisémitisme, l'anti-sionisme et le déni de l'Holocauste ;

- 3°... former des groupes de juristes qui enregistreront et engageront des procès contre les hommes politiques, les médias, ou toute autre organisation qui prône la haine antisémite et antisioniste ;
- 4°... créer, avec l'Union mondiale des étudiants juifs et les autres organisations sionistes d'étudiants, un organisme de surveillance des activités antisémites et antisionistes sur les campus, qui dénoncera les propagateurs de haine ;
- 5°... former des groupes d'éducateurs qui entreprendront une lecture très approfondie de tous les manuels scolaires, dictionnaires et encyclopédies, pour les expurger de tout contenu antisémite, antisioniste et de déni de l'Holocauste ;
- 6°... recruter dans le monde entier des personnalités morales et éthiques, dans les gouvernements et parlements, chargées de mettre en garde les gouvernements qui n'ont pas combattu assez fermement l'antisémitisme et l'anti-sionisme dans leur pays.

En France, d'autres mesures visant particulièrement les milieux scolaires et universitaires et devant être placées sous la responsabilité du ministre de l'Éducation nationale ont été également proposées³⁷² :

- 1°... définir un véritable délit juridique de haine raciale et d'antisémitisme. Une loi existe déjà mais il y aurait lieu d'en étendre explicitement et fermement le champ d'application aux établissements scolaires et aux universités,
- 2°... prévoir des sanctions lourdes, telles des amendes applicables aux parents des coupables. Prévoir des mesures de *réparation* verbales et pratiques, décidables en justice,
- 3°... donner aux chefs d'établissement la possibilité de déplacer les agresseurs et non les victimes : interdire, en somme, la double exclusion d'une victime de l'antisémitisme. Ne pas privilégier le destin scolaire de l'agresseur sur la sécurité et la sérénité de la victime. Le délinquant antisémite devra assumer la responsabilité de ses actes,
- 4°... imposer aux chefs d'établissements, au Rectorat ou à l'Académie, à l'occasion de chaque agression antisémite, de faire une intervention publique et solennelle condamnant l'agression, donnant les raisons morales et "citoyenne" de cette condamnation et qui serait suivie d'un appel à l'amitié et au respect réciproque,
- 5°... souhaiter que les responsables religieux, musulmans et chrétiens condamnent régulièrement et explicitement l'antisémitisme, et cela dans des sermons officiels, dans les mosquées et dans les églises,
- 6°... demander systématiquement, après chaque agression, l'intervention publique de la LICRA, du MRAP et de la Ligue des droits de l'homme,
- 7°... souhaiter que le ministère, après chaque agression, se pourvoie partie civile et ne tolère désormais aucune exception,
- 8°... souhaiter la création, sous le parrainage de l'Éducation nationale, d'un Comité de défense judéo-arabe qui se donnerait pour double tâche la résistance à l'antisémitisme et le développement d'une amitié française judéo-arabe.

Une stratégie erronée et un piège sémantique

En voyant la pensée sous-jacente aux actions préconisées par les organismes en question, voire en remarquant la simple dénomination de certains de certains d'entre eux, il est patent que ces organismes ignorent totalement la cause invariante du phénomène antisémite et qu'ils s'attaquent exclusivement aux griefs que nourrissent les non-Juifs à l'égard des Juifs, alors que ces griefs, par nature toujours nouveaux et variables à l'infini, rendent l'action entreprise perpétuellement obsolète. Mais il y a manifestement beaucoup plus dans l'erreur... Comme il est logique, le mot : *antisémitisme* revient bien entendu sans cesse dans la parole ou l'écrit de

³⁷². Robert Misrahi, *Un Juif laïque en France*, p. 127-128.

ces organismes or, qui n'a vu que ce mot, inventé spécialement pour qualifier le racisme envers les Juifs et transportant dans tous les esprits la notion d'une catégorie d'hommes différente de toutes les autres, promeut par un effet-boomerang inexorable, plus encore que le mot banal de *racisme*, le phénomène de différenciation-racialisation des Juifs à la base même du phénomène antisémite. Qui n'a vu que ce *sacré mot*³⁷³ devenu incontournable a quelque chose de proprement diabolique ? Et les expressions : « *lutte contre le racisme et l'antisémitisme* », « *actes racistes et antisémites* », expressions promues par les organismes de *lutte contre l'antisémitisme* dans une perspective réaffirmée de distinction, de distanciation et de séparation, et fidèlement reprises dans les médias, sont venues encore aggraver le phénomène de différenciation des deux parties de l'humanité initié et porté par le judaïsme.

Manifeste erreur de stratégie que celle-là : promouvoir un mot racialisant toujours plus les Juifs sans s'apercevoir que le phénomène représente la cause structurelle de l'antisémitisme. Comment ne pas évoquer ici l'Ouroboros, ce serpent qui se mord l'appendice caudal, symbolisant une action favorisant le fléau qu'elle veut combattre ?

Parmi les nombreux Juifs auteurs de travaux sur l'antisémitisme, exceptionnels en effet sont ceux qui, à l'exemple de Klaus J. Hermann que nous avons déjà cité, ont compris ce problème : « *On n'avait pas besoin, écrit-il, pour persécuter les Juifs de la trouvaille de termes comme l'antisémitisme. Le vrai sens de ce mot absurde réside dans sa connotation raciste. Jusqu'à l'invention de ce mot l'opposition aux Juifs était, à tout prendre, concomitante à leur appartenance religieuse ; ils faisaient partie d'une minorité confessionnelle [...] Tout ceci se trouva aisément transformé avec la définition de leur appartenance raciale à laquelle se sont consacrés les simples adeptes comme les rabbins*³⁷⁴ ». Certes, la formation au XIX^e siècle de ce mot *antisémitisme* a été tout à fait arbitraire – appliqué d'abord à des *langues*, le caractère sémitique le fut ensuite à des *racés* – mais, contrairement à ce qu'écrit Hermann, non seulement il n'est pas *absurde* mais il est parfaitement *adéquat* puisque il désigne l'hostilité envers une catégorie d'hommes séparée des autres par le système de pensée religieuse dont elle est toujours tributaire.

Cet échec de la communauté juive, championne du Verbe mais condamnée à promouvoir un mot qu'elle a créé dans la méconnaissance de son potentiel pervers, a quelque chose de véritablement pathétique : il est directement proportionnel à l'énergie investie. Et l'on sait combien l'investissement tant humain que financier est considérable depuis le milieu du XX^e siècle dans tous les pays occidentaux et plus particulièrement européens ! Esther Benbassa ne parle-t-elle pas à ce sujet de « *la fureur de la lutte contre l'antisémitisme*³⁷⁵ » ? Avoir l'intention de couper des herbes folles, tout en semant à profusion les graines de ces mêmes herbes, peut-il être autre chose qu'un geste inconsidéré dans sa motivation, fâcheux dans ses résultats et ne pouvant au mieux, avec des menaces intimidantes envers les individus, que neutraliser momentanément les critiques avant de les exacerber ? Relativement bien localisé au monde occidental avant la seconde guerre mondiale, l'antisémitisme y a non seulement progressé dans ses formes latentes ou caractérisées selon des rapports dignes de foi, mais il s'est étendu au monde arabe voire au monde musulman avec la création de l'État juif. Il a même gagné, semble-t-il, des pays (Japon, Chine, Inde...) qui jusque là en étaient pratiquement indemnes.

À propos de l'action entreprise contre le racisme en général, remarquons qu'il n'y a pas de mot spécifique pour désigner les autres formes de racisme (racisme anti-Noirs, anti-Indiens anti-Arabes..), ni d'action particulière pour réduire chacun d'entre eux mais une simple *lutte contre le racisme*. Et comme le temps le montre, ces racismes ont régressé souvent de façon notable pour ne pas dire spectaculaire. Cela ne saurait être le cas avec l'antisémitisme.

³⁷³. Expression de Jean Daniel dans le *Nouvel Observateur*, N° 2282 du 31 juillet 2008.

³⁷⁴. *Perspectives historiques sur le sionisme et l'antisémitisme*, in *Sionisme et Racisme*, Sycamore, 1976, p. 257.

³⁷⁵. Dans le *Nouvel Observateur* du 22 avril 2004.

Par ailleurs, penser avec certains auteurs du XIX^e siècle que la marche du progrès doit conduire à la disparition de ce phénomène³⁷⁶, penser avec J.P. Sartre³⁷⁷ que « *la révolution socialiste est nécessaire et suffisante pour supprimer l'antisémitisme* » ou que la destruction du capitalisme résoudra la *question juive*, penser qu'il convient « *d'inventer une réponse juridique ou d'adapter les mesures éducatives à chaque pays* » selon les organismes de lutte contre l'antisémitisme, espérer que le génocide nazi puisse servir de leçon pour l'avenir³⁷⁸, relève de la même méconnaissance du type d'identité que le judaïsme a forgé pour les siens et renvoie partout autour de lui. Car rien ne peut faire que les non-Juifs n'incluent dans leur esprit, en pensant le mot juif, quelque idée de race que nous savons à la base du racisme : au subconscient *racialiste* des Juifs répond banalement celui des non-Juifs... Marcel Proust, dont l'ascendance juive se réveille à l'occasion de l'affaire Dreyfus, explique ainsi avec son personnage Swann que le clivage entre dreyfusards et antidreyfusards se fait sur le critère des origines : « *Tous ces gens-là sont d'une autre race, on n'a pas impunément mille ans de féodalité dans le sang*³⁷⁹ ». À la même époque, Maurice Barrès écrit de son côté : « *Que Dreyfus soit capable de trahir, je le conclus de sa race*³⁸⁰ ». Alors que face au chrétien, au musulman, au bouddhiste..., les individus voient le croyant, l'adepte d'une doctrine, le pratiquant de certains rites, face à un Juif ils sont conditionnés depuis toujours³⁸¹ à voir *celui-qui-n'est-pas-et-ne-veut-pas-être-comme-eux*, celui dont ils sont séparés radicalement par le sang et les interdits communautaires dans les deux domaines les plus intimes de l'homme : la convivialité et la sexualité, le partage des repas et le mélange des sexes.

Car *penser racisme, c'est d'abord penser race* ! Et si la théorie des races *supérieures* et des races *inférieures*, chère à certains doctrinaires du XIX^e et du XX^e siècle n'a plus guère d'adeptes, il existe, portée par la culture juïque depuis plus de deux millénaires, exclusivement par elle et pour des malheurs potentiellement insignes, une "race" au sens le plus achevé du terme.

En résumé

On peut considérer que « *la lutte contre l'antisémitisme* », en répandant des concepts et des mots conditionnant Juifs et non-Juifs à se voir comme des groupes d'essence différente conformément à une donnée à la fois essentielle et vitale pour le judaïsme, est frappée, non pas du sceau de la simple inefficacité, mais de celui de la négativité en fonction même de l'application avec laquelle elle est menée. On peut même ajouter que, de toutes les communautés *racisées*, la communauté des Juifs est la seule qui ne saurait bénéficier d'une action de prévention près des populations *racisantes*. Car il n'y a pas de manifestations d'antisémitisme, aussi monstrueuses soient-elles, où la racialisation des Juifs inhérente au judaïsme n'ait pas influencé peu ou prou l'esprit des individus³⁸². Si, comme nous l'avons vu,

³⁷⁶. tel Bernard Lazare écrivant : « *L'antisémitisme périra surtout parce qu'il est une des manifestations persistantes et dernières du vieil esprit de réaction et d'étroit conservatisme qui essaie vainement d'arrêter l'évolution révolutionnaire* » (*L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*, Crès 1934, t. II, page 286).

³⁷⁷. *Op. cit.*, p. 182.

³⁷⁸. Même Claude Lévi-Strauss ose avouer, écrit Jean Daniel, « *la désarmante candeur qui lui avait inspiré de telles prévisions* » (*La prison juive*, p. 73).

³⁷⁹. dans *Le côté de Guermontès*, Robert Laffont, coll. Bouquins 1987, p. 469. À propos de l'expression « *origines juives* », si banale dans l'écrit comme dans l'oral, il est clair qu'elle s'applique ici à l'hérédité génétique des Juifs, à la filiation sanguine, et non à l'hérédité culturelle (l'influence) comme il est de règle dans les autres traditions religieuses ou philosophiques. Cette quête des origines chez les Juifs n'a pas d'égale historiquement. Celle qui a été en vigueur chez les nazis, et que l'historien Marc Bloch qualifiait pourtant d'« *obsession embryogénique* », n'en fut qu'un dérisoire reflet.

³⁸⁰. dans *Scènes et doctrines du nationalisme*.

³⁸¹. Comme en témoignent notamment les auteurs grecs et romains.

³⁸². Vladimir Jankélévitch, dans son ouvrage *L'Imprescriptible* (Seuil 1986, p. 25), a écrit : « *L'extermination des Juifs est le produit de la méchanceté pure et de la méchanceté ontologique, de la méchanceté la plus diabolique*

cette altérité radicale est omniprésente dans l'esprit des éminents défenseurs des Juifs et engendre au mieux un antisémitisme latent, comment pourrait-elle ne pas l'être dans le commun des mortels ?

Il y a donc théoriquement deux conditions nécessaires à l'extinction du phénomène antisémite mais ce sont deux utopies caractérisées :

- un judaïsme transmettant aux Juifs une identité qui ne soit pas d'ordre racial,
- des non-Juifs pensant et agissant comme si les Juifs n'étaient pas juifs.

et la plus gratuite que l'histoire ait connue. Ce crime n'est pas motivé, même par des motifs "crapuleux". Ce crime contre nature, ce crime immotivé, ce crime exorbitant est donc à la lettre un crime "méta-physique" et les criminels ne sont pas de simples fanatiques, ni seulement d'abominables dogmatiques : ce sont, au sens propre du mot, des "monstres" ». Ces propos qui se sont voulus définitifs ne le sont pas encore tout à fait. Une donnée d'importance a manqué à l'auteur : même ce racisme véritablement monstrueux des nazis à l'égard des Juifs relève pour une part de la dimension raciale que le judaïsme imprime à la judaïcité et qui singularise tout rapport entre Juifs et non-Juifs.

EN GUISE DE CONCLUSION, DE RÉSUMÉ ET DE COMPLÉMENT :
courtes séquences en vrac

Comprendre l'antisémitisme, ce phénomène multiforme de racisme anti-Juifs qui accompagne le judaïsme depuis ses origines³⁸³, qui est permanent au sein d'un monde en perpétuel changement, qui se voit même là où il n'y a pas de Juifs, ce n'est pas juger, justifier, accuser ou s'indigner face aux manifestations qu'il comporte... C'est rechercher l'origine, le cheminement et l'association des idées qui guident des hommes dans leurs sentiments ou leurs actions à l'encontre des Juifs, c'est appréhender, par delà les multiples facteurs conjoncturels décrits par les historiens et les chroniqueurs, l'élément commun à toutes les formes du phénomène, en jetant – condition nécessaire à la démarche – un voile sur les responsabilités individuelles.

Comprendre l'idéologie antisémite, c'est reconnaître qu'il y a depuis toujours un *problème juif* (ou un *problème du judaïsme*), problème qui n'est pas seulement religieux et dont les principales données de base sont les suivantes :

- le judaïsme n'est pas une religion *ordinaire* comme le sont le christianisme, l'islam, le bouddhisme... Contrairement à ces dernières, il comporte deux dimensions intimement conjuguées : une dimension *religieuse* liée à la croyance traditionnelle au monothéisme et une dimension relative à une lignée d'hommes déterminée par la naissance et se perpétuant par endogamie. Le judaïsme est une *religion-race* ;

- le Juif est à la fois un *croquant* (ou un *incroyant*) et un *appartenant*. L'hostilité qu'il suscite peut comporter elle aussi ces deux mêmes dimensions : *d'ordre religieux* elle est qualifiée généralement d'*antijudaïsme*, *d'ordre racial* elle est qualifiée d'*antisémitisme* ou de *racisme anti-Juifs*.

Dimension religieuse et dimension raciale ont vu leur rôle respectif et leur prégnance évoluer au cours des âges. En ce qui concerne la *dimension religieuse* on peut dire schématiquement qu'elle a régressé avec le temps en laissant place à l'athéisme devenu largement majoritaire. Cependant, si elle est aujourd'hui relativement marginale par le nombre d'individus concernés, si par ailleurs elle est accessoire ou facultative pour qualifier la judéité des personnes (en exceptant les rares convertis), il faut bien voir qu'elle garde une influence majeure de par les mythes fondateurs toujours actifs dans les esprits. En témoigne électivement l'idéologie sioniste qui, inventée par des athées, s'est inspirée de valeurs issues intégralement du judaïsme et a engendré un État largement théocratique intimement lié à la synagogue³⁸⁴. Quant à la *dimension raciale* qui suffit pour être *juif*, elle représente l'élément identitaire commun à tous les Juifs les réunissant par delà les divergences les plus extrêmes dans l'ordre de la pensée philosophique, politique ou religieuse. Le qualificatif de *juif* peut en effet être totalement déconnecté de la dimension religieuse et croyante.

C'est dire que l'idée *antisémite* n'est pas contemporaine du mot qui, comme nous l'avons vu, n'a été créé qu'au XIX^e siècle, mais contemporaine de la naissance, au sein du judaïsme, de la pensée raciale.

³⁸³. C'est le psalmiste qui déjà pouvait écrire : « *Tu nous livres comme des troupeaux dont on se nourrit, tu nous éparpilles parmi les nations, tu vends ton peuple à vil prix, tu fais de nous un objet d'opprobre et de moquerie pour nos voisins... Pour toi nous subissons chaque jour la mort* » (Ps, 44, 10).

³⁸⁴. À noter que ce phénomène apparemment paradoxal selon lequel le religieux qui régresse dans les esprits influe de plus en plus sur le politique s'observe aussi ailleurs, comme si les hommes d'aujourd'hui, victimes plus que leurs ancêtres du tourbillon de la vie en société, voulaient se raccrocher à quelque chose de stable. En France cette démarche fut particulièrement illustrée par Charles Maurras qui, en tant qu'athée, détestait profondément le christianisme mais s'alliait néanmoins à l'Église romaine comme rempart à la démocratie qu'il récusait.

Face à l'antisémitisme, et notamment à sa manifestation extrême représentée par le génocide nazi,

- les historiens se sont attachés à établir les faits et gestes des antisémites ;
- les philosophes et les psychanalystes se sont appliqués à analyser leur pensée (parfois aussi celle des Juifs³⁸⁵), à fouiller leur psychologie et à décrire les haines anti-juives perpétuellement résurgentes ;
- divers auteurs, dans le sillage de Hannah Arendt, ont expliqué que sommeillait en chaque individu un tortionnaire latent ;
- certains théologiens juifs, quant à eux, se sont plu à montrer la responsabilité des Juifs ayant abandonné en masse le *pacte* que leurs ancêtres avaient conclu avec Dieu ;
- d'autres, évoquant la notion de *hester panim* selon laquelle Dieu se serait *voilé la face* et aurait été *absent* d'Auschwitz, se sont évertués à désigner la responsabilité, non plus des Juifs, mais de leur divinité...

Il n'y a pas lieu d'être surpris que ce gigantesque travail d'investigation n'ait pas permis d'élucider le phénomène antisémite : tous les éléments incriminés relèvent de données contingentes ou mythologiques. Néanmoins, ce travail n'aura pas été vain car il aura permis de rechercher et de définir l'élément structurel avec lequel il y a, non pas un conflit banal destiné à se résoudre un jour ou l'autre par le dialogue et le compromis, mais un conflit d'ordre raciste et donc pérenne, conflit visant des êtres humains en tant que membres d'une lignée.

Multiples et variées sont les catégories de personnes ayant, à propos des Juifs et à l'instar des antisémites, un conscient ou un inconscient racialement connoté...

Parmi elles citons :

- les biographes et historiens qui se livrent à de patientes enquêtes généalogiques sur la judéité potentielle des personnages historiques qu'ils étudient³⁸⁶ ou qui considèrent que les Juifs convertis au christianisme³⁸⁷, ou totalement étrangers au monde juif³⁸⁸, sont toujours juifs ou porteurs de quelque marque indélébile de par leur naissance,
- les candidats à l'émigration en Israël et à la nationalité juive qui fouillent l'héritage de leurs ascendants pour établir leur dossier,
- les scientifiques juifs d'Israël et des États-Unis qui travaillent à démontrer la proximité génétique des Juifs du monde entier et recherchent quelque gène "juif",
- les orphelins de naissance qui, découvrant un jour par surprise qu'ils sont juifs, revendiquent leur judéité ou la récuse,
- les Juifs convertis au christianisme qui se veulent toujours juifs parce que *nés juifs*³⁸⁹,
- les personnes qui *se sentent* nullement juives mais qui *se considèrent* néanmoins comme juives parce que leurs parents étaient Juifs³⁹⁰,
- les rabbins, les sionistes et les éminents intellectuels juifs qui parlent du « sang juif » ou qui professent qu'il y a une *essence* juive,

³⁸⁵. tel Rudolph Loewenstein dans son ouvrage *Psychanalyse de l'antisémitisme*.

³⁸⁶. On a recherché pour une foule de personnages. Citons notamment Montaigne, Cervantès, Thérèse d'Avila...

³⁸⁷. tels Edmund Husserl, Heinrich Heine, Adolf Reinach, Max Scheler, Edith Stein, Raïssa Maritain, Fritz Haber, Gustav Mahler, Felix Mendelssohn...

³⁸⁸. telle Simone Weil.

³⁸⁹. tel J. M. Lustiger, archevêque de Paris qui, dans une interview à Paris Match, en 2005 peut dire : « *Je suis juif parce que mes parents et tous mes ancêtres étaient juifs* ».

³⁹⁰. tel Claude Lévi-Strauss que nous avons cité précédemment ou bien Ferdinand Lassalle écrivant : « *Je hais les Juifs et je hais les journalistes. Malheureusement, je suis l'un et l'autre* » (cité par E. Roudinesco, *Op. cit.*, p. 44).

- les Juifs agressés qui se considèrent a priori comme des victimes d'une acte raciste et tous les observateurs³⁹¹ qui les voient comme tels,
- les nombreux Juifs qui vouent un culte à leur généalogie ou sont soucieux de la pureté de leur lignage,
- les inquisiteurs qui traquaient jadis la judéité des marranes et les nazis celle de leurs suspects,
- les personnes qui ont pu parler de leurs regrets de ne pas être juives³⁹²,
- les penseurs juifs du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e, penseurs allemands notamment qui, bien que victimes d'antisémitisme, n'ont jamais rejeté la dialectique de race en vigueur dans leur pays,
- les éminents défenseurs des Juifs dont il a été question dans ce texte,

....

Cette conception typiquement raciale de l'identité juive, véhiculée par le judaïsme et adoptée spontanément par tant et tant de personnes différentes juives et non-juives, ne saurait tromper quant à sa signification : elle constitue rien de moins que le *principe mystérieux* dont parlait Freud et que tant d'auteurs juifs ont recherché en vain jusqu'ici. C'est la cause même, structurelle, de toutes les formes d'antisémitisme.

Comprendre l'antisémitisme c'est aussi comprendre – contrairement à l'opinion qui prévaut encore dans les médias selon laquelle les rapports entre Juifs et non-Juifs sont à sens unique – qu'il y a, dans un processus en cercle vicieux, une interaction pathologique dont la cause structurelle ne se trouve ni dans la personne des Juifs (selon l'accusation classique des chrétiens devenue celle des nazis³⁹³ et plus généralement des antisémites), ni dans celle des non-Juifs (comme le veulent nombre d'historiens de l'antisémitisme) mais dans la culture judaïque, et plus précisément dans la racialisation des Juifs par l'Institution juive elle-même.

Comprendre le phénomène en question c'est comprendre en particulier :

- qu'une race autre que la sienne représente, pour tout individu, une catégorie de personnes qui présente une certaine différence, soit d'ordre *naturel* (corporel), soit d'ordre *culturel* (comportemental), différence qui établit des barrières ;
- que les barrières les plus contraignantes et les plus génératrices de racisme sont d'ordre culturel. Elles sont représentées avant tout par la transmission par le sang de l'appartenance des individus et l'interdit des unions mixtes ;
- que la distinction-séparation des Élus et des Autres, des Juifs et des non-Juifs, des purs et des impurs, matrice d'une altérité et d'un exclusivisme irréductibles, est au fondement même et au cœur du système de pensée judaïque ;
- que l'exposition au judaïsme-culture transmet, d'abord aux Juifs mais aussi aux non-Juifs, le *virus* mental du racisme bien plus sûrement que l'exposition à une différence d'aspect corporel ;
- que le racisme lié au judaïsme est double : racisme des Juifs à l'égard des non-Juifs, racisme des non-Juifs à l'égard des Juifs. Penser l'un sans penser l'autre est une amputation de la réalité ;

³⁹¹. tel Meïr Weintrauer, directeur de la revue *L'Arche, le mensuel du judaïsme français*, qui en 2005 « estime que la proportion d'actes racistes frappant les seuls juifs a varié suivant les années selon une proportion allant de 65 % à 80 % du total » (donnée rapportée par Daniel Dreyfus dans son ouvrage *L'antisémitisme à gauche*, p. 262).

³⁹². tel Charlie Chaplin qui, après que des journalistes aient suggéré qu'il était juif, répondait en mars 1940 : « *Je ne suis pas juif. Je n'ai pas une goutte de sang juif. Je n'ai jamais protesté lorsqu'on disait que j'étais juif car j'aurais été fier de l'être* » (Christian Delage, *Antisémythes*, Nouveau Monde Éditions, p. 247).

³⁹³. Pour Hitler en particulier le *virus* à combattre et à éliminer était représenté par les Juifs eux-mêmes en tant que personnes.

• que l'entité juive, bien qu'ouverte théoriquement à toutes les races, constitue la race la plus différenciée culturellement que l'histoire ait connue et, partant, que les deux racismes qu'elle suscite sont d'une prégnance inégalable.

Il n'y a pas de *question chrétienne* ou *musulmane*, *fasciste* ou *communiste*, il n'y a pas non plus, au sens propre, de racisme anti-chrétiens, anti-musulmans, anti-fascistes ou anti-communistes. Mais il y a une *question juive* et un racisme anti-Juifs...! Le christianisme et l'islam, le fascisme et le communisme ne sont que des systèmes de pensée ; les chrétiens et les musulmans, les fascistes et les communistes ne sont que des adeptes. Dans le judaïsme, le système de pensée n'est que contingent, c'est la donnée d'ordre racial qui est l'unique élément fédérateur des individus. La question juive peut être vue comme découlant tout entière de cette donnée culturelle qui fonde une forme extrême d'hétérogénéité entre Juifs et non-Juifs engendrant inexorablement du racisme.

Tous les historiens de l'antisémitisme ont bien rapporté que le fait pour les Juifs de se marier entre eux était un motif constant d'hostilité à leur égard ; ce grief était déjà celui des Grecs et des Romains, voire plus précocement celui des Perses. Assez rares pourtant sont ceux qui ont amorcé une réflexion à ce sujet et compris la portée majeure de la prohibition institutionnelle de l'exogamie dans l'antisémitisme³⁹⁴, prohibition qui témoigne toujours d'une catégorie raciale caractérisée et qui constitue la donnée centrale de toutes les lois raciales promulguées au cours de l'histoire contre les Juifs, les non-Juifs ou les Noirs :

- lois bibliques du judaïsme, premières lois de ce type qui nous sont connues,
- lois de la *limpieza de sangre* du christianisme espagnol et portugais qui ont influencé pendant plusieurs siècles nombre de pays d'Europe, ainsi que de grands ordres religieux,
- lois du Sud des États-Unis de 1907 à 1969,
- lois d'Afrique du Sud de 1926 à 1985,
- lois du nazisme de 1933 à 1945,
- lois de l'État juif de Palestine depuis 1948³⁹⁵.

Toutes ces lois sont le signe pathognomonique à la fois du caractère *racial* d'un groupe très différencié et le marqueur d'un *racisme* caractérisé.³⁹⁶

Bien que, sous ses formes multiples, l'antisémitisme accompagne le monde juif depuis toujours, l'antisémitisme nazi revêt une importance particulière pour la compréhension du phénomène. Non pas parce que ses manifestations sont extrêmes, non pas parce qu'elles sont inédites, mais parce que, en l'absence de tout antagonisme d'ordre religieux, elles relèvent

³⁹⁴. Parmi ces auteurs particulièrement lucides évoquons Karl Kraus. Constatant que « *l'assimilation psychologique et sociale pratiquée pourtant avec beaucoup d'ardeur par une partie des juifs n'est pas suffisante pour arrêter l'antisémitisme s'il n'y a pas mélange physiologique de sang* », il va promouvoir les mariages mixtes et s'opposer de toutes ses forces au sionisme naissant de Herzl qui s'oppose à l'assimilation des Juifs, seule solution pour que s'évanouisse l'antisémitisme (*Karl Kraus ou l'identité juive déchirée*, pp. 105 et 109 et *Sionisme et antisémitisme : le piège des mots*, de J. Le Rider).

³⁹⁵. Dès 1947 il fut décidé que les Juifs ne pourraient pas épouser de non-Juifs et qu'il n'y aurait donc pas de mariage civil en Israël. Par la suite, cette promesse politique fut légitimée par la loi concernant les tribunaux rabbiniques stipulant que le régime matrimonial des Juifs en Israël relevait exclusivement de la loi biblique. Dans la circonstance, les Juifs les plus opposés entre eux sur le plan de la pensée et des sentiments, socialistes athées d'un côté et rabbins fanatiques de l'autre, s'unissent pour prohiber les mariages mixtes, prohibition qui est nécessaire à la survie même du judaïsme et de la judaïcité. L'État juif, en véritable laboratoire expérimental du racisme contenu dans le judaïsme, atteste ainsi que l'élément unificateur et fédérateur des Juifs est bien l'élément racial.

³⁹⁶. Les historiens ont bien entendu comparé ces lois entre elles et recherché l'influence contaminante qu'elles ont pu avoir sur celles qui leur furent postérieures. Il est clair notamment que les lois bibliques ont directement influencé depuis deux mille ans les chrétiens de toutes catégories et parmi eux les nazis.

d'un racisme à l'état pur où le Juif se voit marqué, comme dans le judaïsme, dès sa naissance et pour la vie. C'est ainsi que les enfants seront éliminés à l'instar des adultes.

Il est des mots permettant de rencontrer l'abjection absolue. Parmi eux, lus sur un mur par un enfant juif de 10 ans : « *Mort aux Juifs Mort aux Juifs Sales Juifs Sales Juifs !* » Et Albert Cohen, commentant son expérience d'enfant, de poursuivre : « *Ainsi disait la bonne inscription devant laquelle je savais ma vie perdue [...] Le sale juif avait mal, le sale juif avait la bouche entrouverte de malheur [...] C'était une douleur de sale Juif et même de youpin ou de youtre [...] Antisémites, âmes tendres, je cherche l'amour du prochain, dites, sauriez-vous où est l'amour du prochain*³⁹⁷ ? »

Mais, par-delà l'irresponsabilité, l'imbécillité ou la perversité qui ont pu guider l'auteur des mots en question, comment ne pas voir que l'enfant juif, avant d'être un *rejeté* et un *persécuté*, a été un *séparé* par un système de pensée inexorable !

Si le conflit Juifs/non-Juifs n'a pas d'équivalent historique par sa longévité (« *la plus longue haine* »³⁹⁸ : plus de deux millénaires) et si personne n'ose émettre l'hypothèse qu'il peut s'évanouir un jour, c'est qu'entre les deux parties l'altérité-opposition est irréductible. Non un différend philosophique ou religieux, non une rivalité d'ordre économique, politique ou autre – il n'y a pas d'exemple où ces types de conflit ne se relativisent avec le temps et disparaissent – cette opposition est typiquement d'ordre racial. Car la *race* est cette réalité incontournable, et la seule, qui donne à toute opposition son caractère pérenne et irrémédiable. Initiée par les mythes bibliques de la Création et de l'Élection récusant l'unité du genre humain et instituant deux espèces d'hommes, les Juifs et les non-Juifs, consacrée par l'interdit du métissage, reprise par une immense littérature à la fois sacrée et profane, il s'agit là d'une donnée historique absolument capitale : la première formulation écrite des principes théoriques de ce qu'on nomme aujourd'hui le racisme ou, en d'autres termes, la naissance de la pensée raciale structurée.

Dans le monde occidental, seuls deux système de pensée, le judaïsme et l'aryano-germanisme, ont inventé, façonné et exalté leur propre catégorie raciale : la *race juive* pour le premier, la *race aryenne* pour l'autre, conditionnant leurs membres à un racisme spécifique. Le premier, structuré sur des mythes d'ordre religieux où, phénomène unique dans l'histoire, les notions de *race* et de *religion* sont intimement conjuguées et portées par un monument exceptionnel d'écriture, ne peut pas ne pas défier les siècles, le second, d'ordre profane, qui n'a donné lieu qu'à un dérisoire investissement intellectuel, ne pouvait être qu'éphémère.

Peuple-race, les Juifs peuvent se couper comme nous l'avons vu, de toutes les dimensions du judaïsme (notamment de la traditionnelle dimension religieuse) à l'exception d'une seule la dimension raciale s'ils ne veulent pas disparaître en tant que Juifs. Socle unique, dénominateur commun de tous les Juifs, c'est de cette donnée raciale – transmission sanguine d'une identité irréversible et endogamie – d'où découle notamment l'antisémitisme.

Si les systèmes de pensée qualifiés de *racismes* ont des éléments essentiels en commun, il est évident aussi que chacun de ces racismes présente en même temps quelque spécificité, relative notamment à la population-victime. Dans cette perspective, on peut dire que l'antisémitisme se distingue particulièrement de tous les autres à la fois par son *support* et son *devenir* :

Son support ?

³⁹⁷. *Ô vous frères humains*, Gallimard, 1972, coll. "Folio", p. 172-175.

³⁹⁸. Selon le titre même de l'ouvrage de Robert Wistrich, *The Longest Hatred*.

Dans le racisme anti-Noirs par exemple – racisme où le groupe *racisé* est traditionnellement non *racisant* – la notion de race est présente chez l'acteur mais non chez le groupe-victime³⁹⁹. Dans le racisme anti-Juifs au contraire, c'est le groupe-victime lui-même qui, de par sa tradition culturelle, est le vecteur de cette notion contaminante et potentiellement capable de transformer un opposant transitoire en un raciste déterminé.

Son devenir ?

Le caractère racial des Noirs étant d'ordre *naturel*, le racisme envers eux est automatiquement destiné à se réduire avec le temps, parallèlement aux progrès de la mondialisation. Le caractère racial des Juifs, essentiellement d'origine *culturelle* et relativement *oculte*, ne saurait avoir cette évolution favorable.

Les démocrates constituent les meilleurs défenseurs des Juifs mais ils peuvent être vus aussi, d'après Jean-Paul Sartre, comme de « *piètres défenseurs* »⁴⁰⁰. Défendre les Juifs quand ils sont victimes reste pour eux un impératif absolu quelles que soient les circonstances, mais parallèlement ils ne peuvent pas occulter le fait que la loi princeps du judaïsme, qui sépare radicalement les humains en deux groupes sur un critère qui n'est pas de l'ordre de la pensée, est une donnée foncièrement perverse. Rejetée d'emblée il y a deux mille ans par le christianisme naissant⁴⁰¹ et plus tard par le marxisme, elle constitue en fait la première loi typiquement raciste de l'histoire.

La société allemande des années 1920 et 1930 marquée par le nazisme et l'entité juive marquée par le sionisme ont, au regard de l'histoire, quelques ressemblances remarquables : celle de privilégier l'étude et les sciences diverses, de comporter des élites particulièrement nombreuses, d'apporter à leurs membres d'intenses et exceptionnelles satisfactions de réussite et de se montrer sous des aspects flatteurs⁴⁰²... Mais en même temps, témoignant de la propension des hommes à inventer des systèmes de pensée plus ou moins pervers, chacune de ces entités de culture occidentale, à partir de son imaginaire, a secrété et cultivé une idéologie spécifique, le *nazisme* pour la première, le *sionisme* pour la seconde, idéologies si prégnantes qu'elles ont piégé, non seulement des hommes *ordinaires* mais un grand nombre de savants, philosophes, écrivains, moralistes, religieux, artistes... Deux sociétés profondément racisantes en ont résulté. La société nazie a été responsable, au nom du mythe aryen et de son surhomme, d'un génocide sans précédent par sa forme et son ampleur, la société sioniste, au nom de son *homme nouveau* succédant lui-même au surhomme juif du XIX^e siècle, est responsable, au nom des mythes du judaïsme, d'un ethnocide également sans précédent par sa sophistication, sa durée, sa capacité à subjuguier les dirigeants des nations⁴⁰³ et à faire des

³⁹⁹. Alors que l'on constate généralement que là où il y a *race* il y a *contre-race*, *racisme* et *contre-racisme*, on peut considérer que la race noire, par exemple, ne s'est pas établie, tout au moins pendant longtemps, comme opposée racialement à la race blanche et n'a donc pas développé de racisme à l'égard de ses persécuteurs blancs. L'institution récente du CRAN (Conseil Représentatif des Associations Noires) et du CRAB (Conseil Représentatif des Associations Blanches), à l'exemple du CRIF (pour les Juifs), peuvent être vues par contre comme des manifestations tout à fait régressives.

⁴⁰⁰. dans *Réflexions sur la question juive*, p. 65.

⁴⁰¹. notamment par la voix de saint Paul qui consacre la rupture définitive du christianisme avec le judaïsme. Plus tard, Spinoza notamment reprendra en homme libre cette même critique de la Loi juive ce qui lui vaudra d'être exclu de la communauté des Juifs.

⁴⁰². Combien de Français ont été subjugués en 1940 par l'aspect de l'armée allemande et combien de touristes le sont aussi aujourd'hui face aux réalisations israéliennes !

⁴⁰³. Portée par un Verbe, une dialectique et un cynisme remarquables (« *peu importe ce que disent les Gentils, l'important c'est ce que font les Juifs* » suivant la phrase de Ben Gourion inculquée dès l'école à tous les enfants), maniant avec dextérité les trois armes absolues que sont la Bible, la Bombe et la Shoah, bénéficiant des connivences, des ignorances et des lâchetés du monde occidental, très lointaine par la géographie et par la culture du monde extrême-oriental, n'ayant contre elle qu'un monde islamique voué à l'impuissance et une faible

Palestiniens, les « *victimes de victimes*⁴⁰⁴ ». Comme l'ont pensé divers auteurs⁴⁰⁵, seule l'association d'une idéologie d'ordre racial et d'un savoir éminent est capable, en conditionnant progressivement nombre d'individus *normaux*, de générer ce type extrême d'entreprises avec ses succès spectaculaires et ses drames achevés.

Si la société sioniste permet des comparaisons avec la société nazie elle le permet aussi avec la société modelée par l'autre grande idéologie maligne du xx^e siècle : le communisme. Sionisme et communisme sont en effet nés l'un et l'autre d'une idée généreuse et louable a priori : d'un côté, celle de donner aux Juifs persécutés depuis toujours un territoire où ils seraient protégés, de l'autre, celle de supprimer l'exploitation des hommes par d'autres hommes. Mais les promoteurs de ces idéologies méconnaissaient des données *qui ne pardonnent pas*. Dans le sionisme : le potentiel raciste du judaïsme qui a divisé le monde en Juifs et en non-Juifs et est passé intégralement dans le sionisme, dans le communisme l'utopie de l'égalité des hommes.

Depuis un siècle le judaïsme, avec sa doctrine de Distinction-Séparation essentiellement d'ordre racial, aura

- précipité en masse les Juifs, d'abord dans l'internationalisme avec le mouvement bolchevique⁴⁰⁶, ensuite dans l'hypernationalisme sioniste, seul nationalisme avec celui du nazisme à être racial par nature et incompatible avec la paix. Certains Juifs seront même passés de l'une à l'autre de ces idéologies extrêmes ;

- proposé ou imposé à tous les Juifs du monde, avec la création de l'État juif, une double loyauté⁴⁰⁷, source chez les uns d'un malaise permanent⁴⁰⁸ voire d'une *culpabilité diffuse*⁴⁰⁹, chez les autres d'actes réprouvés par la morale commune⁴¹⁰, chez d'autres encore d'un fol et provocateur orgueilleux⁴¹¹ ;

- désorienté nombre d'entre eux... Peut-on citer Theodor Herzl qui, pour mettre fin au problème juif, a conçu successivement le projet de demander aux Juifs de se convertir massivement au christianisme⁴¹², celui d'employer la force brutale en provoquant en duel les

minorité de Juifs, l'idéologie sioniste bénéficie pour sa survivance et son développement de conditions particulièrement exceptionnelles.

⁴⁰⁴. expression de Edward Saïd remarquant, après nombre d'auteurs, que ce sont les enfants et les petits-enfants des persécutés du nazisme qui, à leur tour, sont devenus des persécuteurs au nom d'une nouvelle idéologie. (E. Roudinesco, *Retour sur la question juive*, p. 314).

⁴⁰⁵. Notamment, ceux que nous avons cités précédemment : Ernest Renan, James Darmesteter, Friedrich Nietzsche, Ernst Ludwig Pinner, (ce dernier s'exprimant précisément à propos d'Israël).

⁴⁰⁶. Citons particulièrement Trotsky, Zinoviev, Kamenev, Sverdlov, Radek, Martov... tous ayant puissamment contribué au triomphe de la Révolution d'Octobre. Certains furent même des tchekistes et des épurateurs.

⁴⁰⁷. Lors de la guerre de 1967, par exemple, les officiels israéliens et le mouvement sioniste ont demandé aux Juifs de France de s'opposer de toutes leurs forces à la politique du gouvernement français.

⁴⁰⁸. tel chez George Steiner, écrivain juif et antisioniste résolu, qui écrit : « *En Israël il faut être un camp armé, armé jusqu'aux dents. Il faut avoir des gens en prison dans des circonstances souvent terribles. Ça me semble un prix, que moi, je ne peux pas payer* » (*Barbarie de l'ignorance*, p. 28).

⁴⁰⁹. Alain Finkielkraut dans *Le Juif imaginaire*, p. 159.

⁴¹⁰. tel celui d'aller se joindre aux militaires israéliens pour *nettoyer* les Arabes ainsi que le révèlent divers témoignages.

⁴¹¹. comme en témoigne par exemple cet article :

http://www.upjf.org/detail.do?noArticle=16403&noCat=145&id_key=145&critere=boycott&rub=7

⁴¹². Cette conversion devait concerner notamment les deux cents grandes familles juives de Vienne et se faire « à l'Église St Étienne en processions solennelles sous le bourdonnement des cloches, en plein jour, le dimanche à midi. Non plus honteusement, comme l'avaient fait jusqu'à présent des individus isolés mais avec des attitudes fières ». (A. Boyer, *Theodor Herzl*, Albin Michel). Avant Herzl, la proposition de se faire baptiser, faite aux Juifs berlinois par David Friedlander (1750-1834), un des Anciens du Consistoire israélite, avait obtenu un franc succès : un dixième d'entre eux y souscrivirent.

détricateurs des Juifs⁴¹³, enfin celui d'escompter remplacer pacifiquement un peuple en le privant de sa terre ancestrale ? Dans un autre registre non moins significatif d'un malaise aigu, peut-on citer aussi René Schwob converti au christianisme et associant, à propos de sa condition native, la *haine* et l'*amour* : « *Je n'aime pas les Juifs. Mais comment se fait-il que, lorsqu'un antisémite les attaque, neuf fois sur dix je les défende ? Je ne les aime pas. Et pourtant, comme ils disent, je suis Juif cent pour cent* ». Car, ajoute-t-il : « *C'est l'amour des êtres humains, en dehors de toute considération de classe, de caste et de race, qui me rendit peu à peu odieuse la race qui avait failli me dévorer*⁴¹⁴. »

En outre, le judaïsme, parce qu'il met les siens dès la naissance dans une situation particulièrement contraignante, n'est-il pas le seul système de pensée conduisant nombre d'entre eux, en victimes prioritaires de la *haine de soi*⁴¹⁵, à être des antisémites résolus⁴¹⁶ ou à s'autodétruire ?

Traiter de l'antisémitisme sans parler de l'exceptionnelle mystique de la violence portée par les textes sacrés du judaïsme et qui, depuis les tueries perpétrées par Josué, a inspiré les massacres de Mamilla, de la Naqba, de Gaza et d'ailleurs ainsi que le terrorisme d'État multiforme et inédit pratiqué par l'État d'Israël depuis tant de dizaines d'années, est souvent une démarche tout à fait légitime de la part des historiens, des chroniqueurs ou des orateurs mais il faut bien voir que cette attitude relève non moins souvent de la méconnaissance de données historiques incontestées, d'une attitude de peur ou d'une lâcheté caractérisée.

Attribuer aux Juifs des qualités et des privilèges spécifiques liés à la naissance comme l'enseignent les textes fondamentaux du judaïsme répercutés par de multiples auteurs, ou attribuer aux Juifs des défauts spécifiques comme le font les antisémites, est le témoin par excellence d'une pensée typiquement d'essence raciste. Judaïsme et antisémitisme ont en commun cet élément fondamentalement vicieux.

Il était relativement facile dans les années 1920/1930 de percevoir la malignité de l'idéologie nazie : beaucoup d'Allemands en ont été conscients même si seul un petit nombre d'entre eux est passé à l'opposition, tant le risque pour leur liberté et leur vie était considérable. Il est plus difficile de reconnaître que le judaïsme en tant que système de pensée porte lui aussi des éléments pervers et plus précisément un potentiel raciste caractérisé. Cette méconnaissance relève de causes diverses... Citons-en quelques unes :

- le fait que le judaïsme est encore vu souvent comme un système de pensée religieuse, de par les éléments mythiques ancestraux sur lesquels il repose. Contrairement à ce qui se passe avec une pensée d'ordre politique ou philosophique vis-à-vis de laquelle le principe de la critique, tout au moins dans les sociétés démocratiques, est admis par tous, les non-croyants ont tendance à garder le silence face à des données doctrinales qui ne sont pas discutables et dont la critique peut être interprétée par les croyants comme une manifestation de mépris à leur égard. C'est ainsi que le silence va souvent être de mise entre gens "bien élevés" (on ne va pas se disputer pour ça !)

⁴¹³. « *Une bonne demi-douzaine de duels, écrivait-il, élèveront considérablement la position sociale des Juifs* » (citation rapportée Jean-Jacques Lafaye dans son ouvrage Stefan Zweig, p. 24.

⁴¹⁴. dans *Être chrétien* in *Les Juifs*, p. 317.

⁴¹⁵. Suivant l'expression de Theodor Lessing dans son ouvrage paru en 1930 *Der jüdische Selbsthass* ("la Haine de soi juive") et largement reprise par les auteurs juifs. Pour l'auteur ce serait même un trait de caractère typiquement juif : « *il n'existe pas, écrit-il, un seul homme de sang juif où l'on ne décèlerait pas au moins les débuts d'une haine juive de soi.* » (*La haine de soi, le refus d'être juif*, p. 41).

⁴¹⁶. Otto Weininger aurait même constaté que « *les antisémites les plus virulents se trouvent parmi les Juifs* » (citation rapportée par Léon Poliakov, *Le mythe aryen*, p. 432).

- le vaste monde chrétien n'est pas libre vis-à-vis du judaïsme car sa doctrine en a intégré les éléments essentiels et ne peut se penser sans lui : plusieurs de ses mythes fondateurs sont les mêmes ; ses héros, Jésus, Marie, Joseph et les apôtres sont de vrais Juifs ; sa *Terre sainte* est commune ; la Bible hébraïque est devenue *son* livre dont il a même fait un best-seller... Le christianisme se voulant un judaïsme achevé, critiquer celui-ci serait souvent pour les chrétiens, critiquer leur propre religion au plus intime ;

- les persécutions dont les Juifs ont été victimes tout au long de l'histoire, notamment au XX^e siècle, ont éclipsé logiquement dans les esprits les violences du monde juif ayant précédé celles de la conquête sioniste de la Palestine ;

- le judaïsme, enfin, ne saurait être récusé en bloc. Comme les autres systèmes religieux, notamment monothéistes, il transporte à la fois le meilleur et le pire. Prendre conscience de ses éléments pervers et les rejeter, fonder ses valeurs positives non plus sur des données mythiques ancestrales mais sur des données de raison et d'éthique, tel apparaît l'objectif à suivre, l'immense défi lancé à tous, Juifs et non-Juifs.

Face à l'interaction pathologique Juifs/non-Juifs et plus précisément face à l'antisémitisme que nous voyons dépendre pour sa part invariante de l'identité spécifique des Juifs, une question essentielle se pose : les institutions juives sont-elles capables de modifier cette empreinte identitaire, comme l'institution chrétienne a su changer certains de ses textes fondamentaux ayant généré les crimes de l'Inquisition, des Croisades, des guerres de religion, du racisme antijuif ?

Force est de constater que la réponse à cette question ne peut être que négative pour deux raisons essentielles. D'une part aucune autorité juive n'est susceptible d'effacer voire de modifier les textes sacrés du judaïsme, d'autre part les éléments identitaires à la base de la condition souvent tragique des Juifs sont d'une nature et d'une valeur tout à fait singulières : ils assurent à la fois l'existence des Juifs en tant que juifs, celle du judaïsme en tant que système de pensée⁴¹⁷ et celle d'Israël en tant qu'État juif.

Lorsque (dans quelques millénaires sans doute !) le Dieu de la Bible aura rejoint définitivement les Dieux de l'Olympe, lorsque les mythes hébreux auront subi leur métamorphose et accédé au domaine de l'art à l'exemple des mythes grecs, lorsqu'il n'y aura plus d'hommes juifs ou non-juifs, les penseurs d'alors ne manqueront pas de faire le bilan de l'apport du judaïsme à la civilisation comme les penseurs d'aujourd'hui l'ont fait, et continuent à le faire, pour le défunt paganisme gréco-romain. Comme toujours il y aura les lumières et les ombres... Parmi les premières on reconnaîtra sans nul doute la promotion de l'étude, du Verbe et de l'esprit critique, cet impératif catégorique⁴¹⁸. Ces valeurs que le judaïsme aura cultivées plus que la plupart des autres traditions religieuses ou philosophiques constitueront son legs éminemment positif à la civilisation occidentale⁴¹⁹. Parmi les

⁴¹⁷. Remarquons que Avraham B.Yehoshua, pour qui le phénomène antisémite résulte essentiellement du caractère virtuel de l'identité des Juifs, s'est posé une question semblable : « *Peut-on réparer cette structure spécifique de l'identité juive afin de la rendre plus claire, d'une part, et de réduire, d'autre part, sa dimension virtuelle ?* » car ajoute-t-il « *si nous parvenons à une compréhension de cet ordre de deux choses l'une : ou bien nous en sortirons affaiblis si l'on tire la conclusion qu'il y va de la structure profonde de notre identité et qu'il n'y a rien à faire. Ou bien nous en concluons qu'il y a des choses que nous pouvons et que nous devons changer.* » (*Israël, un examen moral*, p. 53 et 29). Mais, l'auteur n'a pas vu qu'il n'y aurait pas d'antisémitisme, mais une banale hostilité d'ordre religieux ou philosophique destinée à s'évanouir avec le temps, si l'élément identitaire commun des Juifs n'était pas d'ordre racial.

⁴¹⁸. « *Prends-toi un maître et acquiers un camarade d'étude* » écrit un sage de la Michna, recommandation très voisine de celle de Socrate dans le *Phédon* pour qui « *le dialogue avec un bon maître permet au commun des mortels d'"accoucher" de la vérité qui est en lui.* »

⁴¹⁹. L'autre valeur positive que l'on est tenté en Occident d'attribuer au judaïsme est le commandement : « *Tu ne tueras pas* ». Mais l'histoire et nombre de textes émanant d'auteurs juifs, notamment de rabbins d'hier et

ombres on retiendra l'invention de la pensée raciale et une conception manichéenne du genre humain, dans laquelle il y a les Juifs et les Autres. Structurée dans des mythes religieux destinés à être très longtemps opérationnels, véhiculée par une entreprise exceptionnelle d'écriture et de mémoire, reprise par le christianisme qui a fait sien le mythe de l'Élection dans l'inconscience de son potentiel contaminateur, cette pensée raciale aura été le facteur étiologique d'un double racisme.

Au cours de l'histoire, trois catégories d'hommes se sont vu attribuer, au nom d'un élément d'ordre racial et par trois idéologies différentes, une appartenance négative : *les non-Blancs, les non-Juifs, les non-Aryens*. Suivant une logique élémentaire des malheurs insignes en ont toujours résulté pour la société la plus faible...

Dans le monde occidental toutes les hostilités d'ordre raciste régressent de façon notable à l'exception d'une seule : l'antisémitisme. Ce phénomène a, lui aussi, une logique implacable. La plupart des racismes sont basés sur la notion de race au sens élémentaire du terme : quelque différence évidente de couleur de peau ou de forme corporelle. Sans base scripturaire et culturelle, ce sont des racismes *primaires* et avec la mondialisation et le métissage des populations, l'altérité se relativise et s'estompe heureusement dans les esprits. Il ne peut pas en être de même avec les Juifs dont la culture établit l'hétérogénéité d'ordre culturel sans doute la plus prégnante de l'histoire, hétérogénéité que le phénomène de la mondialisation fait percevoir et juger de plus en plus défavorablement. Et le fait que le caractère racial des Juifs ne soit pas visible d'emblée aggrave encore cette conséquence, comme tout ce qui peut apparaître comme clandestin ou caché.

L'auto-perception des Juifs et leur perception par les non-Juifs ont quelque chose en commun : celle d'un groupe qui se veut différent et séparé de tous les autres⁴²⁰. Fondée sur des données bibliques attribuant aux Juifs des qualités liées à la naissance, consacrée par les données institutionnelles que sont d'abord la transmission de la judéité par le sang⁴²¹, puis l'endogamie et la circoncision, l'altérité Juifs/non-Juifs est à voir à la fois comme le support de tout antisémitisme et la condition même de la survie du judaïsme.

Si les Juifs, de par leur identité fondée essentiellement sur la composante raciale, sont conditionnés, plus que les adeptes de tout autre système de pensée, au racisme envers les non-Juifs, il faut bien voir néanmoins que bien des Juifs ne sont pas racistes (notamment ceux qui récusent à la fois la loi du sang et le mariage endogame et dont la seule sanction est la perte de la judéité pour leur descendance). Par contre, un État spécifiquement juif, comme l'est Israël, créé tel par les Nations Unies et qui se veut toujours juif, lui, ne peut pas ne pas l'être sous peine de disparaître de la scène internationale. Sa survie tient en effet à une condition nécessaire : être ni un État démocratique, ni l'État de ses citoyens, mais celui des Juifs.

d'aujourd'hui, semblent montrer que ce commandement fut essentiellement destiné aux Hébreux vis-à-vis des Hébreux. En tout cas, après avoir été pensé aussi par quelques philosophes grecs, c'est avec le christianisme qu'il aura acquis véritablement sa valeur universelle.

⁴²⁰. Comme l'écrit Abraham B. Yehoshua : « *Il n'y a rien qui offense plus le Juif que de lui dire que le peuple juif est semblable aux autres* » (*Pour une normalité juive*, p. 56).

⁴²¹. Notons que cette disposition du *jus sanguinis* dans le judaïsme, qui n'est pas une simple convention administrative et contingente comme elle peut l'être pour déterminer la nationalité dans divers pays, revêt ici un caractère spécifique. Se voulant indélébile, intimement lié à une mystique du pur et de l'impur, ce caractère, ne manquera pas dans l'avenir, lorsque le "religieux" aura davantage perdu de sa prégnance, d'être considéré comme attentatoire à la personne.

Ce n'est pas parce que beaucoup de Juifs sont racistes que l'antisémitisme est permanent (il ne s'agit là que d'une cause contingente de ce phénomène), mais parce que les Juifs forment, de par la culture inhérente au judaïsme, une catégorie raciale particulièrement différenciée. Si les Juifs abandonnaient leur héritage sanguin comme élément princeps de leur identité l'antisémitisme disparaît automatiquement.

De l'antisémitisme *potentiel* ou *latent* des non-Juifs à l'antisémitisme *en acte* exterminateur des nazis, en passant par l'antisémitisme violemment verbal de Céline⁴²², l'antisémitisme peut se manifester de mille et une manières. Si l'auto-racialisation des Juifs directement liée à la culture juive représente l'élément commun à toutes les formes de ce racisme antijuif et sa cause invariante, c'est le terrain de réception toujours particulier qui fait, comme dans toute maladie infectieuse, la multiplicité des réponses.

Sartre a écrit à l'adresse des non-Juifs : « *L'antisémitisme n'est pas un problème juif : c'est notre problème* ». Non ! Dépendant quelle que soit sa forme d'une donnée immuable du judaïsme que transportent les Juifs indépendamment de leur volonté, l'antisémitisme regarde tous les héritiers directs ou indirects du judaïsme. Et contrairement à l'opinion encore courante⁴²³, le phénomène antisémite est parfaitement rationnel et compréhensible pour qui porte un regard libre sur la culture issue du judaïsme. Comme ont pu l'affirmer, ou le suggérer, divers auteurs cités précédemment, l'ennemi avant d'être à l'extérieur réside bien à l'intérieur.

Le rejet, l'invalidation ou le remplacement du mot de *race* par quelque succédané, comme pourraient l'être ceux de *nationalité*, d'*alcool*, de *drogue*, de *tabac*, de *virus*... dans une perspective de prévention des fléaux causés par ces différents facteurs, est non seulement futile mais potentiellement grave par inconscience. La race, ce substratum incontournable du racisme n'est ni une fiction, ni un mythe... Comprendre le racisme antijuif pour agir contre, c'est regarder en face ce que représente la *différence* Juifs/non-Juifs et plus précisément l'identité que la culture juive a inventée pour les siens et que perçoivent les non-Juifs.

La quasi totalité des historiens de l'antisémitisme ont considéré que l'antagonisme religieux, l'antijudaïsme – notamment celui du monde chrétien particulièrement impliqué –, représentait un élément constitutif majeur du phénomène antisémite. C'est une erreur ! Certes, cette opposition doctrinale au judaïsme est un élément important du dossier de l'antisémitisme chrétien : comme l'écrivait Léon Bloy à la fin du XIX^e siècle il est bien juste que « *la Race anathème fut un objet d'horreur pour les chrétiens*⁴²⁴ » mais cet antijudaïsme qui vise une doctrine n'est nullement de l'antisémitisme qui cible des personnes. Il y a dans l'attitude des historiens une faille que Hannah Arendt, seule semble-t-il parmi les auteurs juifs, a bien entrevue sans toutefois l'expliciter : « *On peut se demander*, écrit-elle, *à quel point*

⁴²². Il peut écrire dans *Bagatelles pour un massacre* (Denoël 1937, p. 72-73) : « *C'est contre le racisme juif que je me révolte, que je suis méchant, que je me brouille, ça jusqu'au tréfonds de mon benouze [...] La race élue dans nos régions n'a pas encore fait procéder aux exécutions massives, seulement à quelques petits meurtres sporadiques. Mais cela ne saurait tarder. En attendant le grand spectacle, on travaille doucement la bête... ou bien par saccades, par sautes, selon paniques bien préparées... Un jour on le serre au garrot, le lendemain on lui larde les jointures, il faut que l'animal s'affole, s'épuise et cafouille dans l'arène... dégueule, crache peu à peu tout son sang... dans la sciure et dans la Bourse... Les Juifs se pourlèchent, se régalent. Quand l'animal sera sur les genoux alors viendra la mise à mort, et sans résistance possible.*»

⁴²³. Un récent ouvrage de D. Sibony est toujours intitulé : *L'énigme antisémite*. Seuil 2004.

⁴²⁴. *Le Salut par les Juifs*, t. IX, p. 48.

*l'antisémitisme tire son argumentation et son aspect passionnel de la haine religieuse du juif*⁴²⁵. »

Si la haine religieuse, par le fanatisme qu'elle comporte, peut entraîner des guerres à la fois cruelles et prolongées, les guerres *de religion* sont fondamentalement différentes des guerres *raciales* lesquelles demandent la présence d'un élément spécifique de différenciation, élément que le judaïsme, seul parmi les systèmes de pensée à base religieuse, porte avec lui depuis ses origines. C'est la doctrine religieuse, doctrine chrétienne en particulier, qui mène à l'antijudaïsme mais c'est la doctrine du judaïsme qui mène au racisme réciproque des Juifs et des non-Juifs. Antijudaïsme et antisémitisme sont deux phénomènes qui se sont souvent succédés et associés au cours des temps mais néanmoins fondamentalement distincts.

Comme l'ont pressenti, évoqué, suspecté, ou pensé à un moment de leur vie les divers auteurs juifs éminents dont nous avons parlé (notamment Moïse Hess, Bernard Lazare, Gershom Scholem, Léon Poliakov ...), c'est bien dans le judaïsme qu'il faut chercher la cause structurelle de ce phénomène intemporel qu'est l'antisémitisme. Avec les plus hardis d'entre eux (Avraham B. Yehoshua, Elie Botbol⁴²⁶ ...) on peut même dire que cette cause réside dans l'identité que le judaïsme a inventée pour les siens et dans la vision qu'en ont les non-Juifs. Mais il convient néanmoins de prolonger la réflexion de ces auteurs, quelque peu entravés dans leur démarche parce que *juges et parties*, en constatant que l'altérité Juifs/non-Juifs n'est pas de l'ordre de la pensée mais d'ordre spécifiquement racial. Portée par la Bible vue comme *ultima ratio*, consacrée sur le terrain par les deux données communes à toutes les doctrines raciales que sont la transmission héréditaire de l'identité et le rejet de l'exogamie, il faut bien voir qu'elle est génératrice d'un de ces conflits qui ne s'éteignent qu'avec la disparition du système de pensée dont ils émanent et que l'antisémitisme est un de ceux-là !

L'identité spécifique que le judaïsme imprime aux Juifs, et d'où découle l'altérité Juifs/non-Juifs, n'est ni modifiable, ni remédiable par les institutions juives mais chaque Juif dans sa singularité est capable – en retenant du judaïsme la valeur éminente qu'il a cultivée électivement : la prééminence de l'étude – de se libérer par lui-même de sa judéité et de déracialiser sa descendance comme l'ont fait avec succès et bonheur tant d'hommes nés juifs, d'hier et d'aujourd'hui.

C'est dire qu'un grand défi est lancé à chaque Juif mais aussi à chaque non-Juif : prendre conscience du caractère hautement pathogène de cette donnée culturelle spécifique du judaïsme dont ils sont tributaires et contribuer à son évanescence⁴²⁷. Et tandis que les deux grandes idéologies malignes du siècle en cours, le sionisme engendré par le judaïsme et l'islamisme puissamment exacerbé par le sionisme, s'affrontent dans un combat sans merci, savoir que le temps presse.

La Palestine qui, à la suite du génocide nazi, fut considérée comme une région-refuge par nombre de Juifs, n'est-elle pas désormais la seule région du monde où les Juifs sont

⁴²⁵. dans la préface à son ouvrage *Sur l'antisémitisme*.

⁴²⁶. qui écrit que « *la Shoah doit ramener les Juifs à reconsidérer leur identité* » (*Op. cit.*, p. 65).

⁴²⁷. Si on devait parler ici de responsabilités, celles des Juifs dans le sort qui a été le leur pendant longtemps ou celles des non-Juifs dans leurs fautes à l'égard des Juifs, c'est ici, dans ce défaut d'analyse, qu'elles se situent d'abord. On peut remarquer que certains auteurs juifs (tel Yosef Yerushalmi dans son ouvrage *Le Moïse de Freud*, Gallimard, 1993, p. 76), prenant conscience que nombre de Juifs professent une identité d'ordre racial et suspectant que cette identité est à la base du phénomène antisémite, voudraient qu'il y ait une version moderne de l'identité juive selon laquelle celle-ci serait le résultat d'un libre choix des individus... Mais ces auteurs n'ont manifestement pas compris que toute autre forme d'identité pour les Juifs signifie l'extinction de la judaïcité..

en permanence menacés de mort et dont une proportion importante (plus de la moitié) est en quête d'un passeport pour l'Amérique ou l'Europe ?

Israël, cet aboutissement de l'idéologie sioniste, cet État que les Nations-Unies ont créé en accordant inconsciemment la souveraineté à une catégorie raciale particulièrement différenciée, cet État raciste par nature qui ne peut être ni l' « État de ses citoyens » comme l'est un État démocratique, ni un « État comme les autres » mais l' « État des Juifs » sous peine de suicide, n'est-il pas en même temps l'État le plus militarisé et le plus menaçant du monde ?

Pour comprendre l'antisémitisme il suffit de savoir en définitive que la vision qu'ont les Juifs des non-Juifs et la vision qu'ont les non-Juifs des Juifs est la même depuis toujours : celle d'une *différence* irréversible car d'ordre racial. Cette différence constitue le substratum même, objectif et invariable, du double racisme inhérent au judaïsme et particulièrement de l'antisémitisme.

BIBLIOGRAPHIE

- Arendt Hannah, *Sur l'antisémitisme*, Calmann-Lévy, 1973.
- Arendt Hannah, *La tradition cachée*, Christian Bourgeois éditeur, 1987.
- Arendt Hannah, *Eichmann à Jérusalem*, Gallimard, 1966.
- Arendt Henri, *Les Juifs et l'idéologie*, Puf, 1978.
- Assman Jan, *La Mémoire culturelle - Ecriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques*. Aubier, 2009.
- Atzman Gilad, *De la Reine Esther à l'AIPAC*,
<http://www.ismfrance.org/news/article.php?id=6385&type=analyse&lesujet=Histoire>
- Badiou Alain et Winter Cécile, *Circonstances, 3 Portées du mot « juif »*, Lignes et Manifeste, 2005.
- Benbassa Esther, *La souffrance comme identité*, Fayard, 2007.
- Benbassa E. et Attias J.C. (sous la dir.), *La Haine de soi*, Ed. Complexe, 2000
- Benbassa E. et Attias J.C., *Les Juifs ont-ils un avenir ?*, JC Lattès, 2001.
- Benbassa E. et Attias J.C., *Le Juif et l'Autre*, Le Relié, 2002.
- Benbassa Esther, *Être juif après Gaza*, CNRS éditions, 2009.
- Berlin Isaïah, *Trois essais sur la condition juive*, Calmann-Lévy, 1970.
- Bernanos Georges, *Essais et écrits de combat II*, Gallimard, 1995.
- Bernanos Georges, *Le Chemin de la Croix-des-Âmes*, Gallimard, 1948.
- Bernheim Gilles, *Réponses juives aux défis d'aujourd'hui*, Textuel, 2003.
- Bessis Sophie, *L'Occident et les autres, Histoire d'une suprématie*, La Découverte/Poche, 2003.
- Bloy Léon , *Le Salut par les Juifs*, Œuvres, J. Petit éditeur, Mercure de France, 1969.
- Boniface Pascal, *Vers la quatrième guerre mondiale*, Armand Colin, 2005.
- Bonnard Abel, Berlin, Hitler et moi – Inédits politiques, Avalon, 1987.
- Botbol Élie, *Quel avenir pour le judaïsme*, L'Harmattan, 2006.
- Braudel Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II, 2*, Armand Colin, 1990.
- Buber Martin, *Judaïsme*, Gallimard, 1982.
- Caillois Roger, *L'homme et le sacré*, folio-essais Gallimard, 1950.
- Chapoutot Johann, *Le National-socialisme et l'Antiquité*, Puf, 2008.
- Chouraqui André, *Le destin d'Israël*, Parole et Silence, 2007.
- Chouraqui André, *Mon testament. Le feu de l'Alliance*, Bayard, 2001.
- Claudé P., Mayer E, Dupuis R., Maritain J. et autres, *Les Juifs*, Plon, 1937.
- Cohen Albert, *Ô vous frères humains*, Gallimard, coll."Folio", 1972.
- Cohen Hermann, *L'éthique du judaïsme*, Le Cerf, 1994.
- Colonge Pierre, *L'antisémitisme à l'époque bismarckienne et l'attitude des catholiques allemands* in *De l'antijudaïsme antique à l'antisémitisme contemporain*, Presses Universitaires de Lille, 1979.
- Conte Edouard et Essner Cornelia, *La quête de la race*, Hachette, 1995.
- Courtine-Denamy Sylvie, *Trois femmes dans de sombres temps*, Albin Michel, 1997.
- Courtine-Denamy Sylvie, *Le souci du monde*, Vrin, 1999.
- Daniel Jean, *La prison juive*, Odile Jacob, 2003.
- Davy Marie-Madeleine, Simone Weil, Éditions universitaires, 1956.
- Debray Régis, *Le feu sacré, fonctions du religieux*, Fayard, 2003.
- Debray Régis, *Les communions humaines. Pour en finir avec « la religion »*, Fayard, 2005.
- Debray Régis, *À un ami israélien*, Flammarion, 2010.
- Delacampagne Christian, *L'invention du racisme*, Fayard, 1983.
- Delacampagne Christian, *L'espace du racisme*, Seuil, 1991.

Dreyfus Daniel, *L'antisémitisme à gauche*, La Découverte, 2009.

Erner Guillaume, *Expliquer l'antisémitisme : Le bouc émissaire : autopsie d'un modèle explicatif ?* PUF.

Fabre-Luce Alfred, *Pour en finir avec l'antisémitisme*, Julliard, 1979.

Faye J. P. et de Vilaine A. M., *La déraison antisémite et son langage*, Actes Sud, 1993.

Finkelstein Norman G., *L'industrie de l'Holocauste*, La Fabrique éditions, 2001.

Finkielkraut Alain, *Le Juif imaginaire*, Seuil, 1980.

Finkielkraut Alain, *Au nom de l'Autre, Réflexions sur l'antisémitisme qui vient*, Gallimard, 2002.

Fredrikson George M., *Racisme, une histoire*, Liana Levi, 2003.

Freedman Benjamin H., *The Hidden Tyranny*.

Galster Ingrid (sous la direction), *Sartre et les juifs*, La Découverte, 2005.

Gerstenfeld M. et Trigano S. (sous la direction), *Les habits neufs de l'antisémitisme en Europe*, Éditions Café noir, 2004.

Goguel Maurice, *Jésus*, Paris, 1950.

Greilsamer Ilan, *La nouvelle histoire d'Israël*, Gallimard, 1998.

Gresh Alain, *Israël, Palestine, Vérités sur un conflit*, Fayard, 2002.

Grjebine André, *La guerre du doute et de l'incertitude*, Berg international, 2008.

Grosser Alfred, *Les fruits de leur arbre*, Presses de la Renaissance, 2001.

Guillomin Colette, *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Mouton, 1972.

Halevi Ilan, *Question juive. La tribu, la loi, l'espace*. Éditions de Minuit, 1981.

Hilberg Raul, *La destruction des Juifs d'Europe*, Fayard, 1988.

Hilberg Raul, *Exécuteurs, victimes, témoins. La catastrophe juive 1933-1945*. Gallimard, 1994.

Hitler Adolph, *Mein Kampf*, Nouvelles Éditions Romaines.

Jankelevitch Vladimir, *L'Imprescriptible*, Seuil, 1986.

Jordan Bertrand, *L'Humanité au pluriel. La Génétique et la question des races*, Seuil, 2008.

Lafaye Jean-Jacques, *Stefan Zweig*, Éditions du Félin, 1999.

Lancu Carol, *Les mythes fondateurs de l'antisémitisme*, Privat, 2003.

Lazare Bernard, *L'antisémitisme, son histoire et ses causes*. Éditions de la Différence.

Leibowitz Isaïe, *Israël et judaïsme*, Desclée de Brouwer, 1996.

Leibowitz Yechayahou, *La mauvaise conscience d'Israël*, avec J. Algazy, Le Monde Éditions, 1994.

Leiris Michel, *Race et civilisation*, Ed. de l'Unesco, 1951.

Le Rider Jacques, *Le cas Otto Weininger*, Puf, 1982.

Le Rider Jacques, *Karl Kraus ou l'identité juive déchirée in Vienne au tournant du siècle*, Albin Michel.

Le Rider Jacques, *Sionisme et antisémitisme : le piège des mots in Karl Kraus et son temps* – Université de la Sorbonne nouvelle.

Lessing Theodor, *La haine de soi, le refus d'être juif*, Berg international, 1990.

Levins Emmanuel, *Difficile liberté*, Albin Michel, Le Livre de Poche.

Levy Benny, *Être juif*, Verdier, 2003.

Levy Carlos, *L'antijudaïsme païen, essai de synthèse*, in *De l'antijudaïsme antique à l'antisémitisme contemporain*, Presses Universitaires de Lille, 1979.

Lewis Bernard, *Sémites et antisémites*, Fayard, 1987.

Liauzu Claude, *Race et Civilisation*, Syros, 1992.

Loewensten Rudolph, *Psychanalyse de l'antisémitisme*, Puf, 1952.

Lustiger Jean-Marie, *La Promesse*, Éditions Parole et Silence, 2002.

Lustiger Jean-Marie, *Le choix de Dieu*, de Fallois, 1987.

Major René, *Au commencement, La vie la mort*, Galilée, 1999.

- Manceaux Michèle, *Histoire d'un adjectif*, Stock, 2003.
- Matard-Bonucci M. A. (sous la dir.), *ANTIisémythes*, Nouveau Monde Éditions.
- Memmi Albert, *La Libération du Juif*, Payot, 1966.
- Memmi Albert, *Le racisme*, Gallimard, 1982.
- Messadié Gérard, *Histoire générale de l'antisémitisme*, JC Lattès, 1999.
- Milner Jean-Claude, *Les penchants criminels de l'Europe démocratique*, Verdier, 2003.
- Misrahi Robert, *Un Juif laïque en France*, Medecis Entrelacs.
- Misrahi Robert, *La condition réflexive de l'homme juif*, Julliard, 1963.
- Morin Edgar, *Le monde moderne et la question juive*, Seuil, 2006.
- Nataf Georges, *Les sources païennes de l'antisémitisme*, Berg International, 2001.
- Neher André, *L'identité juive*, Éditions Payot & Rivages, 1994.
- Noiriel Gérard, *Immigration, antisémitisme et racisme en France (XIX^e-XX^e siècles)*, Fayard.
- Olender Maurice, *Race sans histoire*, Galaade Éditions.
- Onfray Michel, *Traité d'athéologie*, Grasset, 2005.
- Pichot André, *La société pure – De Darwin à Hitler*, Flammarion, 2000.
- Pichot André, *Aux origines des théories raciales. De la Bible à Darwin*, Flammarion 2008.
- Poliakov Léon, *Le mythe aryen*, Calmann-Lévy, 1971.
- Poliakov Léon, *Histoire de l'antisémitisme T1*, Calmann Lévy, 1981.
- Prazan Michaël, *L'antisémitisme en style et en discours*, Calmann-Lévy, 2005.
- Prévost Philippe, *La France et l'origine de la tragédie palestinienne 1914-1922*, C.E.C. 2003.
- Proust Marcel, *A la recherche du temps perdu*, Robert Laffont coll. Bouquins, 1987.
- Rabkin Yakov M., *Au nom de la Torah, Une histoire de l'opposition juive au sionisme*, Editions Tarik, 2003.
- Raz-Krakotzkin Amnon, *Exil et souveraineté, Judaïsme, sionisme et pensée binaionale*, La Fabrique, 2007.
- Rauschnig Hermann, *Hitler m'a dit*, Hachette Littératures, 1995.
- Reinach Théodore, *Testes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme*, Georg Olms, 1983.
- Renan Ernest, *Œuvres complètes*, Calmann-Lévy, 1947-1961.
- Rey-Flaud Henri, « Et Moïse créa les Juifs... » *Le Testament de Freud*, Aubier, 2006.
- Ricot Jacques, *Étude sur l'humain et l'inhumain*, Pleins feux, 1998.
- Rodinson Maxime, *Peuple juif ou problème juif ?*, Librairie Maspero 1981, Éditions La Découverte & Syros, 1997.
- RodinsonMaxime, *Mahomet*, Le Seuil, 1968.
- Roudinesco Elisabeth, *Retour sur la question juive*, Albin Michel, 2009.
- Roudinesco Elisabeth, *La part obscure de nous-mêmes*, Albin Michel, 2007.
- Sand Shlomo, *Comment le peuple juif fut inventé : de la Bible au sionisme*, Fayard, 2008.
- Sartre J. P., *Réflexions sur la question juive*, Gallimard, 1954.
- Schnapper Dominique, Bordes-Benayoun Chantal, Raphaël Freddy, *La condition juive en France*, PUF, 2009.
- Schoenman Ralph, *L'Histoire cachée du sionisme*, Éditions Selio, 1988.
- Seguev Tom, *Le septième million. Les Israéliens et le génocide*, Liana Levi, 1993.
- Shahak Israël, *Le racisme de l'État d'Israël*, Authier, 1975.
- Shamir Israël Adam, *L'autre visage d'Israël*, Ed. Balland et Blanche, 2003.
- Sibony Daniel, *L'énigme antisémite*, Seuil, 2004.
- Simon Marcel, *Verus Israël, Études sur les relations entre Chrétiens et Juifs dans l'Empire romain*, Ed de Boccard, 1983.
- Slezkine Yuri, *Le Siècle juif*, La Découverte, 2009.
- Steiner George, *Barbarie de l'ignorance*, L'Aube éditions, 2000.
- Taguieff P.-A., *Le racisme*, Flammarion, 1997.

- Taguieff P.-A., *La Force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*. Ed. de la Découverte, 1988.
- Tarnero Jacques, *Le racisme*, Editions Milan, 1995.
- Todorov Tzvetan, *Nous et les autres*, Seuil, 1989.
- Traverso Enzo, *La violence nazie, une généalogie européenne*, La Fabrique, 2002.
- Traverso Enzo, *Les Juifs et l'Allemagne*, La Découverte, 1992.
- Trigano Shmuel, *Un exil sans retour, Lettre à un Juif égaré*, Stock, 1996.
- Vidal Dominique, *Le mal-être juif*, Agone, 2003.
- Voegrelin Eric, *Race et Etat*, Vrin, 2007.
- Warschawski Michel, *À tombeau ouvert*, La Fabrique, 2003.
- Wieviorka Michel, *L'espace du racisme*, Seuil, 1991.
- Wieviorka Michel, *La tentation antisémite, Haine des Juifs dans la France d'aujourd'hui*, Robert Laffont, 2005.
- Weil Simone, *Lettre à un religieux*, Gallimard, 1951.
- Yehoshua Avraham. B., *Israël, un examen moral*, Livre de poche, 2005.
- Yehoshua Avraham. B., *Pour une normalité juive*, Liana Levi, 1992.
- Yerushalmi Josef Hayim, *L'antisémitisme racial est-il apparu au xx^e siècle ? De la limpieza de sangre espagnole au nazisme : continuité et rupture*, Esprit N° 190, mars-avril 1993.
- Yerushalmi Josef Hayim, *Sefardica. Essais sur l'histoire des Juifs, des marranes et des nouveaux-chrétiens d'origine hispano-portugaise*. Paris, Éditions Chandeigne-Librairie Portugaise, 1998.
- Zenou Gilles, *Regards sur la condition juive*, Puf, 2003.